





B 429 / 13

LES
CONVERSATIONS
D'ÉMILIE.
TOME SECONDE.

EX LIBRIS DOMUS

Bibliotheca
- artium -

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANILLY



J. M. Moreau jun. inv.

N. de Mire sculp.

LES
CONVERSATIONS
D'ÉMILIE.
NOUVELLE ÉDITION.

*Inutilis que falce ramos amputans,
Feliciores inserit.* HORAT.

TOME SECOND.



BIBLIOTHÈQUE S.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

A PARIS,

Chez HUMBLLOT, Libraire, rue S. Jacques,
près S. Yves.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



LES
CONVERSATIONS
D'EMILIE.

TREIZIEME
CONVERSATION.

LA MERE.

BON jour, Emilie! Vous voilà déjà de retour de votre promenade?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

On dirait qu'elle ne vous a point égayée? Qu'avez-vous?

Tome II.

A

2 T R E I Z I E M E

E M I L I E.

Rien, Maman. Vous savez bien que je n'aime pas à me promener aux Tuileries.

L A M E R E.

Sais-je cela ? Je crois que vous me l'apprenez en ce moment.

E M I L I E.

Et moi, je crois que je ne m'y promenerai plus davantage, à moins que ce ne soit avec vous, Tenez, Maman, vivent nos promenades de la campagne ! J'ai découvert que j'ai de la vocation pour la vie champêtre, & que je n'aime plus Paris, Cette uniformité d'allées, ces cohues, tout ce monde oisif & regardant, qui ne fait comment faire, pour perdre son temps...

L A M E R E,

Voilà des réflexions un peu austères ; mais vraiment philosophiques.

E M I L I E,

Et qui le perd encore d'une ma-

C O N V E R S A T I O N . 3

niere désagréable pour les autres !

L A M E R E .

Comment désagréable pour les autres ?

E M I L I E .

Mais vous le savez bien , Maman ; c'est toujours en épluchant les passans ... Je trouve cela , comme vous , bien méprisable.

L A M E R E .

Quoi , y avait-il encore des nœuds de manches ?

E M I L I E .

Non , Maman. Il n'y avait que ce bruit confus & uniforme , comme les allées , ce froufrou de robes , ce gazouillage général & insipide qui attriste & qui ne dit rien à l'ame.

L A M E R E .

Comment , vous mettez aussi l'ame de la partie ? Je vois bien , ma chere amie , que vous voulez prendre le ton à la mode.

4 T R E I Z I E M E

E M I L I E.

Tout cela est à périr d'ennui , & ne me va plus. Et puis , quand on fort...

L A M E R E.

On s'en revient chez soi assez mécontente.

E M I L I E.

On rencontre des gens bien impolis , & qui ne savent guere vivre,

L A M E R E.

Et qui donc ?

E M I L I E.

Imaginez , Maman , que je trouve à la porte deux dames & un monsieur qui entraient , & qu'en passant devant moi , une de ces dames jete un regard fort indifférent sur moi , & dit à l'autre d'un air distrait : Elle ferait assez jolie , si elle n'était pas si noire.

L A M E R E.

Ah , ah ! C'est donc à la rencontre de ces dames que vous devez ce grand

C O N V E R S A T I O N . 5

fonds de philosophie & ce goût décidé pour la vie champêtre ?

E M I L I E .

Mais de quoi se mêlent-elles ? Convenez , Maman , qu'il faut avoir la tête & le cœur bien vuides pour passer son temps à faire de telles remarques. Vous aviez bien raison l'autre jour de dire que les gens d'un certain esprit ne s'occupaient guere des imperfections des autres. Je voudrais demander à ces dames , qui les a chargées de savoir si les petites filles qui passent devant elles sont noires ou blanches.

L A M E R E .

Et moi , de quel droit elles gâtent la promenade à mon enfant , & pourquoi elles font tort à ce beau jardin des Tuileries , qui a déjà assez de peine à conserver un peu de réputation , depuis que nous faisons des jardins

A 3

6 T R E I Z I E M E

anglais au milieu de Paris , entre quatre murailles.

E M I L I E.

Comment donc , Maman ? Quel tort ?

L A M E R E.

Ne l'ont-elles pas enlaidi par leurs propos , au point de vous faire prendre cette promenade en aversion ?

E M I L I E.

Ah , il s'y promenera assez de monde sans moi. Au reste , voilà ce que c'est que d'aller dans les lieux publics avec sa bonne. On a l'air petite fille , & tout le monde croit pouvoir vous manquer d'égards sans conséquence. Si j'avais été avec vous , ma chere Maman , cela ne me ferait pas arrivé.

L A M E R E.

Et vous en seriez revenue beaucoup plus blanche.

E M I L I E.

Mais , Maman , l'on est comme on

C O N V E R S A T I O N . 7

peut; on ne va pas aux Tuileries pour entendre faire son portrait. Et puis, comme disait Madame de Verteuil hier, à propos de je ne fais quoi : Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

L A M E R E .

Celle-ci est donc bien fâcheuse ?

E M I L I E .

Mais pas mal, ce me semble. N'est-ce pas vilain d'être noire ?

L A M E R E .

Etre blanche, est un agrément de plus ; être noire, est sans difficulté un agrément de moins ; mais voilà tout.

E M I L I E .

J'avais bien besoin de la rencontre de ces dames, pour savoir que j'étais noire comme une taupe !

L A M E R E .

Ont-elles poussé le parallèle aussi loin que cela ?

8 T R E I Z I E M E

E M I L I E.

Non, Maman; mais je me suis vu
taupe tout de suite.

L A M E R E.

C'est qu'apparemment vous aimez
les couleurs décidées; vous n'êtes pas
pour les nuances intermédiaires.

E M I L I E.

En vérité, Maman, je crois que je
n'étais pas si noire ni si laide l'année
passée.

L A M E R E.

Je le crois aussi. C'est que vous avez
été beaucoup au soleil & au grand
air; vous êtes fort hâlée. A votre place
j'aurais arrêté ces dames, & je leur
aurais dit : Prenez patience, Mesdames.
Il n'y a que trois jours que je
suis de retour de la campagne. Je vous
donne rendez-vous ici à la même place
dans trois ou quatre mois. Quand
j'aurai passé l'hiver en ville, peut-être
me trouverez - vous le teint un peu

CONVERSATION. 9

éclairci & changé en bien. Au reste, si je ne suis pas trop blanche, convenez que j'ai un air de santé qui vaut aussi son prix.

EMILIE.

Comment, Maman, est-ce que le séjour de la ville éclaircit le teint ?

LA MERE.

Cette découverte vous réconciliera peut-être un peu avec Paris.

EMILIE.

Mais c'est au moins un dédomagement.

LA MERE.

Qui vous aidera à attendre la saison de la campagne avec résignation.

EMILIE.

Que je suis fâchée, Maman, de n'avoir pas eu l'esprit de dire cela à ces dames ! Je crois qu'elles auraient été un peu fotes, avec toute leur habileté à juger le teint des passans... Au reste, si j'en avais eu l'esprit, je

A 5

10 T R E I Z I E M E

n'en aurais pas eu le courage ; ainsi cela revient au même.

L A M E R E .

Vous pouviez leur dire mieux & les déconcerter bien davantage.

E M I L I E .

Comment donc ?

L A M E R E .

Sachez , Mesdames , que la blancheur & la beauté sont de bien faibles avantages en comparaison des qualités du cœur & du caractère ; qu'on peut avoir tous les agrémens extérieurs , sans être ni aimable , ni estimable , ni heureuse , ni considérée , ni digne de l'être. Si vous n'êtes pas contentes de mon teint , je tâcherai de mériter votre suffrage par d'autres moyens plus solides & plus durables , supposé que vous daigniez jamais prendre garde à moi autrement qu'en passant sur la terrasse des Tuileries.

CONVERSATION. II

E M I L I E.

Ah, Maman, la superbe harangue !
Je donnerais tout l'argent de mon mois
pour l'avoir tenue. La belle chose
que d'avoir de l'esprit & à propos !
Je vois d'ici l'étonnement de cette
dame, si je l'avais tirée par la robe,
pour lui dire cela bien respectueuse-
ment. Elle aurait, je crois, baissé un
peu ces grands yeux noirs qu'elle a si
négligemment jetés sur moi, comme
pour me dire : Mademoiselle, soyez
blanche, soyez noire, cela ne me fait
rien du tout.

L A M E R E.

Moi, qui ne suis pas si indifférente
sur votre compte, j'aurais bien désiré
de m'éclaircir sur une petite circon-
stance.

E M I L I E.

Quelle circonstance, ma chère Ma-
man ?

A 6

L A M E R E.

Supposé qu'une autre petite fille un peu noire eût passé en même temps que vous sur la terrasse ; que ces dames l'eussent remarquée , & eussent dit d'elle ce qu'elles ont dit de vous , je voudrais savoir si leur remarque vous eût fait la même impression , & si vous en eussiez ressenti la même indignation. |

E M I L I E.

N'en doutez point , ma chere Maman ; j'aurais vu tout de suite que cette petite fille fera de mauvais sang quand elle sera rentrée chez elle. Ne m'avez-vous pas appris à me mettre à la place des autres ? Je ne peux pas souffrir qu'on mortifie comme cela les passans ; il faut avoir des égards pour tout le monde. Et puis , vous m'avez ouvert les yeux , & je fais le cas qu'il faut faire de cet esprit de dénigrement.

CONVERSATION. 13

L A M E R E.

Allons , je vois que votre caractere prend une tournure sévere , & que votre morale ne péchera pas par l'indulgence ; il faudra marcher droit devant vous... Mais supposons que ces dames, au lieu de vous trouver noire, eussent dit : Voilà une petite fille qui promet d'être bien belle un jour !

E M I L I E.

Ah , Maman , vous voulez m'embarasser !.. Eh bien , j'aurais rougi & baissé les yeux.

L A M E R E.

Mais la promenade des Tuileries ne vous aurait plus paru si maussade peut-être ?

E M I L I E.

Croyez-vous , Maman ?

L A M E R E.

Cependant , juger sur un coup-d'œil très-superficiel , sans y atacher aucun intérêt , que ce soit en bien ou

en mal , c'est toujours juger à tort & à travers.

E M I L I E.

Cela se peut , Maman ; mais convenez que le jugement qui flate ne paraît pas si de travers que celui qui fait de la peine.

L A M E R E.

Je conçois cela , & je présume que dans ce cas la sévérité de votre morale se ferait un peu adoucie en faveur de ces personnes qui jugent si légèrement & au hazard.

E M I L I E.

Mais , Maman , n'est-ce pas un de vos principes, qu'il faut garder la sévérité pour soi & l'indulgence pour les autres ?

L A M E R E.

Je vois que vous en faites l'application d'une manière bien désintéressée & sans aucun retour sur vous-même.

CONVERSATION. 15

E M I L I E.

Comment l'entendez - vous ? Me trouvez - vous partiale , avec deux poids & deux mesures , comme dit l'évangile ?

L A M E R E.

Convenez du moins que vous ne manquerez pas d'indulgence pour les hâbleuses qui , sans vous regarder , vous promettent d'être belle un jour.

E M I L I E.

Mais je crois , ma chere Maman , que cette prédiction n'a jamais fâché personne.

L A M E R E.

Il faut que la beauté soit le suprême bonheur de la vie : car les jeunes filles donneraient , pour l'obtenir , santé , richesse , & peut-être des biens encore plus essentiels.

E M I L I E.

Le suprême bonheur , c'est peut-être un peu fort ; mais du moins,

Maman, c'est un grand bonheur. Je vous ai entendu parler plus d'une fois comme d'un avantage bien précieux, de prévenir en sa faveur par une figure intéressante ou agréable, par un extérieur qui plaît & qui séduit.

L A M E R E.

Malgré tout cela, je ne fais s'il faut regarder la beauté comme un avantage si fort désirable.

E M I L I E.

Vous avez donc une dent contre elle ?

L A M E R E.

Je remarque d'abord qu'il n'y a point d'avantage plus fragile, plus frivole, plus passager ; que, sans compter mille accidens, peu d'années en altèrent les traits, en détruisent les charmes, en éfacent jusqu'au souvenir. Pensez-vous qu'on soit bien sage ou bien heureuse de fonder sa félicité sur une chose si fugitive ?

E M I L I E.

Ah, voilà un grand inconvénient!

L A M È R E.

Je crois, puisqu'elle se gâte, se fane, s'évanouit si aisément & si promptement, que celles qui y mettent leur bonheur, sont bien à plaindre. Elles doivent rarement jouir sans inquiétude. Elles doivent bientôt regarder le soin de leurs charmes, la parure, la toilette, comme l'affaire la plus importante de la vie. Il en résultera avec le temps un esprit minutieux, frivole, inquiet, jaloux, envieux & triste.

E M I L I E.

Voilà une vilaine perspective! Mais pourquoi donc envieux?

L A M È R E.

Parce qu'au lieu de jouir du charme de la beauté & de lui rendre justice lorsqu'elle paraît, elles lui envieront son éclat & ses triomphes; elles croiront que c'est autant de malheurs per-

sonels qui leur arrivent ; elles se persuaderont que les succès de la beauté se font à leurs dépens , qu'elle ne peut s'attirer un hommage sans leur enlever une conquête ; elles en deviendront malheureuses & tristes. Etre malheureuse de la beauté des autres ! Quel supplice avilissant ?

E M I L I E .

Oui , c'est acheter cher le bonheur suprême.

L A M E R E .

Ce bonheur suprême a encore d'autres dangers plus considérables & plus éfrayans.

E M I L I E .

Dites-les-moi bien vite , ma chere Maman , afin que je m'en dégoûte tout-à-fait.

L A M E R E .

Nous les découvrirons avec le temps , ma chere amie , à mesure que nous avancerons dans la carrière de

la vie. En attendant, qu'il vous suffise de remarquer qu'on peut être parfaitement heureuse sans être belle, & qu'on peut être souverainement belle sans être heureuse.

EMILIE.

Mais la beauté ne s'oppose point au bonheur.

LA MERE.

Dites qu'elle n'est pas incompatible avec le bonheur. Il n'y a point de doute qu'une belle personne qui réunit aux traits de la figure une ame d'une beauté supérieure; qui cache sous le voile des graces un cœur noble, généreux, élevé & sensible; qui par ses charmes & ses agrémens extérieurs relève encore le prix de toutes les vertus dont elle est ornée, ne soit le chef-d'œuvre de la nature. Mais dans toute supposition de choses, le caractère l'emporte sur la figure. Il n'a pas besoin de la beauté, pour s'attirer,

suivant ses diverses qualités, le respect, la vénération, l'admiration, l'estime, l'amour, en un mot toutes les especes de suffrages que les hommes ne pourront jamais acorder à la figure seule. A la vérité, la beauté dans un degré éminent excite aussi l'admiration; mais ce sentiment est encore plus passager qu'elle. Il est si peu durable qu'il se change en mépris, dès que l'on s'aperçoit que la beauté du caractère ne répond point aux charmes de la figure.

E M I L I E.

La voilà ravalée tout de suite.

L A M E R E.

Et c'est pourquoi je n'ai jamais pu attacher un certain prix à une chose sujete à tant de vicissitudes, & qui seule ne suffit pourtant pas au bonheur. Je vous trouverais bien à plaindre, si vous y mettiez le vôtre. Par exemple, voudriez-vous que la crainte d'être

un peu plus noire ou hâlée , vous contraindrait dans vos exercices champêtres , & qu'avant d'entreprendre une promenade , on fît un examen préalable , s'il n'y a pas un peu trop de soleil , ou apparence de pluie , ou si le vent ne vous soufflera pas peut-être au nez ou derrière les oreilles ? Si vous en étiez-là , je dirais : O la pauvre créature , qui sacrifie ses plaisirs , ses amusemens , & des biens encore plus réels , comme la santé , à un avantage très-incertain , qu'elle espere se procurer à force de se mijoter !

E M I L I E .

Autant vaudrait se mettre sous une châsse comme une relique.

L A M E R E .

Cependant , si vous voulez , pour commencer à vous rapprocher de l'état de relique , je vous donnerai un voile de gaze à mettre devant le visage

ge , quand vous irez vous promener. Cela vous empêchera à la vérité de respirer l'air libre , mais en revanche vous aurez le teint merveilleusement conservé , & personne n'y trouvera plus à redire , quand vous passerez sur la terrasse des Feuillans.

E M I L I E .

Non , non , non , ma chere Maman , je vous remercie de votre voile ; je ne suis pas encore relique.

L A M E R E .

Voyez , n'allez pas si vite avec vos refus ; mon voile vaut la peine qu'on y pense. Si vous le dédaignez à présent , moi à mon tour je ne serai pas peut-être disposée à vous l'offrir quand vous en voudrez.

E M I L I E .

Non , non , Maman , je n'en voudrai jamais. Je ne suis plus fâchée que d'une chose.

CONVERSATION. 23

LA MÈRE.

De quoi donc ?

EMILIE.

De m'être fâchée. Cela me paraît pitoyable à présent. Je crois, Maman, que le plus court est de ne jamais s'occuper de sa figure. Si elle est bien, tant mieux ; si elle est mal, qu'y faire ?

LA MÈRE.

C'est le plus court & le plus sage. Il faut traiter la beauté comme ces caractères capricieux qui, s'ils remarquent que vous atachez une grande importance à leur conquête, s'éloignent de vous avec dédain, & font au contraire toutes les avances les premiers, si vous avez l'air de les négliger ou de ne vous en pas soucier.

EMILIE.

Maman, voilà qui est fait, je n'y penserai plus du tout.

LA MÈRE.

Vous courrez après la santé...

E M I L I E.

Et aussi après la sagesse.

L A M E R E.

Fort bien. Et la beauté se mettra peut-être à courir après vous.

E M I L I E.

Mais, s'il lui prend cette fantaisie, je me laisserai atraper ; n'est-ce pas ?

L A M E R E.

Pourvu que la sagesse & la fanté se laissent aussi atraper à leur tour.

E M I L I E.

Eh bien, Maman, pour ne plus penser à la capricieuse, prêtez-moi le livre que vous aviez en poche le jour de notre dernière course champêtre. Vous m'avez dit que tous les principes de morale s'y trouvaient réunis.

L A M E R E.

Vous le lirez avec le temps.

E M I L I E.

Ah, Maman, donnez-le-moi à présent.

CONVERSATION. 25

présent. Cela me fera oublier tout ce gazouillis des Tuileries.

LA MÈRE.

Chaque chose a son temps. Il y a dans ce livre des choses fort au dessus de votre portée.

EMILIE.

Mais, Maman, seulement un petit endroit à apprendre par cœur ! Tenez, ceci est une curiosité innocente, que vous ne pouvez pas blâmer.

LA MÈRE.

Je la trouve même louable. Mais Monsieur de Verteuil m'a emporté hier le livre que vous désirez. Quand il me l'aura rendu, je vous en ferai lire un fragment, & vous m'en ferez ensuite l'extrait.

EMILIE.

Un fragment, c'est comme qui dirait un chapitre, une portion; n'est-ce pas ? Et qu'est-ce que c'est qu'un extrait ?

Tome II,

B

Extraire c'est ne prendre d'un ouvrage que sa substance, c'est-à-dire, les idées principales, ou bien ce qui vous intéresse particulièrement, en laissant de côté tout le reste. Ainsi vous transcrirez du livre dont vous parlez, ou du fragment que vous lirez, tout ce qui sera le plus à votre portée, ou ce qui vous plaira préféablement; & vous passerez tout ce que vous n'entendez pas bien encore, ou ce qui ne vous attachera pas.

E M I L I E,

Oui, oui, je fais, je fais. Il y a aujourd'hui quinze jours que vous m'avez dit cela, & que c'était une opération à double fin, parce que par un extrait on pouvait juger, & de l'esprit de celui qui a fait le livre, & de l'esprit de celui qui a fait l'extrait; & que vous m'en feriez faire cet hiver, & que nous en ferions ensemble,

CONVERSATION. 27

c'est-à-dire , chacune de son côté ,
pour voir qui fera mieux.

L A M E R E.

Et il y a tout juste quinze jours que
nous avons dit tout cela ? Voilà une
mémoire vraiment admirable !

E M I L I E.

C'est que nous avons dit encore
autre chose , & une chose en rappelle
une autre ; vous le savez bien , Ma-
man. C'est comme une chaîne qui se
tient d'un bout à l'autre , parce qu'un
anneau se trouve pris dans l'autre , &
qui en touche un , remue tous les
autres.

L A M E R E.

De sorte que d'autres en autres (car
en voilà une demi-douzaine au moins
qui ne doivent pas se trouver trop à
leur aise , pressés les uns à côté des au-
tres) , nous avons encore remué un
autre anneau ?

E M I L I E .

C'est que c'était en revenant de chez le pere Noël où nous ayions fait vengeance.

L A M E R E .

Ah, ah ! Voilà sans doute un des principaux anneaux de la chaîne.

E M I L I E .

Le pere Noël a dit : Dieu soit loué ! l'année fera bonne. Ensuite, quand nous sommes parties, il m'a dit : Mademoiselle, voilà comme est Madame votre mere ; elle ne veut pas que je quite mon pressoir, pour lui rendre ce que je lui dois. Ensuite ses enfans nous ont reconduites en procession jusqu'à la paroisse ; & puis, quand nous avons tourné pour regagner notre maison, vous m'avez dit, Maman, que vous me feriez lire un Conte de Fées.

L A M E R E .

Voilà une belle suite d'anneaux au

C O N V E R S A T I O N . 19

moins. Mais j'ai eu bien tort, ma chere amie, de vous parler de féerie, lorsque j'avais une occasion si favorable & si naturelle de me jeter dans la mythologie, de vous parler de Bacchus, fils de Sémélé, & du vieux Silene, & de vous faire un parallele entre celui-ci & notre voisin, le brave pere Noël, tout à l'avantage de ce dernier.

E M I L I E .

Maman, vous auriez peut-être trouvé à qui parler. Quand mes freres & moi nous nous promenons ensemble, Monsieur Pauton, chemin faisant, leur explique un chapitre de la mythologie, toutes les fois qu'il a été content de la leçon de géométrie; & ma bonne & moi, nous en faisons notre profit, sans nous en vanter.

L A M E R E .

Et ces explications de mythologie sont-elles fréquentes ?

B 3

E M I L I E.

Mais oui, Maman, assez.

L A M E R E.

Tant mieux; cela me fait espérer que vos freres seront deux grands géometres.

E M I L I E.

Sans compter que je ne me promene pas toujours avec eux, & qu'ils savent peut-être bien des chapitres dont ma bonne & moi n'avons pas pu faire notre profit.

L A M E R E.

J'aurais été, je crois, bien agréablement surprise, en trouvant à qui parler à propos de Bacchus & de Silene.

E M I L I E.

Le conte de Fées vous a détournée de la mythologie.

L A M E R E.

Je ne fais comment cet anneau du conte de Fées s'est trouvé à côté de

C O N V E R S A T I O N .

celui des extraits. Apparemment mes anneaux n'étaient pas trop bien arrangés ce jour-là.

E M I L I E .

Maman , peut-être la vendange du pere Noël s'est-elle trouvée entre-deux , c'est-à-dire , que nous avons parlé des extraits le matin , & du conte de Fées le soir.

L A M E R E .

Vous avez bien raison de dire que tous vos anneaux se tiennent , & qui en touche un , remue tous les autres , sur-tout dans une chaîne aussi mobile que la vôtre.

E M I L I E .

Mais c'est vous , Maman , qui avez mis tous ces anneaux en mouvement.

L A M E R E .

Est-ce encore moi ? Je fais donc bien des choses sans le savoir. Quant au conte de Fées , je me rappelle ma promesse , & je vous tiendrai parole.

E M I L I E.

Je crois même que vous m'avez promis d'en faire un tout exprès pour moi.

L A M E R E.

Ah, cela vous plaît à dire. Malgré mon respect pour votre chaîne, je suis bien sûre du contraire.

E M I L I E.

Vous en êtes sûre, Maman ?

L A M E R E.

Je n'ai pu m'engager à l'impossible.

E M I L I E.

Comment à l'impossible ?

L A M E R E.

C'est qu'il faut de l'imagination pour faire un conte de Fées, & que je n'en ai point.

E M I L I E.

Ah, vous n'avez pas assez d'imagination pour un conte de Fées, tandis que ma bonne m'en faisait tant que je voulais, quand j'étais petite !

Allons, allons ; c'est que vous n'aimez pas les féeries. Je m'en souviens à présent ; vous me l'avez dit.

L A M E R E.

Ya-t-il encore quinze jours que nous avons dit cela ? Il faut que ce jour des vendanges ait été un jour de confession générale, comme celui des Tuileries est devenu un jour de réminiscence générale.

E M I L I E.

Mais pourquoi, Maman, n'aimez-vous pas les féeries ? Il y a un peu de caprice à cela.

L A M E R E.

Cela se pourrait bien. Qui vous a dit que je n'avais pas mes caprices comme une autre ?

E M I L I E.

Soit ; mais je parie que vos caprices ont toujours quelque motif.

L A M E R E.

Les vôtres n'en ont donc point ?

B 5

E M I L I E.

Peut-être en ont-ils, Maman; mais je ne fais le démêler.

L A M È R E.

Ou bien vous ne vous en souciez pas toujours?

E M I L I E.

Eh, je fais pourquoi vous n'aimez pas les féeries; je m'en souviens à présent. Vous dites que ce mélange de folie & de raison vous déplaît.

L A M È R E.

Encore un souvenir? Mais si vous savez mes raisons bonnes ou mauvaises, il ne faut donc pas me les demander.

E M I L I E.

Ainsi vous ne voulez pas qu'on soit gai dans les livres.

L A M È R E.

Je vois bien, Emilie, si je vous laisse faire, que vous ferez de moi

CONVERSATION. 35

une bégueule. Je n'ai jamais donné l'exclusion à aucun genre.

EMILIE.

Excepté aux folies pourtant ?

LA MERE.

Pas même aux folies, si elles sont innocentes. Je n'ai pas envie de me brouiller avec les poètes.

EMILIE.

Est-ce que les poètes sont fous ?

LA MERE.

On accuse tous ceux qui travaillent d'imagination, de l'être plus ou moins. Ils seraient même bien fâchés de n'avoir pas cette réputation, & ils croiraient avoir perdu le plus beau laurier de leur courone.

EMILIE.

Et le plus beau laurier de leur courone est la folie !

LA MERE.

Ce n'est pas tout-à-fait cela. Seulement ils ont un accident qui leur

est commun avec les fous ; mais quoique le symptôme soit le même dans les deux maladies , les causes en sont très-diverses.

E M I L I E.

Ainsi la poésie & la folie sont deux maladies , mais diverses ? Et l'accident commun ?

L A M È R E.

C'est qu'au lieu de conduire leur tête , comme font les sages , on s'aperçoit que c'est leur tête qui les mene , malgré eux , & les fait arriver où ils ne comptaient pas aller.

E M I L I E.

Mais cela n'est pas trop bien , au moins.

L A M È R E.

Cela ferait même très-mal dans la conduite de la vie , mais la conduite d'un ouvrage d'imagination a toute une autre morale ; & ceux que la nature a doués pour ce genre de pro-

CONVERSATION. 37

ductions , seraient bien humiliés de n'avoir pas reçu ce grain...

EMILIE.

Ce grain de folie , alliez-vous dire ?

LA MERE.

Qu'on appelle *verve* dans les enfans de l'art.

EMILIE.

Et comment s'appellent ces enfans ?

LA MERE.

Ils s'appellent poètes , musiciens , sculpteurs , peintres. Ces enfans ont tous la même mere.

EMILIE.

Qui s'appelle ?

LA MERE.

L'imagination.

EMILIE.

Et la *verve* est peut-être la gouvernante ?

L A M E R E .

Soit.

E M I L I E .

Et si la verve mene un de ces enfans dans un champ de Fées, cela vous déplaît, Maman.

L A M E R E .

J'aime moins ce champ qu'un autre, parce que je crois qu'il est fort aisé de s'y égarer & de s'y perdre ; & si je ne m'oppose pas même aux folies, j'ai un droit de plus pour ne pas aimer les extravagances. J'aime pour moi, qui ai la vue courte, qu'un champ soit borné par un grand but d'utilité & de morale, & que la fantaisie des hommes s'exerce dans l'imitation de la nature qui lui offre des richesses inépuisables, au lieu de se jeter à perte de vue dans le chimérique & le fantastique, dont les trésors sont immenses aussi, mais fastidieux & insipides.

CONVERSATION. 39

EMILIE.

Mais si la verve les y entraîne malgré eux ?

LA MERE.

Puisque vous en avez fait une gouvernante, il faut vous souvenir que, quoiqu'elle ait une démarche fort irrégulière en apparence, ce n'est pourtant pas une personne dont la conduite n'ait ni rime ni raison.

EMILIE.

J'entends, elle a ses principes à sa manière.

LA MERE.

Et si elle ou ses enfans s'en écartent, je ne suis pas obligée de les suivre dans tous les labyrinthes où il leur plaît quelquefois de s'enfoncer.

EMILIE.

Mais si ces labyrinthes mènent à la raison ?

LA MERE.

N'est-il pas plus court d'y aller sans

détour ? Vous même , ma chere amie , trouvez-vous le chemin qui y conduit trop aride ou trop pénible ? Ou bien , lui trouvez-vous à elle-même un air si triste , qu'on ne pourrait en soutenir la vue , si elle ne se cachait sous les haillons de la folie ?

E M I L I E .

Moi , Maman ? Non , en vérité. Je trouve à la raison un air de famille avec vous , & vous savez fort bien que je vous trouve aimable.

L A M E R E .

Je ne vous demandais pas un compliment. Mais , air de famille à part , puisqu'elle est bien toute nue , croyez-vous qu'il soit de bon goût de l'afubler d'un habit bizâre de carnaval ?

E M I L I E .

Cependant , Maman , je me rappelle tout présentement que vous m'avez dit que la fable a été inventée pour déguiser la vérité ; & vous convien-

C O N V E R S A T I O N . 41

drez du moins de l'air de famille qu'il y a entre la vérité & la raison....

L A M E R E .

Et par conséquent la morale. Je dois aussi convenir que la vérité est bien aussi belle toute nue que la raison. Mais, comme suivant votre propre remarque, toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, je conçois qu'on se soit servi de l'apologue ou de la fable, pour masquer certaines vérités trop dangereuses à dire ou trop dures à entendre. Il n'est guère possible de dire à un homme puissant & injuste ses vérités personnelles autrement. Aussi la fable a-t-elle pris naissance dans le pays des despotes & des esclaves.

E M I L I E .

J'entends : les hommes n'ont pas osé parler ; ils ont fait parler les bêtes à leur place.

L A M E R E .

Tout juste.

E M I L I E.

Ah , je me rappelle la fable du loup & de l'agneau qui se rencontrent au bord du ruisseau. Savez-vous , Maman , qu'elle m'a fait pleurer ? Je ne suis pourtant pas despote , moi.

L A M E R E.

Non , vous n'êtes pas de la classe des loups , mais de celle des agneaux.

E M I L I E.

Je pensais au mien , & je disais : Ah , mon pauvre Placide , si tu avais été là , tu étais croqué sans miséricorde.

L A M E R E.

Et vous lui avez prêché sans doute qu'il faut se tenir le plus loin qu'on peut des loups ?

E M I L I E.

Ah , oui , oui , je fais bien ; c'est la morale.

L A M E R E.

Vous voyez que la fable , du moins

C O N V E R S A T I O N . 43.

telle qu'elle a été conçue dans son origine , est de la plus extrême simplicité ; qu'elle est concise , énergique , sévère jusques dans ses ornemens ; qu'elle renferme ordinairement un grand sens.

E M I L I E .

Ah , c'est vrai cela. Elle vous revient dans la pensée quand on y songe le moins , ou qu'on s'en croit à cent lieues.

L A M E R E .

Ainsi , toute fautive qu'elle est , elle a presque la même démarche simple & noble que la raison & la vérité.

E M I L I E ,

C'est qu'elle est à leurs gages ; n'est-il pas vrai ?

L A M E R E .

Vous avez raison ; & les bons domestiques prennent toujours plus ou moins les mœurs de leurs maîtres.

E M I L I E.

Et la féerie, Maman ?

L A M E R E.

Vous rappelez-vous cet auteur que Madame de Solignac nous amena l'autre jour à la campagne, en passant devant notre porte ?

E M I L I E.

Oui, Maman. C'était un auteur ?

L A M E R E.

Pas tout-à-fait de profession, mais d'inclination.

E M I L I E.

Et qu'est-ce que c'est qu'un auteur ?

L A M E R E.

C'est un homme qui prend le public pour confident de ses pensées.

E M I L I E.

Et quel profit y a-t-il à cela ?

L A M E R E.

Si les pensées sont vraies, belles, grandes, profondes, neuves, le profit est grand ; c'est l'estime publique, c'est

CONVERSATION. 45

une haute considération, c'est l'immortalité même.

E M I L I E.

Ah, c'est vrai; il y a long-temps que Monsieur Rollin est mort, & il m'occupe encore tous les jours. Mais si les pensées sont mauvaises ?

L A M E R E.

On les oublie, & l'auteur aussi.

E M I L I E.

Et y a-t-il beaucoup de mauvais auteurs ?

L A M E R E.

En tout genre le médiocre & le mauvais sont plus communs que le bon.

E M I L I E.

Voilà sans doute pourquoi le bon est si précieux ?

L A M E R E.

Tout juste. Or, pour revenir à notre auteur, il m'a dit dans la conversation, qu'il aimait les contes de

Fées à la folie, qu'il en avait beaucoup fait ; qu'il exigeait de ma complaisance d'en lire un seul, & de lui en dire mon sentiment, avant qu'ils soient imprimés.

E M I L I E.

Il veut vous prendre, Maman, pour confidente avant le public.

L A M E R E.

Il n'a pas bien choisi ; mais s'il s'en souvient & qu'il m'en apporte un, nous le lirons ensemble, & vous jugerez de ce genre de composition d'après vous-même. J'ai peut-être tort avec mes goûts exclusifs ; il n'est pas juste que vous vous y soumettiez sans examen & sur parole.

E M I L I E.

C'est-à-dire, Maman, que vous me prenez pour juge entre vous & Mesdames les Fées ?

L A M E R E.

Et pour ne pas surprendre votre

CONVERSATION. 47

religion, je leur donnerai ce monsieur pour avocat : car si je les faisais juger d'après les contes que votre bonne vous en a faits, quand vous étiez petite, ces dames m'accuseraient peut-être de les avoir fait condamner sur de trop faibles pièces de leur sac.

E M I L I E.

Eh bien, Maman, vous m'avez dit que nous passerions encore une journée à la campagne, si le temps refait beau ; ce sera, si vous voulez, une occasion toute trouvée pour juger ce procès.

L A M E R E.

Vous avez raison ; mais je crains que cette journée n'accélère pas l'éclaircissement de votre teint.

E M I L I E.

Allons, Maman. Est-ce que vous me croyez capable de m'occuper de ces sottises ?

Je crois que nous pouvons nous occuper de dîner , à moins que votre promenade , au lieu de vous donner de l'appétit , ne vous l'ait ôté.

E M I L I E.

C'étaient peut-être deux Fées & un Génie que j'ai rencontrés ce matin. En tout cas , que dieu les bénisse ! Vous êtes la Fée Lumineuse , & vous m'avez défenforcelée.



QUATORZIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

EH bien, Maman, voilà la barrière passée. Le temps est superbe. Nous avons près de deux heures à rouler en carrosse; c'est le vrai moment de lire ce Conte de Fées que vous avez mis dans votre sac à ouvrage.

LA MERE.

Allons; puisque nous savons le chemin de notre maison par cœur, je le veux bien: à deux conditions pourtant. La première, c'est que vous le lirez de suite sans interruption.

EMILIE.

Un conte de Fées est donc une chose

Tome II.

C

aussi importante que la lettre d'un régisseur ?

L A M È R E .

.. Ce n'est pas pour cela précisément. Mais si nous nous permettons une fois les excursions, les réflexions, les interruptions, nous ne nous en tirerons jamais, & ces dames nous feront voir plus de pays que nous ne voudrions.

E M I L I E .

Et vous n'aimez pas à passer avec elles plus de temps qu'il ne faut ; je fais cela.

L A M È R E .

Seulement, comme le conte me paraît long, je vous permets de lire tantôt haut, tantôt bas, comme il vous conviendra : car il ne faut pas non plus que ces dames vous fatiguent la poitrine.

E M I L I E .

Et l'autre condition, Maman ?

CONVERSATION. 51

L A M E R E.

C'est que, dès que nous serons arrivées chez nous, il ne sera plus question de Fées. Je vous avoue ingénument que je me suis proposé de passer une journée à la campagne avec ma petite Emilie; je m'en suis fait une fête. Le temps nous favorise; & il me paraîtrait bien dur d'avoir des Fées sur les bras tout le long de la journée, & qu'elles vinssent troubler notre solitude. Je ne fais si cela ferait votre compte, mais cela ne ferait pas le mien.

E M I L I E.

Pas davantage le mien, ma chere Maman. Il fait aujourd'hui un temps à se promener toute la journée.

L A M E R E.

C'est en quoi cette saison serait la plus belle de l'année, s'il n'y avait pas tous les jours à perdre.

C 2

E M I L I E.

Comment à perdre ?

L A M E R E.

Le soleil perd sa force , la végétation s'arrête , les plantes expirent , les arbres se dépouillent , la nuit remplace le jour. Ce progrès de la nature vers le repos , cette dégradation sensible & journalière présente l'image de la mort , & vous rend mélancolique.

E M I L I E.

Pas moi , Maman ; du moins je ne m'en aperçois pas.

L A M E R E.

Jé voulais dire : Et me rend mélancolique.

E M I L I E.

Mais , Maman , un peu de patience ! Au printemps les feuilles reparoissent , les fleurs & les fruits reviennent , & plus d'image de la mort,

CONVERSATION. 53

LA MERE.

Voilà pourquoi le printemps fait le charme de la nature. Il est cependant bien moins beau que l'automne ; le temps s'y ressent souvent encore des frimats de l'hiver , il est moins assuré ; c'est la saison qui donne le moins , mais en revanche elle promet tout.

EMILIE.

Et l'espérance est une belle chose ; n'est-ce pas ?

LA MERE.

Ne trouvez-vous pas que les enfans ressemblent beaucoup au printemps , excepté peut-être qu'il tient plus souvent qu'eux ce qu'il promet ?

EMILIE.

Allons , voilà encore les pauvres enfans avec leur paquet.

LA MERE.

Vous plaignez-vous , quand je les compare à ce qu'il y a de plus intéressant dans la nature ?

C 3

E M I L I E.

Je fais bien , Maman , comme vous les aimez... Mais à propos , suis-je mélancolique , moi ?

L A M E R E.

C'est à vous à me l'apprendre. Je vous vois rire & sauter toute la journée ; je n'en fais pas davantage.

E M I L I E.

Je vais lire ce conte. Il m'apprendra peut-être ce que je suis... Ah ! C'est *l'île heureuse*. Voilà un titre qui promet.

L A M E R E.

Ou *les Vœux en l'air*.

E M I L I E.

Ah ! ah !

(*Elle lit.*)

L'ISLE HEUREUSE

O U

L E S V Œ U X E N L' A I R.

La Princesse Régentine , Souveraine de l'Île heureuse , était restée veuve au bout de vingt-deux jours de ma-

riagé. Son époux, que l'histoire ne représente pas comme un génie bien merveilleux, fit la sottise de se tuer à la chasse aux lievres avec son propre fusil, en sautant un fossé avec beaucoup d'agilité & de grace. La Princesse apprenant cette nouvelle funeste au moment où elle y pensait le moins, fit vœu de ne jamais se remarier. Elle se trouva enceinte & espéra que la naissance d'un fils justifierait son vœu; mais elle accoucha de deux filles jumelles, & ne crut pas pour cela devoir changer de résolution.

L'aînée de ces filles, belle comme le jour, s'appellait Céleste. Une peau blanche & brillante comme la neige, un teint éblouissant, de grands yeux bleus, la plus superbe chevelure, un air noble & majestueux en avaient fait un objet ravissant. Elle attirait tous les regards, & cependant on ne pouvait la fixer cinq minutes sans danger.

Tout ce qu'il y avait à la cour de gens à la mode, jaloux de conserver leur réputation d'intrépidité, en affrontant ce péril, en avaient contracté un clignotement que les connaisseurs trouvaient à la vérité un peu maniéré, mais qui donnait aux visages les plus communs beaucoup de jeu & de physionomie. Plusieurs Seigneurs en étaient même restés éblouis au point qu'ils ne voyaient plus que dans le crépuscule. C'est de cet accident que date la distinction des chats-huants dans les armes de ces maisons. Cependant comme il était du bon ton de torner la jeune Princesse, & qu'au fond il n'étoit pas trop possible de s'en empêcher, la nécessité, cette mere de l'industrie, avait établi l'étiquete de ne plus paraître à la cour qu'avec une paire de lunettes vertes sur le nez.

Cet usage avait d'abord été risqué

avec une sorte de timidité par les créateurs les plus hardis de modes nouvelles ; mais il fut bientôt couronné du succès le plus complet , & devint aussi commun que celui d'emprunter aux harnois de ses chevaux les boucles de ses fouliers. Un nez sans lunettes vertes aurait passé à la cour pour un nez du seizième siècle ; c'eût été même une sorte d'indécence que de s'y présenter nez nud.

Les dames à la vérité s'étaient dispensées de cet ornement , & avaient trouvé plus expédient de détourner les yeux , lorsque leur devoir les rassemblait autour de la Princesse ; mais toutes ces têtes détournées n'étaient guère un hommage moins éclatant rendu à la beauté sans pareille , que toutes les lunettes vertes dirigées vers ses charmes ; il en résultait , les jours de cour , des évolutions qui ne manquaient ni de rapidité ni de variété ,

quand la Princesse étoit d'humeur de changer souvent de place.

Les artistes de la nation déploierent en cette occurrence, suivant leur coutume, ce vaste génie créateur qui les distingue si avantageusement. Les formes les plus agréables, les plus légères, les plus variées, se succéderaient avec une promptitude inouïe. Des lunettes rondes on en vint aux ovales, aux quarrées, aux cylindriques; on en fit en télescope, dont le tube avoit plus de six lignes de longueur; & les personnes qui voulaient marquer par leur attachement, n'en portaient pas d'autres. Rarement il se passoit une semaine sans quelque invention nouvelle, & rarement cette découverte laissoit les bornes de l'esprit humain à la même place. La sagacité profonde avec laquelle on étoit parvenu à adapter toutes especes de lunettes à toutes especes de nez, fut un sujet d'ad-

miration légitime pour toutes les académies étrangères. Mais le dernier effort du génie & le plus étonnant fut l'invention des lunettes élastiques, dont la mécanique était si délicate & si susceptible, qu'elles devenaient mobiles au moindre mouvement que faisait la Princesse. On les avait appellées lunettes sensibles : car la sensibilité était la maladie à la mode dans l'île heureuse, & il serait difficile de se faire une idée de tous les ravages qu'elle fit dans ce siècle qu'on pouvait appeller le siècle des belles ames. Mais ces détails appartiennent moins à l'histoire qu'à l'encyclopédie des arts qu'il faut consulter à l'article *Lunete*.

Céleste se voyant, presque au sortir du berceau, la cause d'une révolution si surprenante, ne put s'empêcher de concevoir une haute idée, sinon de son mérite, au moins de son étoile ; & les plus habiles observateurs n'ont pas

encore décidé ; laquelle de ces deux opinions est la plus propre à égarer dans le cours de la vie. La Princesse n'eut point de peine à se ranger parmi les phénomènes de son siècle ; elle soupçonna même que l'île gouvernée par sa mère n'avait reçu le surnom d'heureuse, que parce qu'elle devait lui donner le jour. Par la même force de raisonnement, elle s'était persuadée qu'on ne savait vivre que dans sa patrie, & que par-tout ailleurs on ne faisait que végéter. Elle fit en conséquence vœu de se fixer irrévocablement dans les lieux qui l'avaient vu naître.

Cette île qui n'était séparée du continent que par un canal fort étroit, mais assez profond pour s'y noyer au besoin avec armes & bagages, offrait de toutes parts, au moins aux yeux superficiels, l'image du bonheur. On n'y songeait du matin au soir qu'à se

divertir. L'avenir n'occupait personne, le passé ne laissait guere de trace, le présent était tout; & si la continuité des plaisirs n'en produisait pas la satiété, on eût ignoré dans cette contrée heureuse jusqu'à la possibilité de bâiller & de s'ennuyer. Mais la loi éternelle & immuable ayant placé l'excès de satiété à côté de l'excès de jouissance, l'île heureuse, à mesure que l'art de jouir s'était raffiné, se trouva peuplée de gens blasés, portés à l'exagération par le défaut de sentiment; plutôt avides d'événemens que véritablement émus ou pénétrés à l'aspect des beautés de la nature & de l'art; occupés sans cesse & sans succès à tromper leur ennui; ayant perdu le secret de jouir, à force de courir après le plaisir & son fantôme.

Si c'était un malheur pour Céleste d'être née dans le moment de la plus forte contagion de cette maladie, c'en

était un plus grand, d'être devenue l'objet de l'admiration publique d'un peuple si ennuyé & si frivole. Quoique née avec infiniment d'esprit, il ne lui fut pas possible de se garantir des ravages qu'une excessive & continue dose d'encens produit dans les têtes les mieux organisées. Un des moindres inconvéniens était que, sans aucun effort pour plaire, n'ayant qu'à laisser tomber un regard pour s'assurer d'une conquête, tous ses vœux étant aussi-tôt satisfaits que formés, elle en contracta une paresse & une indolence parfaites ; & c'est ainsi que ses admirateurs les plus empressés travaillaient sans relâche à la rendre tous les jours moins digne d'admiration.

On nommait sa sœur Reinete, parce qu'elle avait le visage à-peu-près rond comme une pomme ; elle n'était ni petite ni grande, ni brune ni blonde, ni belle ni laide ; dans le fait personne

ne savait ni ne se fouciait de favoir ce qu'elle était. Quelques philosophes seulement, retirés les jours de cour dans un coin de la galerie, ne parlant jamais, pas même entre eux, voyant tout sans rien regarder, étaient soupçonnés, on ne fait sur quel fondement, de lui trouver les yeux noirs & beaucoup de physionomie; on les accusait même de penser secrètement, qu'elle pourrait mieux valoir avec le temps que sa sœur. Mais dans l'effervescence des lunettes vertes il eût été dangereux de laisser transpirer une opinion aussi hardie & aussi contraire à l'opinion reçue.

Aucun de ces novateurs cachés ne contesta à Céleste la supériorité d'esprit; ils remarquerent simplement que celui de Reinete était naturellement actif & réfléchi. Réduite à trouver ses ressources en elle-même & dans le commerce avec les morts, elle était

fûre de n'être jamais distraite de ses réflexions , & il ne restait à son activité qu'à se replier sur elle-même ; mais cette nécessité & l'espece d'abandon où elle vivait au milieu de la cour de sa mere , loin de lui porter préjudice , tournerent à son avantage. Si quelqu'un , par une forte d'égarement ou d'oubli des bienféances reçues , s'avifait de causer avec elle , il restait tout surpris de trouver à qui parler : heureusement cette découverte ne tirait à nulle conséquence au milieu d'une cour si ouvertement déclarée contre la réflexion & la pensée. -

Ce qui devait rendre Reinete encore plus intéressante , c'est qu'elle était de toutes les personnes de la cour la plus éloignée de se croire quelque mérite. Son aveuglement sur ce point était si complet , son admiration pour Céleste si sincere , que la regardant en toutes choses comme un modèle

accompli, elle pensa perdre par une imitation déplacée la simplicité & le naturel précieux de son propre caractère. Sa déférence pour une sœur qui, au bout du compte, n'avait qu'une priorité de quelques minutes sur elle, fut entière. Dès qu'elle eut connaissance de son vœu, par exemple, elle se crut engagée à en former un contraire, celui d'accepter sans murmure le premier établissement que la politique de sa mère jugerait devoir lui convenir hors du pays.

Régentine, avec un air fort important, avait toutes les qualités essentielles qu'on peut désirer dans une grande Princesse; & cependant il y avait dans sa conduite journalière un certain dépenaillement qu'on n'apercevait à la vérité qu'en la voyant de près, & qui n'était pas sensible dans sa conduite publique. La légèreté qui en était la cause tenait plutôt à l'ath-

mosphère dont elle était entourée, qu'elle ne s'accordait avec son caractère ferme, constant & décidé. L'application qu'elle donnait aux affaires n'avait pas nui aux agrémens de son esprit, ni au goût qu'elle avait pour les arts, ni à ce tact délicat & sûr qu'elle montrait dans les plus petites choses, & qui paraît incompatible avec une tête légère. On n'en était que plus surpris de lui trouver un certain désouci pour le courant, & je ne fais quelle répugnance à s'en mêler.

Ainsi les devoirs du gouvernement ne lui avaient pas fait négliger l'éducation de ses filles; mais, comme en toute autre chose, elle ne s'était occupée que du plan général; & après en avoir ordonné les masses, elle regardait les détails comme étrangers à sa surveillance, & s'en reposait avec une pleine sécurité sur les personnes

auxquelles elle en avait abandonné la direction. Il en était résulté une éducation très-médiocre. Céleste ne fut préservée d'aucun des écueils, auxquels ses avantages extérieurs l'exposaient journellement; & Reinete ne dut les siens qu'à l'espece d'oubli où elle vivait, au milieu de la cour, sous les yeux & comme à l'insu de sa mere. Des voyageurs éplucheurs s'étonnaient comment une Princesse si accomplie & si justement célèbre pouvait négliger une chose si essentielle.

On ignore si c'est par un effet de cette légéreté ou par système que Régentine s'était dispensée d'une cérémonie importante au moment de la naissance des Princeses. Trois vieilles radoteuses qui prenaient le titre & le rang de Fées, & qui de temps immémorial se mêlaient à tort & à travers de ce qui ne les regardait pas, avaient acquis comme un droit de tracafer &

de tripoter dans toutes les familles. L'usage entre autres voulait qu'on les invitât à toutes les naissances tant soit peu considérables. On leur donnoit des fêtes , on les flagornait, on mettoit les nouveau-nés sous leur protection. Elles de leur côté faisaient les importantes , se chuchotaient des pauvretés à l'oreille, faisaient les cartes, disaient aux enfans la bonne aventure avec des cérémonies qui ne finissaient point , & prétendaient par toutes ces simagrées détourner l'influence maligne de quelque mauvais génie ou même des astres. Au fond, l'étoile des enfans dépendait beaucoup des présens dont on comblait ces dames , de la bonne chère qu'on leur faisait , & pour d'aussi grands personages , il faut convenir qu'elles n'étaient ni assez désintéressées ni assez indifférentes à ces petits agrémens.

Quoi qu'il en soit, Régentine, ou

CONVERSATION. 69

trop aimable , ou trop légère pour s'occuper de ces forcieres , les avait oubliées net ; & son premier Médecin , le seul qui en vertu de sa charge pouvait risquer de lui en parler au moment de sa délivrance , était un esprit fort qui ne croyait pas aux Fées : il fut charmé de manquer en cette occasion au devoir de sa place.

Cet oubli donna une humeur diabolique aux trois vieilles. Elles avaient fait des frais de toilette considérables , pour paraître à une cour si brillante avec un éclat digne de leur rang & de la haute considération dont elles jouissaient. Quand elles virent ces frais perdus , elles firent un train qu'on a depuis cette époque appelé un *vacarme* de l'autre monde. Ce ne fut pas leur faute , si l'île heureuse ne se trouva pas submergée. Elles firent un vœu solennel de n'y jamais mettre les pieds ; tout ce qu'elles purent

fusciter d'orages , de grêles , d'ouragans , quand la saison s'y prêtait , ne manqua jamais aux fujets de Régentine. Malheureusement tout le monde était si occupé à se divertir , qu'on n'eut pas le temps de s'apercevoir de ces petites niches. Le premier Médecin à qui en fa qualité de phyficien elles ne pouvaient échaper , était malin comme un vieux finge , & riait sous cape de la colere de Leurs Hautes Puiffances.

Cependant une vieille dame d'atours fort atachée aux anciennes étiquetes , voyant les Princeffes croître & embellir , fans qu'il fût question le moins du monde de les mettre fous la protection des Fées , prit fur elle d'en parler à Régentine. Le moment fut bien choifi. Régentine ne vit dans la proposition qu'une occasion de donner une fuite de fêtes superbes , de déployer fa magnificence , de faire

diversion par un événement quelconque à l'uniformité d'une cour toujours amusée & par conséquent toujours ennuyée. Je vous ai, Madame, dit-elle à la vieille d'atours, une véritable obligation. Vous me rappelez un tort que j'ai & qu'il faut réparer. Je ne tarderai pas à marier mes filles. Si je ne me trompe, Céleste a besoin d'être tirée un peu hors d'elle-même, & je voudrais bien que Reinete ne fût pas si finge; c'est vraiment le moment de s'occuper de leur étoile. D'ailleurs cela nous amusera; & quand ces dames seront retournées chez elles, le Grand-Ecuyer nous les contrefera à ravir.

Aussi-tôt elle nomma trois ambassadeurs, pour se rendre de sa part auprès des trois Fées, & les inviter à venir honorer l'île heureuse de leur présence auguste. Le conseil se mit à rédiger leurs instructions, qui furent re-

gardées dans le temps comme un chef-d'œuvre de finesse & de profondeur. Deux ministres d'état eurent le caractère représentatif, pour se rendre près la Fée Prévoyante & sa sœur cadete, la Fée Prudente, qui résidaient dans le même palais en l'air. C'étaient deux dames bien fâmées, & au tatillonnage près, d'un fort bon commerce. La troisieme avait une réputation un peu équivoque. L'usage était de la choisir par politique, afin de l'empêcher, par les égards qu'on lui témoignait, de jouer de mauvais tours aux enfans, qu'on lui faisait, pour ainsi dire, adopter sans la consulter. Elle s'appellait la Fée Capricieuse. Un officier aux gardes fut choisi pour s'acquitter auprès d'elle de la commission de Régentine.

Cette commission était délicate; elle exigeait une grande habitude dans les affaires, pour masquer l'oubli
qui

qui avait été commis , & pour écarter tout ce qui pouvait rappeler à ces dames leur vœu précipité. Il s'agissait de leur persuader que Régentine , par un excès de discrétion , n'avait voulu les incommoder & les détourner de leurs fonctions importantes qu'à la dernière extrémité , & qu'au moment où leur protection & leurs lumières devenaient d'une nécessité absolue à ses filles : bien différente en cela de ces meres inquietes & aveugles qui osaient les interrompre à tout instant pour oui & pour non , & qui dérangeraient les destins de l'univers pour l'amour d'une morveuse.

On s'en rapporta sur une infinité de détails à la dextérité des ambassadeurs & à leur tact de saisir l'à-propos : on se contenta de leur faire sentir que ce qui toucherait les Fées Prévoyante & Prudente , ne ferait qu'une médiocre impression sur la Fée

Capricieuse , qui vivait la plupart du temps, seule & délaissée, dans un palais écarté , dont toutes les pieces étaient en boudoirs. Ce fut l'architecte de ce palais singulier , qui s'immortalisa le premier par l'invention des boudoirs , pour complaire à son auguste maîtresse ; & il est avéré que leur destination originaire était , qu'on pût s'y ennuyer tout à son aise.

Les deux Fées , qui sans tant de boudoirs ne laissaient pas que de s'ennuyer aussi dans leur palais , & d'avoir bien des momens vuides au milieu des grandes affaires qui les absorbaient , eurent une joie bien vive de l'arrivée des ambassadeurs de l'île heureuse. Elles les reçurent , à la vérité , avec une dignité un peu froide , & avec un ressentiment d'autant moins invincible , que Leurs Excellences eurent l'adresse de glisser dans la négociation , dès la premiere audience ,

CONVERSATION. 75

que Régentine n'avait différé la cérémonie que pour la rendre plus éclatante, & qu'il ne lui avait pas fallu moins de temps pour s'y préparer. Cette insinuation fit une impression profonde, parce qu'elle promettait des fêtes admirables. Il ne s'agissait plus que de passer l'éponge sur les frais perdus d'une toilette inutile. On la recommença de grand cœur, mais avec la lenteur convenable, pour sauver les apparences, & dérober aux ambassadeurs, observateurs déliés de leur métier, un empressement qui n'était que trop véritable.

La toilette achevée, une femme de chambre eut l'imprudence de rappeler à ces dames leur vœu. Heureusement il était trop tard de faire des réflexions. Prudente lui lança pour toute réponse un regard furieux, lui ordonna de se démettre de sa charge, fit enharnacher son beau serpent tricolor, monta des-

fus à califourchon, & prit en croupe Prévoyante, qui munie de sa lunete à longue vue, avait besoin des épaules de sa sœur, pour l'ajuster de façon à ne laisser rien échapper de l'avenir pendant la route. Rendues en trois clin-d'œil à l'île heureuse, qui n'était qu'à dix-neuf cens vingt-trois stades de leur résidence, elles firent tout de suite leur entrée solemnele *in flocchi* par dessus les toits, au milieu des acclamations d'un peuple immense de la capitale, qui chantait à grand orchestre le chœur de Piccini :

Allons, allons, accourez tous :

Ces dames vont descendre.

L'ambassadeur officier n'eut pas si beau jeu auprès de Capricieuse. Elle avait à la vérité fait vœu de se rendre à l'île heureuse ; mais c'était précisément une raison pour n'en rien faire. Et puis, elle voulait y tomber comme une bombe, sans être priée ; avoir l'air

de n'y venir qu'en passant, & surtout y étaler un dédain des plus magnifiques. Ce n'était pas non plus son compte de s'y trouver en société avec les deux bégueules ses voisines; c'est ainsi qu'elle avait coutume d'appeler des cousines qu'elles ne pouvait souffrir. Ainsi l'arrivée de cet ambassadeur la contraria horriblement & de toute manière.

Sans perdre une minute, elle fixa la première audience pour le lendemain à cinq heures précises du matin. Si l'ambassadeur dut être flaté de cet empressement extraordinaire, il aurait désiré d'avoir au moins un jour, pour se refaire des fatigues d'un voyage très-pénible, & se préparer convenablement à une cérémonie si auguste; mais tout fut pressé de façon que cette entrée devint célèbre dans l'histoire, sous le nom de *la Marche des déterrés*, parce que tout le cortège en avait l'air & le

78 QUATORZIÈME

jeu, & l'étalage de la magnificence rendit l'ensemble encore plus ridicule.

Descendu au pied du grand escalier du palais, l'ambassadeur fut conduit dans le boudoir des nains de la cour, où il eut tout le temps de reprendre ses esprits & de ressasser le plan de sa négociation : car la Fée le fit attendre cinq heures mortelles. Le Grand-Maître des cérémonies, malgré ses longs services & sa grande expérience, n'avait jamais rien vu de pareil ; il fumait & n'osait lever les yeux sur son Excellence. L'ambassadeur, ne voulant pas avilir son caractère par l'impatience d'un soldat, se promenait d'un air fort dégagé en long & en large, dans une pièce qui n'avait pas six pieds sur quatre, & se mit à siffler tous les airs d'opéra-comique qu'il savait ; mais il fallut en recommencer plusieurs, ce qui le

mortifia beaucoup. Enfin il fut introduit dans le boudoir d'audience & reçu avec une affabilité, une grace, une bonté extraordinaires. La Fée lui fit tant de complimens spirituels pour lui & pour celle qu'il avait l'honneur de représenter, l'accâbla de tant de questions ingénieuses, intéressantes & polies, que son Excellence déconcertée, anéantie, ne trouva jamais moyen de balbutier un mot de sa harangue, ni de l'objet de sa mission.

Un mois entier se passa sans que l'ambassadeur, négociant jour & nuit, pût entamer son affaire, encore moins l'avancer. Capricieuse voulait gagner du temps, pour pouvoir régler sa conduite sur celle de ses cousines, c'est-à-dire, faire précisément le contraire. Elle fut outrée de dépit, lorsqu'elle les fut parties & arrivées. Son déchainement sur le mépris & l'oubli du vœu fut extrême. Dans sa fureur

elle préféra la ressource de parcourir tous les trois cens soixante-cinq boudoirs de son palais , d'enrager & de faire enrager ses femmes , à l'horreur de partager les hommages de l'île heureuse avec les deux bégueules.

Le plus pressé était de se défaire de l'ambassadeur. Elle tomba tout exprès malade, pour le renvoyer poliment. On l'introduisit dans le boudoir à coucher sur la pointe des pieds. On le prévint que la Fée avait en ce moment le genre nerveux dans un état épouvantable , & qu'elle exigeait de sa complaisance de réciter sa harangue à voix basse , sans cependant en rien retrancher , parce que tout ce qui tenait au droit des gens était sacré pour elle. Une de ses dames enveloppée de coëfes s'était mise au lit par son ordre , avec la respiration infiniment courte & gênée; les rideaux étaient restés fermés. La Fée voyait tout d'un boudoir voisin , &

ce fut le seul moment de bonheur pur qu'elle eut.

L'ambassadeur ne harangua qu'environ une demi-heure, mais si bas qu'il avait déjà fini depuis une autre demi-heure, avant que personne s'en fût aperçu. Alors la prétendue Fée entr'ouvrit les rideaux, lui tendit un gant, couleur de pistache, à baiser; le chancelier dit le reste, mais comme de raison encore plus bas que l'ambassadeur, qui fut reconduit avec les cérémonies usitées, après avoir reçu le présent ordinaire en cure-dents.

Régentine ne s'occupa guere du prodigieux succès de cette ambassade; elle avait d'autres embarras. Les deux vieilles s'étaient rendues plutôt à ses instances qu'elle n'avait compté, & rien n'était prêt pour les fêtes. D'ailleurs on ne pouvait pas banir dans les premiers momens l'étiquette & le cérémonial avec de si grands perso-

nages , & c'était ce que la Souveraine de l'île heureuse détestait le plus cordialement. Une autre circonstance ajoutait à son déplaisir. Quand on faisait venir ces dames pour des enfans nouveau-nés , elles finissaient l'affaire de leur étoile en un clin-d'œil dans la chambre de l'accouchée dont il fallait ménager la fanté; mais ici les Fées prétendirent que l'oracle touchant deux Princesses si illustres & prêtes à se marier , devait être prononcé en public avec le plus grand appareil. Elles se promettaient bien , dans une occasion si éclatante , de se surpasser elles-mêmes , & il n'y eut jamais possibilité de les faire démor dre de cette idée.

Régentine , de son côté , n'aimait pas à donner ses fêtes incognito ; elle étoit charmée de voir les oisifs accourir de toutes les parties du monde , pour admirer son goût & sa magnifi-

cence. La raison d'état ne permettait pas toutefois d'admettre des étrangers à la cérémonie de l'oracle, parce que la corde des secrets de famille passés, présens ou à venir, était trop délicate à toucher en leur présence, & qu'on ne pouvait répondre de la langue des vieilles, quand leur tête était exaltée. Leur manie, à laquelle il fallut souscrire, contraria de toute façon Régentine. On fit les billets d'invitation aux princes voisins, amis & alliés, pour les fêtes qui devaient suivre l'oracle & durer neuf jours. Cette tournure, ouvrage du génie de l'intendant des menus plaisirs, conciliait tout & fut universellement admirée. Il avait été d'ailleurs inséré dans les gazetes & gazetins, que tout étranger ayant le droit de porter lunettes vertes, serait reçu à la cour, à la même époque, sans faire d'autres preuves.

Les grimoires de ces dames ayant

84 QUATORZIEME

été suffisamment consultés , le jour de l'oracle fut fixé & annoncé à son de trompe dans toutes les places & tous les carrefours de la ville. Le peuple s'assembla dès six heures du matin sur la grande place devant le palais. A neuf heures les deux Fées parurent en grandes robes de cérémonie avec leurs baguettes de sucre candi , sur le grand balcon , sur lequel on avait pratiqué en dehors une estrade spacieuse , couverte d'un plafond de gaze , & ornée avec toute la richesse & l'élégance possibles. Elles prirent séance avec beaucoup de majesté sur deux trépieds fort élevés & artistement sculptés en figures cabalistiques ; ayant du reste les pieds pendans , suivant le costume , parce qu'il ne fallait tenir à la terre que par le trépiéd , & qu'il n'était permis à aucun tabouret ou marche-piéd profane d'approcher du siege sacré de l'inspiration. Le trône de Régentine

CONVERSATION. 85

se trouva placé du côté droit , à une distance convenable , afin de ne pas gêner les gesticulations de ces dames. Les deux jeunes Princesses étaient assises sur des plians devant leur mere ; dans l'attitude de victimes qui attendaient leur arrêt. Tous les grands officiers de l'état entouraient leur Souveraine. Le serpent tricolor planait dans les airs au milieu de la place , & mêlait des siflemens pleins d'augures aux fanfares de la maison militaire de Régentine , qui paradait en face du grand balcon , derriere la piece d'eau , dont le jet plus fort & plus haut que ceux de Saint-Cloud & de Herrnhausen combinés , servait de reposoir rafraîchissant au serpent tricolor pendant la cérémonie.

Dès que tout le monde eut pris place , un silence universel succéda au bruit des fanfares & des acclamations du peuple. Alors les deux Fées , après

s'être mouchées trois fois , & fait réciproquement beaucoup de mines , qui annonçoient les approches de l'inspiration , rendirent l'oracle le plus pompeux , le plus diffus , le plus obscur , le plus entortillé , le plus insignifiant , le plus long , dont l'histoire ait conservé la mémoire. Il dura , sans discontinuer , près de six heures d'horloge , avec des agitations , des cris , une gesticulation & une véhémence au dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Les deux sœurs se relayaient tour-à-tour , pressées à toute outrance par un flux de paroles , qui rompit toutes les digues de la patience humaine. A mesure que l'afaiblissement de la voix annonçait l'épuisement total de l'une , des cris perçans de l'autre relevaient le mot expirant de sa sœur , jusqu'à ce que celle-ci , étouffée sous l'abondance des matieres , pût profiter à son tour de l'épuisement survenu à

sa coadjutrice, & s'emparer avec de nouvelles forces de l'étoile des Princesses. Pendant les derniers cinq quarts-d'heures, l'inspiration étant montée progressivement à son comble, les deux sœurs se mirent à parler en même temps, avec une telle volubilité, un glapissement si extraordinaire & si soutenu, des contorsions & des gesticulations si violentes, que leurs baguettes furent réduites en cannelle : une extinction de voix totale, un anéantissement de forces absolu terminèrent l'oracle, au grand regret des Fées, qui craignirent n'avoir pas assez fait pour de si grandes Princesses, dans une occasion si éclatante.

Ce jour fut conûgné comme un des plus calamiteux dans les annales de l'île heureuse. Les accidens qu'il occasiona furent innombrables. Régentine elle-même, malgré la force de son caractère & de son tempérament, per-

dit connoissance deux ou trois fois, & il fallut la faire revenir avec des eaux spiritueuses. Quoique les Princesses eussent bien déjeûné, on leur apporta à goûter à tout moment, pour les soutenir ; & toute la cour profita de l'occasion pour se reconforter au delà de ses besoins. Le peuple entassé & ferré sur la place, consumma en moins de deux heures tout ce qu'on lui avait préparé de rafraîchissemens pour les neuf jours de fête qui devaient suivre. Ainsi, sans compter ces frais énormes & imprévus, une cérémonie des plus augustes, commencée avec tant de décence & de gravité, dégénéra, par sa longueur inattendue, en une scène de tumulte des plus scandaleuses. Heureusement les Fées, trop possédées, trop remplies de leur sujet, ne voyant rien, n'entendant que les arrêts qu'elles proféraient avec tant d'éloquence &

de persévérance, ne purent se choquer de rien de ce qui se passait autour d'elles.

Ce qu'il y avait de plus pressé fut de leur faire changer de chemise & prendre une bavaroise. Tandis que toute la cour s'empressait autour d'elles, pour les complimenter sur leurs succès, le premier Médecin, plus outré qu'un autre, de la cérémonie affommante qu'il venait d'essuyer, s'avança, tâta le pouls des deux énergumenes; & pour s'en venger, quant à sa part, leur ordona de se mettre immédiatement au lit, sans prendre, pour le moment, d'autre nourriture.

Cet arrêt les consterna. Elles aimaient passionément la bonne chère, & celle qu'on faisait à la cour de Régentine était exquise; sans compter qu'elles avaient le plus urgent besoin de réparer, dans l'état de délabrement où l'oracle les avait réduites. Cepen-

dant, comment oser désobéir à une ordonnance si précite ? Elles croyaient plus à la médecine, que le premier Médecin ne croyait aux oracles. Neuf jours de fêtes consécutives, où il fallait veiller & briller, leur firent peur pour la fraîcheur de leur teint, à laquelle on atache un grand prix à un certain âge, & qui, lorsque la première jeunesse est passée, demande, comme on fait, plus de soins qu'on ne s'imagine. Elles se résignerent, non sans beaucoup de chagrin, aux plus grands sacrifices.

Lorsqu'on fut revenu du premier accâblement de cette cérémonie, personne ne fut en état de se souvenir d'un seul mot du galimathias inintelligible qui lui avait ronflé autour des oreilles ; tout ce qu'on put se rappeler distinctement, fut cette phrase triviale & populaire : *Que Céléste serait à celui qui la prendrait sans verd, tan-*

dis qu'on prendrait Reinete à travers le verd. Après tout, on fut si content de s'être tiré de l'effroyable fatigue de cette journée sans autre dommage, & il répugnait en général si fort au public de l'île heureuse de s'occuper long-temps du même objet, que chacun se fit à lui-même l'interprétation la plus favorable de ce qu'il avait entendu, afin de n'en plus entendre parler davantage. Par laps de temps, ce célèbre oracle, auquel personne n'avait compris le traître mot, devint si clair, qu'à tout ce qui arrivait aux Princesses, tout le monde s'écriait : *L'oracle l'avait bien prédit !*

Dès le soir même de ce jour mémorable, l'affluence des étrangers fut si prodigieuse, que le plus grand nombre ne put être logé que sous des tentes, & qu'on eut tout lieu de craindre que le redoutable fléau de la famine ne changeât ces jours de fête,

92 QUATORZIÈME

consacrés à la joie , en jours de deuil & de désespoir. Cet incident fut généralement regardé comme un tour de Capricieuse ; mais il s'agissait d'y porter un remède prompt & efficace. Les deux Fées protectrices consentirent de pourvoir à l'aprovvisionnement, moyénant que tout fût payé argent comptant ou en bonnes lettres de change ; mais elles pensèrent se trouver hors d'état de tenir cet engagement. Avec leurs baguettes, les trois quarts de leur puissance étaient en canelle, & ce fut, à ce qu'on prétend, un second moment de joie pure pour Capricieuse, que de voir leur embarras, du plus élevé de ses boudoirs. Le premier Médecin au contraire semait des sarcasmes sur l'inconfidération avec laquelle ces vieilles folles avaient brisé leur outil le plus nécessaire ; & le peuple eut toute la peine du monde à conserver

quelque respect pour des Fées sans baguete.

Enfin le Grand-Maréchal proposa de mettre tous les fourgons du pays à la queue du serpent tricolor , & de le dépêcher dans cet équipage à tous les marchés du continent à la fois. On calcula qu'en soixante-treize minutes onze secondes , il pouvait être de retour , suffisamment aprovisioné. Mais comment déterminer un seigneur de ce rang , à se charger d'une mission si subalterne ? Les deux Fées elles-mêmes , accompagnées des deux Princesses en suppliantes , allerent en risquer la proposition. Il fallut vaincre bien des préjugés ; mais que ne peut la beauté en larmes , que ne peuvent l'humanité & le patriotisme sur un grand cœur ! Celui du seigneur serpent se laissa atendrir ; il partit gaiment avec tous ses fourgons à la queue comme un simple pourvoyeur ; & à son re-

tour il reçut , à bien juste titre , la courone civique , qu'on remarque encore dans ses armes , pour avoir préservé les citoyens. Son acaparement subit fut au reste la véritable cause , mais peu connue , de la famine qui désola vers ce temps tout le continent : tant il est difficile de faire un peu de bien d'un côté , sans qu'il en arrive un peu de mal de l'autre.

A peine se trouva-t-on hors de cet embarras , qu'un autre , à la vérité moins alarmant , se fit sentir. On avait dépensé des millions en équipages , en chevaux , en harnois , en livrées ; c'était à qui se ruinerait le mieux & avec le plus de goût. Toute cette dépense fut à-peu-près perdue , parce que l'affluence du peuple ne permit pas un seul jour d'aller en carosse. Cependant les Fées qui aimaient ce genre de magnificence , avaient usé du bout éciupé de leurs baguetes, pour

CONVERSATION. 95

reculer toutes les maisons , & donner à toutes les grandes rues la largeur de Piccadilly de Londres ; & Régentine elle-même , au plus fort de l'épidémie , qui changea tant de beaux jardins en vilaines rues , n'avait jamais permis qu'on construisît de ces gaines étroites & ferrées , où deux carosses ne peuvent s'éviter sans se heurter , & où l'air libre se trouve intercepté dans sa circulation , par un double rang de maisons à quatre ou cinq étages : malgré cela le passage des carosses devint impraticable , & tout le monde en fut pour ses frais. Mais les Fées ayant d'ailleurs commandé le plus beau temps de la nature , l'on en sentit moins le besoin , & les seigneurs étrangers & nationaux se dédomagèrent de cette cruelle contradiction , en faisant faire à leurs jockeys les plus superbes courses , à environ dix lieues de la résidence , c'est-à-dire , à

l'endroit le plus proche possible pour faire courir ou pour pouvoir rouler en carosse, sans causer des accidens à la foule. Les paris furent énormes ; mais la loi ne permettant de parier que des oranges de Malte, ces excès même tournerent en dernier ressort à l'encouragement de la culture. Les dames assistaient très-exactement à ces courses, y étalaient leurs graces, & avaient encore l'agrément de la promenade à pied, en allant & en revenant. Les deux vieilles s'y rendaient sur leur serpent, & n'en manquaient pas une.

Il serait aussi téméraire qu'inutile d'entrer ici dans le détail des fêtes qui se succéderent pendant neuf jours, avec autant de rapidité que de magnificence. Tout le monde connaît la superbe description dédiée aux deux Fées, que le poète de la cour en publia, par ordre du Grand-Chambellan, au
génie

génie créateur duquel il rend toute la justice qu'un protégé doit à son protecteur. Aucun historien ne s'est avisé de luter contre un ouvrage si justement & si universellement admiré, soit pour la richesse du fond, soit pour l'élégance, la variété & l'agrément des formes. Il nous suffira de remarquer que tout ce qui reste de souvenir de fêtes superbes & brillantes, fut entièrement effacé par les fêtes de l'île heureuse. Cavalcades & tournois en champ clos, illuminations, bals parés, bals masqués, *opera seria*, *opera buffa*, comédies, spectacles de toute espèce ne laisserent pas un moment de vuide, ni le temps de respirer. Les feux d'artifice surpasserent tout ce qu'on peut imaginer en ce genre. On avait eu, par un artificier Russe, le secret de ces admirables feux de la Chine, couleur d'orange, de blanc, d'argent mat; mais le feu verd sur-

tout , en tempérant par ses reflets l'éclat du teint de Céleste , & faisant une allusion si naturelle & si heureuse aux lunettes vertes , eut un succès incroyable.

Le peuple fut de toutes ces fêtes , & ses amusemens particuliers ne furent pas négligés. On avait fait venir la troupe du Petit Diable , le prodige de son siècle , secondé par le sieur Placide & le sieur Dupuis , deux autres prodiges. Tout ce qu'il y avait à la cour de plus distingué suivit avec fureur ce spectacle destiné au peuple , & le sieur Petit Diable attira deux fois par jour toutes les lunettes vertes , préférablement à Céleste. Jeanot , le grand Jeanot , s'était aussi présenté pour donner à ces fêtes un lustre immortel ; mais quoique tous les journaux ne fussent remplis que de ses succès merveilleux dans une capitale voisine , quoiqu'il fût devenu en

peu de mois le personnage le plus illustre de son siècle, & que toutes les réputations se fussent anéanties devant la sienne, on est encore à comprendre par quel étrange caprice Régentine ne voulut jamais admettre son spectacle parmi les amusemens ni de la bonne ni de la mauvaise compagnie. Les cabales, les intrigues innombrables qui se formerent à la cour en sa faveur, ne produisirent aucun effet. Régentine poussa la pédanterie au point, de défendre, pour le maintien du bon goût, à ce que disait son édit irrévocable, l'entrée des Jeanots en biscuit de porcelaine & sur tabatiere dans ses états, au moment même où lesdits Jeanots avaient ménagé à leur patrie une nouvelle branche de commerce d'une étendue prodigieuse. On en murmura tout haut à la cour de l'île heureuse; on reprocha à Régentine ses préventions, son insensibilité

aux belles choses. Le déchaînement fut grand, & l'on ne fait jusqu'où il aurait pu être poussé, si le Lieutenant de Police ne se fût avisé de faire chanter dans les rues pendant trois jours consécutifs.

Jean s'en alla, comme il était venu.

Durant tout le temps de ces amusemens, il y eut dans toutes les places publiques, dans les carrefours, dans les jardins, dans tout emplacement quelconque, des tables dressées & perpétuellement servies avec autant de profusion que de goût & de propreté. Les convives s'y relayerent neuf jours & neuf nuits de suite sans interruption. Le détail des consommations, conservé dans les archives, pétrifie encore aujourd'hui d'admiration les calculateurs les plus habiles.

Quant aux jeux de hazard, on s'attendait à les voir poussés aux der-

niers excès de fureur ; c'est pourquoi Régentine ne jugea pas à propos de les défendre. Mais ses mesures furent prises avec tant de sagesse , que quoiqu'on trouvât des tables de jeu partout , on n'eut jamais un seul instant ni le temps ni le désir de toucher aux cartes ; les banquiers bâillaient , ou dormaient , ou faisaient , pour se défennuyer , la grande patience devant leurs énormes tas d'or. L'historien remarque , avec raison , comme le plus grand miracle de ces fêtes merveilleuses , que pendant tout le temps de leur durée il n'y eut pas une seule Régentine d'or de gagnée ni de perdue.

On souffre de le dire , mais on ne peut supposer qu'un motif bien bas à l'historien-poète , qui par état devrait avoir l'élévation en partage , d'avoir passé sous silence celui de tous les spectacles qui eut le plus grand succès , & qui , au jugement de

tous les esprits cultivés, avait atteint cette perfection si difficile, de réunir le plus grand agrément à la plus grande utilité. De jeunes personnes, choisies parmi les demoiselles d'honneur, également distinguées par leur naissance, par les graces de leur jeunesse, par le charme de leur figure, par une éducation très-soignée, représenterent pendant trois jours de suite de petites comédies devant un auditoire choisi, dans l'intérieur des appartemens du palais, sur un charmant petit théâtre. Régentine s'était plu à ordonner elle-même ce spectacle à l'insu du Grand-Chambellan, ce qui explique suffisamment le silence de son protégé.

On représenta, la première soirée, avec le plus brillant succès, *les Flacons* & *l'Isle heureuse*. La conformité du nom de la pièce avec celui du pays où elle était jouée, lui mériterent sans doute

cette préférence ; mais son succès fut très-indépendant de cette circonstance. On remarqua seulement que les deux Fées n'avaient pas partagé l'ivresse des spectateurs , & qu'elles étaient devenues un peu sérieuses vers la fin du spectacle. Le premier Médecin qui se piquait d'expliquer tout ce qui se passait au fond de leurs âmes , disait tout haut qu'elles avaient fait , malgré elles , un parallèle très-désavantageux entre elles & les Fées de la pièce , & que la comparaison involontaire de leur commérage avec le ton naturel , élégant & noble de Lumineuse & de Bienfaisante les avait infiniment mortifiées. Il prétendit que le choix de la pièce , malgré son titre , n'avait pas été heureux dans la circonstance.

Le second jour on joua *Agar dans le désert* & *la Curieuse*. L'une & l'autre , pleines de traits sensibles & de la morale la plus touchante , furent ren-

dues avec une perfection qui couta des larmes à toute l'assemblée.

Enfin le troisieme jour on représenta *l'Enfant gâté & les Dangers du monde* ; & le succès fut d'autant plus éclatant , qu'on crut remarquer l'impression particuliere que ces deux pieces avaient faite sur les jeunes Princesses. *L'Enfant gâté* leur avait déjà fait faire bien des réflexions salutaires ; l'impression des *Dangers du monde* fut encore plus forte. Céleste crut se reconnaître trait pour trait dans la Vicomtesse , & Reinete craignait d'approcher beaucoup du caractère faible & mobile de la Marquise. Régentine s'applaudissait de l'heureuse idée d'avoir pour la première fois mêlé sans inconvénient un but utile aux frivoles amusemens de la cour ; & pour la première fois aussi la cour applaudissait avec transport à une idée heureuse de sa Souveraine , sans que la

flatterie ou la complaisance y entrât pour rien.

Ces comédies charmantes étaient l'ouvrage d'une dame de la cour, célèbre par les graces de son esprit & par la diversité de ses talens. Elle s'était soustraite à la société dont elle faisait le charme, pour consacrer son temps à un but infiniment plus intéressant & plus noble. Il était bien naturel qu'à la cour de Régentine il se trouvât une femme d'un mérite si rare ; mais personne ne pouvait concevoir, comment une Princesse aussi éclairée ne lui avait pas confié l'éducation de ses filles.

Quand on dit que personne ne pouvait le concevoir, on ne prétend pas insinuer que quelqu'un y ait pensé ; mais, suivant l'usage du pays, tout le monde fit ou répéta cette remarque, lorsque la nouvelle se répandit qu'une Princesse, dont une Fée bien

différente des nôtres s'était plu à former l'ame pure & céleste ; allait enlever cette dame à la cour de Régentine & la charger de l'éducation de ses filles , qui pour rendre le contraste encore plus frappant , étaient aussi jumelles. La résignation de la Souveraine de l'île heureuse , en cette occasion , ne peut encore être expliquée que par la légèreté physique de l'atmosphère. On dit que Capricieuse eut à ce sujet un troisième mouvement de joie sensible.

Les fêtes tiraient à leur fin , & les deux vieilles , pour signaler leur générosité & sur-tout leur sensibilité à tout ce que Régentine avait fait pour elles , voulurent se surpasser elles-mêmes , en dotant les jeunes Princesses d'une infinité de qualités rares qui ne leur coûtaient rien , & dont l'ensemble , si tout avait également pris , aurait pu faire , dans le même

caractere, une bigârure très-bizâre. Capricieuse sauva les Princesses de cet écueil, sans le vouloir, par ses contre-charmes ; & le plaisir de contrecarrer ses cousines ne lui permit pas de voir dans le moment que, sans y penser, elle préservait ces demoiselles du danger de devenir d'ennuyees commeres ou d'insupportables bégueules.

Les deux vieilles, après s'être ruinées en dons, sans bourse délier, fouhaiterent de voir les jeunes Princesses, au plutôt, en pleine jouissance de leurs bienfaits, & persuaderent à Régentine qu'il fallait profiter de l'affluence des étrangers, pour choisir parmi eux des époux dignes de posséder des Princesses si acomplies. Le premier Médecin, craignant peut-être que ces dames ne voulussent revenir une seconde fois pour les fêtes du mariage, prétendit que ce projet était

la seule chose sentée qui eût jamais passé par la tête des deux forcieres , & qu'il fallait faire les épousailles sur le champ sans autre cérémonie.

Dans toute cette foule d'étrangers il n'y avait cependant que trois sujets dans le cas d'aspirer à la main des Princesses ; c'était le Prince Trois Etoiles , le Prince Phénix , & le Prince Colibri. Pour les définir en trois mots , on peut dire que le premier était un Prince comme il faut ; le second , un Prince comme il n'y en a point ; le troisieme , un Prince comme il faudrait qu'il n'y en eût point.

Le premier avait perdu son pere en bas âge , & son grand-pere , qui se nommait Pacifique , s'était si parfaitement tranquilisé , qu'il avait laissé tomber ses états au pouvoir d'une branche collatérale , & fait par conséquent de son petit-fils Trois Etoiles ,

un Prince de fortune, ce qui l'obligea à avoir beaucoup de mérite.

Le second était l'héritier présomptif de son oncle Songecreux, qui gouvernait son pays, comme il plaisait à dieu, tantôt bien, tantôt mal, suivant qu'il avait bien ou mal digéré. Un des phénomènes de ce siècle, que les savans entreprirent vainement d'expliquer, c'était de voir s'élever un neveu si parfait à côté d'un oncle si décousu. Le Prince Phénix joignait les qualités les plus éminentes à la figure la plus avantageuse. Dans un âge où les autres sont à peine regardés, il avait déjà une réputation; & les vertus les plus solides ne ternifiaient point en lui cet éclat tendre & précieux des agrémens de la première jeunesse. Il commençait ses voyages par celui de l'île heureuse.

Le troisième était si petit, si menu, si fluet, si gentil, si joli, si mignon,

si pétillant , si fautillant , si glapissant ; si fredonant , si siflant , que machinalement tout le monde s'écartait de lui comme d'une chose importune ; peut-être aussi de peur de l'écraser ou de l'estropier sans le vouloir. On ne concevait pas comment il pouvait être le propre fils , & encore fils aîné , du Landgrave Toutrond , dont la cour était la moins semillante possible. Celle de Régentine le jugea la chose la plus frêle , la plus frivole , la plus insignifiante qu'on eût vu paraître depuis deux générations.

Le début du Prince Phénix fut un peu différent. Dès le lendemain il se trouva au ton de la cour la plus spirituelle , comme s'il y avait passé sa vie , & tout le monde s'accorda à dire qu'il ne méritait pas le malheur d'être étranger. Il souriait à ces propos , se prêtait à toutes les prétentions dont il se trouvait comme enveloppé , sur-

CONVERSATION. III

tout à celle d'avoir de l'esprit, qui était la plus commune, & à l'abus continuel qu'on faisoit de l'esprit ; & sans jamais prétendre à rien, il laissoit, on ne fait par quelle magie, l'impression la plus avantageuse par-tout où il se montrait. En peu de jours il était devenu, sans le vouloir, sans le savoir, l'objet & le centre de l'attention de toute la cour. On remarqua que Céleste commençait à être moins regardée, & que les lunettes vertes se tournaient insensiblement vers ce Prince. Lui-même, sans aucune affiche de singularité, s'était dispensé d'en porter ; & ce qui aurait perdu tout autre, lui réussit au point, que son seul exemple pensa en faire tomber la mode.

Un Prince si accompli dut être plus touché qu'un autre des perfections de Céleste. Il ressentit bientôt les symptômes les plus graves de cette maladie redoutable, qui, au dire des courtis-

sans , faisait des ravages continuel dans une cour si incroyablement sensible , mais que le premier Médecin assurait n'avoir eu à traiter qu'une seule fois dans tout le cours d'une longue pratique. Phénix fut éfrayé de sa passion , dont la découverte charma au contraire toute la cour , qui y trouvait un sujet de conversation pour près de vingt-quatre heures. Tout-à-coup la gouvernante des Princesses se sentit illuminée, & s'écria : *L'oracle est acompli ! Voilà l'époux de Céleste ! Il la prend sans verd.*

Ce rayon de lumiere ne frapa pas l'esprit de Céleste comme celui de sa bonne. Ce n'est pas qu'elle n'eût remarqué avec satisfaction la passion du Prince. Comment donc pouvait-elle y être indifférente ? La calomnie qui s'atache préféralement aux plus hautes & aux plus belles destinées , prétend que le double tort du Prince ,

d'avoir partagé avec elle l'attention publique , & de s'être dispensé de porter lunettes vertes , avait blessé un cœur si supérieur d'ailleurs à ces petites faiblesses. Mais aujourd'hui qu'on puise plus que jamais dans les sources , & que le flambeau de la critique éclaire tous les pas de l'historien , des mémoires authentiques ne laissent aucun doute que Capricieuse , par un tour abominable de son métier , préparé dans le plus dangereux de ses boudoirs , n'ait fasciné les yeux de la Princesse la plus spirituelle , au point de la tromper dans ce moment décisif sur sa gloire , sur ses vrais intérêts , & sur le bonheur de sa vie.

Qui le croirait ? La plus charmante des Princesses se déclara éprise de Colibri. Ce petit original , pour faire le singe de Phénix , s'était dit éperdument amoureux de Céleste ; & afin que sa passion sautât aux yeux de tout

le monde, il était devenu vingt fois plus semillant & plus insupportable qu'à l'ordinaire. Comme il se piquait toujours d'être du meilleur ton, il n'eut qu'un cri après les lunettes sensibles ; mais leur extrême mobilité s'accorda mal avec l'instabilité du petit personnage. En vain son écuyer s'exerça-t-il vingt-quatre heures de suite ; il ne put jamais réussir à saisir ce soixante-huitième d'un clin-d'œil qui était nécessaire, pour que la lunette rencontrât le petit nez mignon de Son Altesse, & pût s'y cramponner solidement. Par bonheur le papillotage continuel de ses yeux le préserva du danger de devenir chat-huant ; mais le petit colifichet ne se faisait pas moins désespéré, de ne pouvoir donner cette marque de respect à la Princesse.

Il n'en fallut pas davantage à la vieille d'atours, pour prouver à Régentine que c'était là l'époux désigné

par l'oracle & choisi par le destin, parce qu'il prenait la Princesse sans verd, non pour avoir dédaigné d'en porter, mais pour n'avoir pu en porter, en dépit de tous ses efforts; ce qui, selon elle, faisait une différence capitale dans le sens de l'oracle. Régentine resta interdite & confuse du résultat mesquin de si pompeux préliminaires. Ceux qui avaient un grand usage de la cour & du monde, se confieront que le cœur d'une femme était un abyme inexplicable, & tout le monde remarqua que cela n'avait jamais été dit. Les philosophes seuls trouverent la chose simple & dans l'ordre. Ils se rappellerent le conte : *Ce qui plaît aux dames*, d'un de leurs confreres, & trouverent bien naturel, qu'en fait de mari, une femme d'esprit donnât la préférence à un colifichet qu'elle gouvernerait à sa fantaisie, sur un homme qui lui en imposerait toujours,

116. QUATORZIÈME

malgré elle & malgré lui-même , par des qualités trop éminentes.

Régentine , perplexe , humiliée de la perspective d'un tel gendre , & sentant trop bien que cette alliance ôterait à sa cour ce grand air qu'elle était si jalouse de lui conserver , s'adressa aux deux Fées protectrices , dans l'espérance qu'après avoir accablé ses filles de tant de dons inutiles , elles voudraient bien une seule fois lui être vraiment utiles dans une circonstance essentielle , en guérissant Céleste d'une passion si ridicule & si déplacée ; mais ces dames enchantées de trouver avant leur départ encore une occasion de déployer leur éloquence , enfilèrent une kyriele de lieux communs , pour lui prouver que les décrets du destin étaient immuables ; qu'il ne convenait point à de faibles mortels de s'y opposer ; que ce qui nous paraissait un malheur était sou-

vent la source d'un grand bonheur, & *vice versâ* ; qu'il ne fallait pas par conséquent juger si vite, &c, &c, &c. Prévoyante crut même se rappeler d'avoir vu un colibri pendant tout son voyage voltiger devant son télescope, & l'impatienter, à force de l'empêcher de voir l'avenir. Ce fut pour elle un trait de lumière, qui lui prouva clair comme le jour, que le Prince Colibri devait être l'époux de la Princesse. Cette démonstration victorieuse ne dura pas moins de temps qu'environ le tiers du fameux oracle.

Régentine qui avait tous les courages, excepté celui de supporter l'ennui monté à un certain degré de hauteur, succomba de nouveau en cette occasion, & resta anéantie. Les Fées, charmées de sa docilité, se chargerent de tout, donnerent toutes les dispenses de bans & d'autres formalités, & firent si bien, que le ma-

riage de Céleste avec le Prince Colibri fut projeté, arrêté & terminé en moins de vingt-quatre heures, sous la seule réserve, que le Prince se fixerait pour toujours dans les états de Régentine, qui devaient être un jour ceux de Céleste. Colibri en fit le vœu avec une voix trois fois plus flûtée qu'à l'ordinaire; & Phénix incertain si ce qui se passait sous ses yeux était un rêve ou une réalité, mais ne pouvant se méprendre sur la douleur mortelle dont il sentit les atteintes, s'éloigna au plus vite d'une cour si funeste à son repos, avec le vœu solennel & sacré, de ne jamais revoir une beauté si fatale, & d'aller loin d'elle chercher la mort dans les hazards de la guerre. On dit qu'en ce moment Capricieuse se trouvant dans son boudoir de la Chine, fit tant de fauts & de bonds de joie, qu'elle mit pour trois millions de porcelaine en pièces.

Le lendemain du mariage toutes les lunettes vertes disparurent, tous les yeux restèrent baissés. On n'osait les lever ni sur Régentine, ni sur Céleste. La vieille d'atours ayant eu une forte colique la nuit, se dispensa de paraître à la cour. Le premier Médecin jeta feu & flamme au chevet du lit de tous ses malades; & les deux Fées, étonnées elles-mêmes de leur ouvrage, décontenancées, commençaient à n'être pas sûres d'être bien aises de la belle équipée qu'elles venaient de faire. On n'entendit à la cour & dans la ville, pendant la journée entière, que le seul mot : *Ah Phénix!* prononcé d'un ton profondément lugubre.

La première chose qui frapa Régentine, lorsqu'elle revint de l'anéantissement où l'éloquence de ces dames l'avait réduite, fut le singulier oubli de toutes les bienséances, qu'on avait

observé à l'égard du Landgrave Toutron. Cette circonstance, en dépit de toute la protection des vieilles sorcières, pouvait avoir les suites les plus sérieuses; & si Capricieuse avait voulu, sans perte de temps, quitter ses boudoirs, faire une petite apparition à la cour de Toutron, & lui échauffer la tête, que ce Prince, tout bonhomme qu'il était, avait très-près du bonet, c'en était fait de la gloire de Céleste & du repos de Régentine. Heureusement la vieille aux boudoirs eut tant d'humeur du dégât de ses porcelaines, dont pour comble de malheur elle ne pouvait accuser personne; elle avait d'ailleurs naturellement une si grande aversion pour l'uniformité de la cour de Toutron, que cette excellente niche ne se présenta pas à son esprit. Régentine nomma, sans perdre un instant, une ambassade solemnelle, pour se rendre auprès du Landgrave, & lui
faire

faire goûter un mariage qu'on avait osé contracter , sans se rappeler que son consentement y manquait.

Cette mission était un peu plus délicate que celle à laquelle l'île heureuse était redevable de la présence des Fées. Les ambassadeurs furent chargés de quantité de lettres. Colibri en écrivit une à son papa , à sa manière , à laquelle le bonhomme était fait , & dont il faisait le cas qu'elle méritait. Céleste y joignit une lettre fort soumise , qui fut regardée comme un chef-d'œuvre d'esprit & d'adresse. Les deux Fées écrivirent avec leur éloquence acoutumée; Régentine, avec un mélange admirable de dignité , de sagesse , d'amitié & de noblesse. La vieille d'atours écrivit au Maître des Cérémonies qu'elle avait connu autrefois , & qui avait un grand ascendant sur l'esprit de Toutron , malgré l'aversion de ce Prince pour tout ce qui

sentait la cérémonie. Le premier Médecin écrivit à son confrere , avec qui il avait fait autrefois ses premières armes dans un hôpital du Landgraviat , pour l'exhorter à employer les narcotiques & soporifiques dans une occasion si importante. On n'oublia pas de charger les ambassadeurs de présens magnifiques , & entre autres d'une voliere artistement travaillée & remplie de petits oiseaux , & sur-tout de colibris , qu'on savait que le bonhomme aimait à la passion.

Les ambassadeurs n'étaient pas encore aux portes de sa résidence , que Toutron d'avait déjà lu dans les gazetes tout le détail du mariage de son fils ; il s'était même beaucoup diverti , en pleine cour , de l'impertinence du gazetier , qui dans un temps apparemment de grande rareté de sottises humaines , mariait son fils à son insu & sans son consentement ,

avec le plus grand étalage , pour avoir de quoi remplir sa misérable feuille. Au milieu de ce flux de bonnes épigrammes , on annonça les ambassadeurs de l'île heureuse. Lorsque le bon Landgrave fut certain de l'objet de leur mission , il entra dans une telle colere , que c'est l'avis des plus savantes facultés , que sans la terrible explosion qui s'ensuivit immédiatement , il restait étouffé sur la place. Je reconnais bien , dit-il , mon poliffon de fils à cette belle équipée ; mais à quoi pensait donc cet animal d'écuyer dont je l'avais fait escorter , & qui me répondait de son succès dans ce pays-là sur sa tête ? Ce n'était pas , j'en conviens , engager grand'chose ; je devais me méfier d'un homme qui louche , & qui n'a jamais regardé les gens que de travers. C'est pourtant la nourrice de mon poliffon de Colibri qui m'a embâté de cet animal , &

qui m'a répondu de son expérience sur sa tête. Après cela, confiez vos enfans. Que les parens font à plaindre ! Pouvais-je moi laisser-là le gouvernement, & courir avec mon pollifon de fils la prétontaine, pour le produire dans le grand monde ? Si par miracle feu la Landgrave vivait encore, je ne saurais, d'honneur, où me fourer.

Dans ce premier accès personne n'osa prendre le parti, ni du Prince, ni de l'écuyer ; mais on remarqua qu'au milieu de sa plus grande véhémence, il n'échapa au bonhomme aucun mot défobligeant, ni contre Régentine, ni contre la Princesse, sa bru malgré lui. En revanche, les deux Fées ne furent pas épargnées. Je ne m'appelle pas Toutron, s'écria-t-il, si je ne fais tympaniser ces vieilles radoteuses dans toutes les gazetes. C'est bien la peine de porter la Pru-

dence & la Prévoyance dans leurs armes , & de se mêler , sous ce prétexte , d'affaires de familles qui ne les en prient pas , pour ne leur faire faire qu'un tas de sotises ! Je ferai examiner leurs titres dans mon conseil , & je veux perdre mon bonnet de Landgrave , si je ne les fais pas défarmoiriser , pour leur apprendre à marier les enfans de famille sans le consentement de leur pere. . . C'est bien dommage que l'histoire ne nous ait conservé que quelques fragmens de ce discours sublime qui , sur-tout , par le ton bourgeois dont le bonhomme Toutron savait affaisonner ses propos , eut une grande supériorité sur la plus belle des Philippiques ou des Catilinaires.

Plus ces premiers transports furent violens , plus leur évaporation soudaine faisait bien augurer aux ambassadeurs du tour que pouvait prendre

leur négociation. En peu de jours les choses se civilisèrent en effet singulièrement. Tout fut oublié , pardonné , approuvé , ratifié , au gré de l'ambassade. Toutron ne resta inébranlable que sur un seul point. Il ne voulut pas entendre parler de la succession de l'île heureuse. Il exigea que son fils , au lieu de faire le petit fat à la cour de Régentine , se rendît immédiatement avec la Princesse son épouse auprès de lui , pour qu'on pût mettre la dernière main à une éducation qui en avait un si grand besoin , & qu'il se contentât de l'héritage éventuel du Landgraviat. C'est à cette seule condition qu'il pouvait se résoudre à reconnaître la validité du mariage.

Cette crise occupait la cour de Régentine de diverses manières , lorsqu'un matin Reinete se promenant dans un endroit écarté des jardins de sa mère , avec sa dame de compa-

gnie , fille de la vieille d'atours , entendit parler assez haut dans un bosquet voisin. En demoiselle bien élevée elle voulut s'en éloigner à grand pas ; mais la dame de compagnie l'arrêta tout court. Vous n'y pensez pas , Princesse , lui dit-elle tout bas ; Maman m'a dit qu'il ne fallait jamais manquer une occasion d'écouter aux portes , lorsqu'elle se présentait ; que c'était le moyen d'apprendre bien des choses qu'on n'aurait pas sutes fans cela. Or si l'on peut s'arrêter devant une porte fermée , à plus forte raison devant un bosquet ouvert. La Princesse ne fut pas convaincue de la bonté de ces principes ; mais sa dame lui dit : Allez où il vous plaira , pour moi je reste ; & comme l'étiquete ne permettait pas à Reinete de rentrer de la promenade fans dame , elle fut bien obligée d'entendre , malgré elle , ce qui se disait dans le bosquet.

Le Prince Trois Etoiles s'y entretenait familièrement avec son compagnon de voyage, de tous les évènements qui venaient de se passer sous leurs yeux. La conduite des Fées lui parut sur-tout choquante. Sur quoi est donc fondée la haute réputation de ces dames ? Ah Prince, lui répondit son compagnon, vous verrez bien d'autres réputations inconcevables dans le cours de vos voyages. On rendit justice aux qualités de Céleste ; mais à quoi servent l'esprit & la beauté, s'il n'en résulte que la femme d'un Colibri ? Ces réflexions amenerent le chapitre de Reinete qui n'était pas acoutumée à être un objet d'attention pour personne. — Elle n'aurait pas été capable de faire un choix si baroque ; elle aurait connu le prix d'une conquête comme celle du Prince Phénix, dit le Prince. Ou comme la vôtre, interrompit son compagnon,

si sa modestie lui avait permis de s'en apercevoir. Un silence total succéda à ce propos. Enfin le Prince reprit : Puisque vous avez pénétré le secret de mon cœur , il est inutile , cher ami , de vous le cacher. Oui , j'aime Reinete ; mais je fais me rendre justice ; je ne suis pas un parti assez considérable pour elle. Toute cadete qu'elle est , elle doit former des espérances d'autant plus hautes , que le choix de sa sœur a dû à coup sûr tromper celles de sa mere.

Le Prince n'eut pas encore achevé ces paroles , que la dame de compagnie se mit à courir de toutes ses forces vers le château , & Reinete à trotter après elle , faisant en un clin-d'œil plus de réflexions qu'elle n'en faisait auparavant , malgré son esprit réfléchi , dans toute une journée. Avant d'arriver au château , elle avait déjà découvert au Prince Trois Etoiles

une infinité de qualités aimables, solides, intéressantes, qu'elle ne lui avait pas remarquées jusqu'à ce moment. La dame de compagnie se rendit en grande hâte auprès de sa mère, pour lui rendre compte de sa découverte. La vieille d'atours ne perdit pas un instant pour en faire confidence aux Fées. Celles-ci saisies de l'enthousiasme qui suivait chez elles certains momens lucides, se mirent à crier, comme des folles : *A travers le verd ! L'oracle est accompli ! A travers le verd !* Elles se féliciterent sur-tout d'avoir trouvé leur revanche pour réparer la sottise du premier mariage. Leur éloquence brilla pour la troisième fois, & produisit sur Régentine son effet ordinaire. La chose la plus sage fut projetée, conduite & terminée comme l'avait été la chose la plus folle, excepté qu'on remarqua en ce moment à Capricieuse une humeur diabolique.

EMILIE.

Ah, Maman !

LA MERE.

Et quoi, ma fille ?

EMILIE.

Nous voilà arrivées, & mon conte n'est pas fini, à beaucoup près.

LA MERE.

Eh bien, il ne vous échapera pas ; vous le finirez une autre fois. Descendons, & voyons d'abord si notre potager est en bon état. Cela nous menera insensiblement au moment de nous mettre à table.

EMILIE.

Voyez - vous, Maman, comme bêtes & gens sont bien aises de vous revoir. Bon jour, Mariane... Bon jour, mes amis... Comment se porte le pere Noël?... Ah, te voilà, mon pauvre Placide!.. Maman, Crampon me reconnaît encore... Après dîner,

Mariane , vous aurez notre visite. Nous verrons la basse-cour , comme si nous étions à demeure. N'est-ce pas , Maman ?.. Maman , ils disent que vous trouverez le pere Lahaie & son fils dans le potager.

L A M E R E .

Eh bien , entrons-y. — Je ne vous demande pas comment vous avez trouvé ce conte de Fées. Il me semble qu'il vous a fait assez rire.

E M I L I E .

C'est vrai , Maman , il est bien drôle : cependant il m'a paru un peu long , par-ci , par-là. Et puis , il y a peut-être des choses que je n'entends pas bien.

L A M E R E .

Cela pourrait bien être.

E M I L I E .

Malgré cela , Maman , j'ai une grande curiosité de savoir comment tout cela finira.

L A M E R E.

Eh bien , vous le faurez demain ou après , au premier moment de loisir que vous aurez.

E M I L I E.

Ah , chere petite Maman , dites-le moi seulement en peu de mots , pour que je n'aie pas tous ces gens-là autour de moi , pendant que nous irons à la basse-cour , à la ferme , à la lingerie. Vous l'avez lu , vous savez tout cela.

L A M E R E.

Mais ce serait vous ôter bien mal-à-propos le plaisir de la surprise.

E M I L I E.

Oh , cela n'y fait rien. Ces gens-là font drôles , ils m'amuseront toujours assez. Et puis , vous savez bien , Maman , qu'Andromaque & Mérope m'ont fait pleurer , quoique je les aie bien hies , & que j'en sache les plus beaux morceaux par cœur.

L A M È R E.

Mais, quand je voudrais vous obliger, je ne le pourai peut-être pas. Je vous avoue que j'ai lu ce conte un peu superficiellement ; je ne me souciais pas de me lier avec tous ces personnages. Vous savez d'ailleurs que je n'ai point de mémoire, & je vous en rendrais vraisemblablement un bien mauvais compte.

E M I L I E.

Essayez toujours, ma chère Maman. Que je sache seulement en deux mots le dénouement.

L A M È R E.

Le dénouement ? Je ne suis pas sûre que l'auteur en ait voulu faire un, en commençant son conte. Mais n'importe, voyons à vous satisfaire. Donnez-moi toujours le cahier, pour que je puisse me retrouver, si je me perds.

Nous avons laissé les deux Princesses mariées un peu brusquement, quoique le récit de l'historien ne soit

rien moins que brusque. On congédia les deux Fées, & le départ de ces dames produisit d'abord le bon effet que Capricieuse n'eut plus ses boudoirs ouverts du seul côté de l'île heureuse, & qu'elle ne fit plus de Régentine & de ses filles les uniques objets de ses petites attentions. Pour apaiser le Landgrave Toutron, il fallut que Céleste oubliât son vœu, & conduisît son colifichet de mari aux pieds de son pere. Régentine crut de son devoir d'accompagner sa fille, afin de prévenir toute nouvelle tracasserie. Elle confia la régence de ses états à sa fille cadete, ou plutôt à son époux, le Prince Trois Etoiles.

Cependant le beau Phénix cherchait par-tout des périls, pour se délivrer de sa passion avec la vie, & par-tout où il se montra incognito, il ne trouva que des succès & de l'admiration. A peine son oncle Songecreux

eut-il appris les mépris de Céleste pour son neveu, le beau Phénix, qu'il se mit à parler, ce qui ne lui était pas arrivé depuis dix-huit mois. Mais toutes les fois qu'il se mettait à parler, il en résultait des choses mémorables, dont on se ferait très-souvent bien passé. Il y avait à sa cour un vieux corsaire retiré, qui s'y était fait dévot, pour faire ce qu'on appelle une fin, après avoir écumé les mers pendant trente ou quarante ans, & pillé amis & ennemis indistinctement. Songecreux se faisait conter par lui ses aventures, pour se défennuyer, tandis qu'il songeait à autre chose. Ce pirate lui persuada qu'il fallait venger l'afront qu'on venait de faire à son neveu, & réalisa ainsi des desseins creux & vindicatifs, qui sans lui n'auraient peut-être jamais eu d'exécution. Lorsqu'on y pensa le moins, l'île heureuse fut envahie, conquise, subjuguée; le corsaire s'assu-

ra de la personne de Reinete & du Prince son époux , les fit embarquer & les envoya à Songecreux , qui les fit enfermer dans une tour , à côté d'un petit pavillon qu'il occupa lui-même , afin de les garder à vue. Le corsaire se nomma , de son chef , viceroi de Songecreux dans l'île heureuse , & en fit une île très-malheureuse.

Dès que ces événemens sinistres furent connus à la cour de Toutron , Colibri s'échape comme un étourdi qu'il était toujours , se rend à la cour de Songecreux , avec le projet de le tuer , & de délivrer son beau-frere & sa belle-sœur. Il arrive , fait tant de virevouffes autour de la tour de Reinete & du pavillon de Songecreux , qu'un garde-chasse de celui-ci le prend pour un écureuil , & le tire au beau milieu de ses reconnaissances avec la plus merveilleuse adresse. Colibri tué , on fut encore moins qu'en faire que de son vivant. Les plus célèbres savans ,

comme les têtes les plus profondes , y perdirent leur latin. On prit enfin le parti de le conserver dans de l'esprit de vin , & de fonder un prix à perpétuité à l'académie de Songecreux , pour celui qui devinerait le mieux l'espece générique de cette erreur de la nature ; c'est la qualification que ce malheureux Prince obtint dans le programme. Songecreux qui ne se mêlait ni de ses gardes-chasses , ni de son académie , ignorait tout cela , & ne se doutait seulement pas qu'il y eût eu à sa porte l'héritier présomptif d'un Landgraviat , tué comme un écureuil.

E M I L I E.

Ah , bon jour , pere Lahaie ! Je suis bien aise de vous revoir en bonne santé. Nous sommes dans ce moment-ci très-loin de vous ; mais patience : nous vous reviendrons ; nous aurons temps pour tout , s'il plaît à dieu.

LA MERE.

Tandis que Toutron d'aploie l'efcapade de fon fils , bien sûr qu'il ne s'est absenté que pour faire quelque fotife d'éclat , & ne foupçonant pas qu'il ne lui en reftoit plus à faire , Phénix apprend les entreprifes de fon oncle dans l'armée ruffe , où il étoit allé chercher la mort , en faifant la guerre aux infideles. Il demande au Général un corps de Cofaques pour un coup de main ; part comme un éclair pour l'île heureufe ; fait les troupes de fon oncle prifonieres de guerre dans une efcarmouche , tandis qu'un de fes Cofaques tue le vieux corfaire , fe difant viceroi. Cette expédition mife à fin , il va courir aux pieds de fon oncle , bien sûr que la plus courte remontrance de fa part fuffit pour le faire repentir de fon entreprife injufte. Pendant que fes Cofaques environent la tour , & s'occeu-

pent de la délivrance de Reinete & du Prince Trois Etoiles, le Prince Phénix s'approche du pavillon de son oncle. L'exempt des gardes du corps lui apprend que Songecreux a défendu qu'on entrât chez lui fans qu'il sonât, & qu'il n'a pas soné depuis la mort d'un certain écureuil, c'est-à-dire, depuis environ fix semaines. Jamais il ne lui était arrivé de songer creux & de rêver seul si long-temps. Ses plus fortes séances n'allaient pas au delà de quinze jours, fans qu'il se montrât au moins à la fenêtre, pour voir monter la garde.

Le beau Phénix prend sur lui d'entrer chez son oncle malgré la défense. Sa surprise fut extrême, non de le trouver fans mouvement, cette attitude lui était ordinaire, mais fans pouvoir reprendre le mouvement.

E M I L I E.

Comment donc ?

CONVERSATION. 141

L A M E R E.

Il était mort ; & l'on vit par la date de la lettre qu'il avait commencé à écrire à son neveu, qu'il était mort depuis six semaines, le jour même où Colibri avait été tué à sa porte, en qualité d'écureuil. On soupçonna que ce fut le bruit de ce coup de fusil qui lui avait causé une apoplexie. Ainsi le même jour ménagea à l'auteur de grandes facilités de finir son conte.

E M I L I E.

Comment donc cela encore, Maman ?

L A M E R E.

Il rendit Céleste veuve, & dispensa Phénix de négocier la restitution de l'île heureuse à ses maîtres légitimes.

E M I L I E.

Ah, j'entends, Phénix succède à ce triste Songecreux ; il n'a plus besoin de lui demander son avis. Je parie qu'il va épouser Céleste.

Il se contenta d'être à son égard le plus généreux, le plus magnanime, le plus délicat des amans. Ses premiers empressements furent pour Reinete & son époux. Phénix avait pris la précaution, après la reprise de l'île heureuse, d'amener avec lui le premier Médecin de Régentine, afin qu'il pût donner ses soins à Reinete au sortir de la captivité. Il ne prononça pas à celle-ci le nom de Céleste ; mais Reinete prononça le sien avec d'autant plus d'attendrissement & de respect, dans ses lettres à sa mere & à sa sœur. Le malheur avait réparé, en peu de temps, toutes les sottises des Fées, & tous les ravages de la prospérité ; il avait rendu la mere & les deux sœurs jumelles, trois créatures parfaites.

Reinete n'avait pas eu besoin du premier Médecin de sa mere pour sa

santé ; mais celui-ci faisant un jour, par désœuvrement, un tour à l'académie, y découvre la figure du Prince Colibri dans un bocal d'esprit de vin. Cette découverte fit gagner au premier Médecin le prix de l'académie, sans y penser. Elle apprit aussi à Toutron la triste fin de son fils, & il en fut soulagé, parce que la certitude d'un mal est préférable à l'incertitude. D'ailleurs le Landgrave avait un fonds de bon sens ; il sentit très-bien qu'un fils de cette tournure ne lui donnerait jamais de la satisfaction, & que ce polisson n'était pas fait pour être l'époux d'une Princesse aussi accomplie que Céleste. Tout considéré, il s'écria : *Dieu soit loué ! C'est un sot enfant de moins dans le monde.* Il se borna à réclamer le bocal d'esprit de vin où il était conservé ; & l'académie de Songecreux se fit un devoir de l'envoyer à ce pere affligé, envelopé dans un

fonnet à l'honneur de la mort glorieuse du Prince Colibri.

E M I L I E.

Et le mariage ?

L A M E R E.

Ce fut encore Toutron d qui rompit la glace. Céleste qui avait molesté tant d'yeux par l'éclat de sa beauté, ne put penser à Phénix sans baisser les siens. Plus ce Prince avait mis de délicatesse & de magnanimité dans sa conduite, plus la plus belle Princesse du monde se sentit confuse & conquise. Sa passion, devenue plus violente par les efforts qu'elle avait faits pour l'étouffer, ne lui laissa entrevoir aucune possibilité de se rapprocher d'un Prince, dont la supériorité l'humiliait si fort à ses propres yeux. Toutron d aplanit tout. Il pria le Prince Phénix de venir recevoir de sa main, la plus belle & la seule récompense digne de lui. La noce se fit chez le
Landgrave,

Landgrave, qui fut enchanté des Co-
faques que le beau Phénix avait ame-
nés avec lui. Il ne leur permit de re-
tourner dans leur patrie, qu'après avoir
assisté à toutes les fêtes du mariage,
comblés d'honneurs & de présens.
Leur chef fut chargé, par Phénix,
d'un camée de *Minerva Victrix* d'un
travail grec superbe, que ce Prince
espérait faire présenter à l'Impératrice,
en reconnaissance de la protection qu'il
en avait reçue.

E M I L I E.

Et voilà le conte fini.

L A M E R E.

Et les Fées ?

E M I L I E.

Quoi, ces vieilles radoteuses repa-
raissent encore, pour tout gâter ?

L A M E R E.

Elles n'eurent garde de manquer
un repas de noces de cette conséquen-
ce. Le Landgrave qui ne les aimait

pas plus que vous , s'était excusé de les recevoir, sous prétexte qu'il ne pouvait les loger convenablement à leur rang ; mais il ne leur coûta qu'un mot pour ajouter deux ailes au château de Toutrond. Il se résigna donc à leur présence , comme à un mal nécessaire ; mais pour les faire enrager , il fit prier Capricieuse avec la plus grande cérémonie , & la logea dans l'appartement d'honneur , tandis que ces dames avaient été obligées , pour ainsi dire , de faire les frais de leur logement.

E M I L I E.

Maman , nous ne fortirons jamais de ce conte. Voilà les choses plus embrouillées que jamais.

L A M E R E.

Point du tout. Les deux vieilles , très-confuses de leurs sottises passées , n'osèrent plus souffler. La troisième , Capricieuse , fière de briller seule ,

eut une idée très-bonne, quoiqu'au fond très-finguliere. Elle propofa un double mariage, entre Phénix & Céleste, & entre Toutron & Régentine. Régentine était encore dans l'âge de plaire. Toutron faifit avec tranfport une idée fi extraordinaire, & dit qu'il ne commenceroit à vivre que vers l'automne de fa vie. Capricieufe décora le premier Médecin d'un brevet de Confeiller d'Etat, en apparence à l'honneur de ce mariage, mais dans le fait à caufe de l'averfion qu'il avait pour les deux bégueules. Elle débaraffa auffi Régentine de la vieille d'atours, qu'elle prit à fon fervice en la même qualité, afin d'avoir le plaifir de la faire enrager tout à fon aife.

Toutron & Régentine gouvernerent le Landgraviat long-temps avec beaucoup de gloire.

Pour que rien ne manquât à la fa-

tisfaction du bonhomme , il eut de ce second mariage un fils digne de sa mere , c'est-à-dire , très-différent de Colibri ; & l'on remarqua que Régentine , tout en élevant ce fils , avait aussi changé le pere considérablement à son avantage , & que son ton en particulier n'était plus reconnaissable.

Phénix & Céleste , d'autant plus enchantés l'un de l'autre , qu'ils s'étaient coûtés plus de larmes , allèrent gouverner les états de Songecreux. Le Prince Trois Etoiles & Reinete régnerent sur l'île heureuse, On vit alors ce qu'on n'a vu depuis qu'une seule fois , trois grands états à la fois bien gouvernés , quoiqu'aucun des vœux de tant de grands personages n'eût eu son exécution.

E M I L I E,

Je ne m'attendais pas au mariage

de Régentine... Eh bien, Maman, voilà un bien beau conte.

L A M E R E.

A la bonne heure ; mais je n'en ai pas mieux fait de vous le faire lire.

E M I L I E.

Pourquoi donc cela ?

L A M E R E.

Parce qu'il y a une infinité de détails , de plaisanteries , d'allusions , qui font au dessus de votre portée , & dont vous ne pouvez pas sentir le mérite ou le défaut.

E M I L I E.

Eh bien , je les sentirai quand je serai plus grande.

L A M E R E.

Voilà mon excuse ; & votre persécution de vous faire lire un conte de Fées me justifie aussi.

E M I L I E.

Mais personne ne vous accuse, Maman.

L A M E R E.

J'aime encore mieux, qu'en fait de fadaïses, vous en lisiez qui vous paraîtront meilleures, à mesure que vous grandirez, que de celles qui vous paraîtront pitoyables dans la même progression.

E M I L I E.

Je vous assure qu'à tout prendre, ce conte m'a fort amusée. Mais vous-même, Maman, qu'en pensez-vous au juste ?

L A M E R E.

Je pense que l'auteur est aussi drôle que ses personnages ; qu'il l'a écrit dans un moment de désœuvrement, sans autre objet que de s'amuser ou de passer son temps, & sans s'inquiéter où sa plume ou sa tête vagabonde le menerait. En conséquence, il s'est permis toutes les folies, toutes les extravagances qui se sont présentées à son imagination. Je ne trouve point d'invention dans son conte, mais

une infinité d'allusions à nos défauts ; aux usages de société , aux ridicules du jour. Tous les événemens , tous les incidens lui ont été également bons , pourvu qu'il se moquât de nous. En cela son conte ressemble à-peu-près à tous les contes de Fées , qui peignent bien moins les mœurs , qu'ils ne s'attachent aux modes passageres , aux ridicules du moment ; mais les ridicules changent , les modes passent , & les contes de Fées aussi. Le sien a aussi le défaut d'être beaucoup trop long , & le ton m'en paraît bien familier en plus d'un endroit.

E M I L I E.

Sur-tout , Maman , il manque de respect aux Fées ; c'est un auteur à réprimander. Jamais Prudente & Prévoyante ne se sont conduites aussi follement.

L A M E R E.

Je soupçonne qu'en cela , comme en

G 4

beaucoup d'autres endroits, il a voulu se moquer des auteurs, ses confrères, qui donnent souvent à leurs personnages les plus beaux noms & les plus beaux caractères en paroles, sans avoir la force de les représenter réellement tels qu'ils voudraient nous les montrer.

E M I L I E.

Ah, ah! Voilà, par exemple, une chose que je n'aurais jamais devinée toute seule.

L A M E R E.

Il y en a tant de ce genre, que je ne conçois pas comment ce conte a pu vous amuser.

E M I L I E.

Ah, Maman, vous êtes fervie. On vient vous avertir.

L A M E R E.

Dieu merci, nous n'entendrons plus parler de Fées, ni de Princes & Princesses de leur connaissance : car vous vous rappelez nos conventions.

EMILIE.

Vraiment, Maman, il ferait beau voir nous occuper de ces fadaïses, comme vous les appelez, tandis que nous avons tant de choses importantes à régler.

LA MERE.

Certainement nous n'aurons point de temps de reste.

EMILIE.

A peine, Maman, aurons-nous le temps de dîner. D'abord, après le café, rendre nos devoirs à Mariane & à ses poules, enfin à toute sa cour.

LA MERE.

Proprement dite la basse-cour.

EMILIE.

Puis la laiterie. Puis le colombier. Puis la lingerie; examiner si tout est bien blanchi, bien plié, bien rangé dans les armoires pour l'année prochaine. Puis voir au village la bonne mere Gillet, qui est toujours malade,

Puis faire une visite au moulin, favoir si pere & mere sont bien fâchés d'avoir fait inoculer leurs enfans suivant vos conseils. Puis aller à la ferme, où l'on voudra peut-être nous faire manger de la crème. Puis revenir au potager, où les Fées nous ont empêchées ce matin de faire notre devoir. Puis, avant de partir, donner un coup-d'oeil à la maison & même à la cuisine, pour voir si tout est remis en ordre...

L A M E R E.

Quel bel étalage de soins & d'occupations ! Savez-vous bien que vous me fatigueriez l'imagination, à me faire peur pour mes forces, si je ne connaissais pas l'étendue de nos domaines.

E M I L I E.

Eh bien, oui, vous direz qu'il n'y a qu'un pas, pour aller par-tout-là ; cela n'empêche pas que nous n'ayons de quoi nous occuper, & même de

quoi nous fatiguer... Ah, Maman, pourquoi n'avez-vous pas fait prier Monsieur le Curé de venir dîner avec vous ? Vous l'aimez. C'est un si excellent homme.

L A M E R E.

Et si vous le trouviez dans le salon ?

E M I L I E.

J'en serais bien aise. Mais vous ne lui avez rien fait dire ?

L A M E R E

Vous croyez donc que, tandis qu'Emilie joue avec son mouton, ou fait sa révérence au chien de basse-cour, sa mere ne pense à rien ?

E M I L I E.

Ah, ah !.. Vous souvenez-vous, Maman, de l'énigme qu'il me donna à deviner le jour de notre départ ?

L A M E R E.

Non, en vérité.

E M I L I E.

Je devais lui dire ce qu'il y avait

* G 6

de plus faible & de plus fort au monde.

L A M E R E.

Et c'était ?

E M I L I E.

Un enfant.

L A M E R E.

Sa faiblesse me paraît aisée à démontrer ; mais sa force ?

E M I L I E.

Monsieur le Curé disait qu'il portait les forces de toute sa vie sous sa petite enveloppe.

L A M E R E.

Ah, ah ! Je ne me rappelle pas cela ; mais je ne vous le dispute pas. Il est certain que l'Impératrice de Russie & le Roi de Prusse ont été bercés comme Emilie.

E M I L I E.

Comment, Maman, vous ne vous rappelez pas cela ? Et vous disiez qu'en ce cas l'éducation consistait à

CONVERSATION. 157

ranger le bien du côté fort, & le mal du côté faible, pour renforcer journellement l'un, & diminuer journellement l'autre, ou le faire disparaître avec le temps.

L A M E R E.

Ai-je dit cela ?

E M I L I E.

Oui, Maman. Je me souviens, moi, de ce que vous dites.

L A M E R E.

Ah, si cela était aussi aisé à faire qu'à dire !

E M I L I E.

Maman, voilà Monsieur le Curé qui vient au devant de nous. Il faut que j'aille courir & le recevoir de votre part.



Q U I N Z I E M E
C O N V E R S A T I O N .

E M I L I E

(parlant à sa poupée, dont elle fait la toilette, tandis que sa mère travaille à son métier).

A NE vous rien cacher, Madame, je suis outrée de vous voir en cet état d'humiliation. Vous avez un air éfroyable avec ce bonet, & le désespoir me prend toutes les fois que je vous vois si épouvantablement mise. Mais laissez faire, Madame. J'aurai peut-être douze ou quinze ans un jour : alors j'aurai peut-être aussi une fois un écu de six francs à ma disposition, & nous irons faire connaissance avec

Mademoiselle Bertin ; nous aurons des poufs , des bonets , des chapeaux , des plumes , des perles , des cordelières , des mirzas aux oreilles , des cordons de montres , des ceintures ; & l'on parlera avec extase de notre goût & de notre élégance. Il est bien cruel que nous soyons trop pauvres à présent , pour rien acheter de ce qui nous est nécessaire.

L A M E R E .

Si tout cela est nécessaire , je suis donc pour le moins autant à plaindre que Madame : car je n'ai rien de tout cela.

E M I L I E .

Hélas , oui , Maman ! Je ne fais que trop , combien vous êtes à plaindre. Votre santé déplorable vous empêche de jouir de rien de tout cela. Mais si vous étiez dans le monde , convenez pourtant que vous ne pourriez pas vous en passer.

L A M È R E.

Je vous avoue , ma chere amie , que je n'avais pas encore regretté la fanté à cause de ces privations ; mais vous m'y faites penser. Il est cruel , comme vous dites fort bien , de n'avoir pas assez de fanté ou assez de richesses , pour se ruiner en poufs ou en plumes . . .

E M I L I E *

Vous riez , Maman. Est-ce pour vous moquer de moi ?

L A M È R E.

L'état de ma fanté ne me laisse même aucune espérance à cet égard : au lieu que Madame fera au comble de ses vœux , dès que vous serez parvenue à avoir un capital de six francs en réserve.

E M I L I E.

J'ai peut-être acheté un peu plus de choses avec ce capital , qu'il n'en

peut payer ? Qu'en pensez-vous, Maman ?

L A M E R E.

Il faudra consulter Mademoiselle Bertin ; elle s'entend mieux en ces choses que moi. Ce que je conçois , c'est qu'il n'est guere possible de faire un usage plus respectable de ses richesses , que de les dépenser en plumes , en chifons , en colifichets.

E M I L I E.

Tenez , Maman , vous avez aujourd'hui votre air malin ; vous vous moquez de moi , je vois cela. Mais au fond je ne compte dépenser que ce que vous avez la bonté de me donner pour mes menus plaisirs , c'est-à-dire , quand je serai plus grande , & que vous pourrez m'en donner un peu davantage , pour que Madame soit mieux mise.

L A M E R E.

Afin que tout le monde soit en ex-

tafé de fon élégance , & du goût de fa dame de compagnie.

E M I L I E .

Mais oui , en extafé. Comme vous apuiez fur ce mot ! Ne vous ai-je pas oui dire l'autre jour , quand Madame de Montbrillant fut fortie : Que cette femme eft bien mife ! Quel goût dans tous fes ajuftemens ; fouvent dans le plus petit chiffon ! Quelle élégance fans recherche ! Cela tient à un rien ; mais c'eft ce rien qu'il faut trouver. Il eft vrai que tout lui fied à ravir . . . Je ne fais plus à qui vous avez dit tout cela ; mais vous l'avez dit. N'appellez-vous pas cela , Maman , être en extafé ?

L A M E R E .

Je vois que vous êtes un prodige de mémoire ; mais êtes-vous bien sûre que ce foit moi qui ai dit tout cela ? Comme vous êtes grande obfervatrice de votre naturel , vous devez avoir

remarqué que les exclamations ne font pas mon fort. Je me trouve aussi bien élégante, de m'être tant récriée sur l'élégance d'un ajustement.

E M I L I E .

Si vous ne l'avez pas dit, Maman, c'est qu'on vous l'a dit peut-être. Mais on l'a dit, je l'ai entendu de mes oreilles ; & n'est-ce pas de l'extase, Maman ?

L A M E R E .

Allons, je vois bien qu'il faudra que je prene cela sur mon compte. L'extase, en ce sens, est le dernier degré d'admiration ou d'enchantement, au delà duquel il n'est pas possible de rien imaginer.. On dit qu'une personne est en extase, lorsqu'elle est tellement absorbée par un objet, que tous les autres, quoiqu'également présents, ne font plus aucune impression sur elle. Ainsi on a souvent vu la dou-

leur physique manquer son effet sur des perſones en extaſe.

E M I L I E.

Comment cela, Maman ?

L A M E R E.

On les a vues ſe bleſſer, ſe brûler, ſans le ſavoir.

E M I L I E.

Eſt-il poſſible, Maman ?

L A M E R E.

M'avez-vous réellement trouvée dans un état ſi extrême & ſi alarmant, à l'occaſion de la parure de Madame de Montbrillant ?

E M I L I E.

Non pas précifément.

L A M E R E.

Mais du moins c'eſt votre projet d'y mettre tout le monde par la parure de votre poupée, ou pour parler un langage plus convenable, par la grande élégance de Madame.

CONVERSATION. 165

EMILIE.

Mais, Maman, c'est une façon de parler ; on dit comme cela. Il ne faut pas épilucher les termes de si près.

LA MERE.

Vous me rassurez. Je ne vous cache pas que votre discours à Madame m'a alarmée. Je vous ai vu outrée , au désespoir ; j'ai vu Madame , de son côté , éfroyable , épouvantable , & tout cela pour un bonet ! Vous sentez sans doute toute la force de ces termes ?

EMILIE.

Mais oui , Maman , à-peu-près ; je le crois du moins.

LA MERE.

Ainsi vous savez que par les mots , *éfroyable* ou *épouvantable* , on caractérise ce qui inspire de l'éfroi & de l'épouvante , c'est-à-dire , le dernier degré de terreur , ou tout ce qu'il y a de plus terrible au monde. Vous qui

étudiez la mythologie en cachete, vous connaissez peut-être les Euménides.

E M I L I E.

Vraiment oui, Maman. Ce sont trois divinités infernales, dont la fonction est de tourmenter les méchants, & d'exercer la vengeance des dieux sur les grands criminels.

L A M E R E.

Elles étaient assez redoutables pour inspirer de l'éfroi.

E M I L I E.

Ah oui : par exemple, quand elles tourmentaient le pauvre Oreste.

L A M E R E.

Et vous savez comment elles étaient coëfées ?

E M I L I E.

Elles étaient armées de torches ardentes, & portaient des couleuvres sur la tête.

CONVERSATION. 167

L A M E R E.

Reste à savoir si votre poupée a l'air d'une quatrième Euménide, parce que son bonnet ne vient pas de chez Mademoiselle Bertin.

E M I L I E.

Je vois bien, Maman, que votre projet est de me rendre ridicule.

L A M E R E.

Mais en votre qualité d'outrée, vous pourriez bien l'être un peu. Car se dire outré, c'est-à-dire, poussé, guindé au plus haut degré de dépit, desorte qu'un demi-tour de plus, & la machine outrée est en pièces; & pourquoi? pour un bonnet, pour un chiffon qui n'est pas à sa fantaisie! je ne vous cache pas qu'il y a de mauvais plaisans dans le monde, & que cet état violent pourrait bien vous exposer à leurs traits; mais je me flatte que votre désespoir les retiendra. Il passe la raillerie. Le désespoir est la privation de

toute espérance. Or tous les moralistes sont d'accord que sans l'espérance, cette fille du ciel, l'homme ne pourrait conserver un seul instant le désir de sa misérable existence. Ainsi, lorsque vous dites que vous êtes au désespoir, il est clair que je dois trembler pour vos jours.

E M I L I E.

C'est-à-dire, Maman, que j'ai parlé comme une folle ?

L A M E R E.

Mais demandez - le plutôt à Madame.

E M I L I E.

Madame me fait un signe qui ne m'est pas favorable.

L A M E R E.

C'est que Madame est un bon esprit.

E M I L I E.

Et qu'est-ce que c'est qu'un bon esprit ?

LA

L A M E R E.

Mais il me semble qu'un bon esprit établit d'abord un rapport exact entre les objets extérieurs & les idées qu'il s'en forme, & puis un autre rapport exact entre ses idées & les mots dont il se sert pour les exprimer.

E M I L I E.

Et cela fait plaisir ; n'est-ce pas ?

L A M E R E.

Si vous employez de grands mots pour parler de petites choses ; si vous vous servez d'expressions fortes pour peindre des sentimens faibles ou ordinaires, vous brisez ce double rapport. Alors plus d'acord, plus de justesse dans vos discours, & vous aurez bientôt la réputation d'un esprit faux, superficiel ou frivole, qui parle comme un serin sifle, sans atacher ni sens ni sentiment à ce qu'il dit.

Tome II.

H

E M I L I E.

Savez-vous , Maman , que ce que vous dites-là , mérite attention ?

L A M E R E.

Ainsi , à votre place , Madame qui est un bon esprit , aurait dit tout simplement : Je suis bien fâchée de vous voir en cet état. Votre toilette me paraît assez délabrée , & vos ajustemens ressemblent un peu aux almanacs de l'année passée. Mais si j'ai jamais quelque argent de mes petites épargnes à employer à des inutilités , on verra que nous avons du goût , & que nous savons nous donner un air noble & décent. En attendant il est bien fâcheux que nous n'ayons pas de quoi satisfaire cette fantaisie.

E M I L I E.

Je conviens que ce discours aurait été plus simple ; mais vous aurait-il paru bien saillant ?

L A M E R E .

Affez. Vous ne m'avez pas acoutumée à des choses bien faillantes dans vos entretiens avec votre poupée.

E M I L I E .

Eh bien , entre nous soit dit , j'ai voulu me mettre à la mode , parler comme une dame du grand monde & de bonne compagnie ; je croyais avoir fait des merveilles.

L A M E R E .

Entre nous soit dit , je me doutais bien un peu , qu'Emilie faisait le petit finge , en accumulant , en une minute , plus de grands mots que nous n'avons occasion d'en employer pendant toute une année.

E M I L I E .

Vous dites , Maman , que les enfans sont naturellement finges. Ainsi il n'y a point de reproche à me faire.

H 2

L A M E R E .

A la bonne heure. Mais il y a finge & finge.

E M I L I E .

Ceux que je connais , Maman , font tous de la même couleur.

L A M E R E .

Passe pour la couleur ; mais quant à l'esprit , tel finge l'a juste , tel autre l'a faux.

E M I L I E .

Cela s'étend jusqu'aux finges ? Et que fait le finge qui a l'esprit juste ?

L A M E R E .

Il n'imité que ce qui est bon , raisonnable , sensé à imiter : au lieu que l'autre imite , sans examen , à tort & à travers , toutes les sotises , toutes les extravagances , toutes les folies , qu'il remarque , & qui peuvent quelquefois avoir un air séduisant & à la mode.

E M I L I E.

Je crois que les enfans font bien de ressembler au finge à l'esprit juste.

L A M E R E.

J'ai connu des enfans qui ne manquaient point de justesse, qui voyaient assez bien ce qui était ou messéant, ou déplacé, ou tout-à-fait mal, qui le blâmaient en conséquence fort à propos; & qui le lendemain ou deux jours après, par une inconséquence difficile à expliquer, imitaient précisément ce que je les avais vus désapprouver avec raison.

E M I L I E.

Est-ce que je les connais aussi, ces enfans ?

L A M E R E.

Je vous le demande.

E M I L I E.

Si je les rencontre, je leur dirai qu'il ne faut pas être si haneton.

H 3

L A M E R E.

S'ils ont du jugement, ils vous remercieront de votre bon conseil.

E M I L I E.

Je crois, Maman, que de vouloir être à la mode fait bien du tort aux enfans.

L A M E R E.

Je crois, comme vous, que cela les égare en plus d'une occasion. Mais les enfans qui ont un bon esprit, savent résister à cette fantaisie dangereuse.

E M I L I E.

C'est qu'ils en voient le danger ; n'est-ce pas ?

L A M E R E.

Non-seulement le danger, mais la platitude & la mesquinerie.

E M I L I E.

Et vous n'aimez pas la mesquinerie ; je fais cela.

L A M E R E.

J'avoue que c'est mon aversion.

E M I L I E.

Convendez cependant , Maman , que ces mots que vous blâmez sont bien à la mode.

L A M E R E.

Je conviens que je les entends plus souvent que je ne voudrais ; mais je ne les en aime pas davantage.

E M I L I E.

J'en suis fâchée , Maman. Cela s'appelle le bon ton. Demandez plutôt aux dames qui vont en visite.

L A M E R E.

Le bon ton ne peut être que l'attribut d'un esprit délicat & juste.

E M I L I E.

Qu'appellez-vous attribut ?

L A M E R E.

Ou , si vous aimez mieux , la propriété.

H 4

E M I L I E.

C'est-à-dire, ce qui lui est propre, ou ce qui lui appartient ?

L A M E R E.

Ou bien, une des marques auxquelles on le reconnaît. Ainsi le bon ton ne peut pas consister dans une exagération déplacée.

E M I L I E.

Ah, vous appelez cela exagérer ?

L A M E R E.

C'est le bon sens qui l'appelle ainsi. Et l'exagération produit précisément le contraire de ce qu'elle se propose.

E M I L I E.

Comment le contraire ?

L A M E R E.

Parce que son projet est de fortifier par le poids des paroles ce qu'elle dit ; & son effet est de l'afaiblir.

E M I L I E.

C'est-à-dire, que c'est de la dépense perdue.

L A M E R E.

Si elle produit le contraire de ce qu'on en attend, elle n'est pas seulement perdue, elle est nuisible. Vous ne parlez que pour persuader aux autres que ce que vous dites est votre sentiment. Le caractère le plus nécessaire à tout discours quelconque, c'est la vérité. Or les termes exagérés lui ôtent ce caractère essentiel, & font soupçonner, ou que vous ne pensez pas ce que vous dites, ou que vous le pensez de travers, puisqu'il n'y a point de rapport exact entre vos idées & vos expressions.

E M I L I E.

Mais, Maman, si vous jugez avec cette sévérité, je vous assure que vous passerez votre vie à condamner tout ce qu'on dit.

L A M E R E.

Ce n'est pas moi, c'est le bon goût qui condamne.

H 5

E M I L I E.

Ah, ce n'est qu'une affaire de goût!

L A M E R E.

Une affaire de goût, en ce sens, est pour moi une grande affaire.

E M I L I E.

Mais du moins on ne ment point, quand on exagere un peu?

L A M E R E.

Non, on ne fait pas une bassesse, on ne fait qu'une sottise; & l'on donne mince opinion de son tact, de son jugement & même de son caractère. Le commerce ordinaire de la société demande, à la vérité, de la liberté sans apprêt. Il serait ridicule d'en exiger des discours compassés & nivelés, & de regarder comme un crime, une expression disproportionnée, que la chaleur de la conversation amène; mais la répétition fréquente de termes outrés prouve une habitude vicieuse, & c'est un défaut qui peut rendre mé-

prisable. Les propos d'un hâbleur, qui s'est acoutumé à l'exagération, ne passent plus que pour des sons vuides de sens, ordinairement fort importuns, & auxquels les personnes sensées ne font aucune attention.

E M I L I E.

Ainsi, ma chere Maman, bon soir à tous les grands mots; vous les chassez sans pitié de la conversation. Cela donnera un air bien pauvre dans le grand monde.

L A M E R E.

Il me semble qu'on a toujours l'air assez riche, quand on fait la dépense qu'il faut pour la circonstance. Dans votre grand monde, c'est-à-dire, dans la vie journaliere & dans la société paisible, il se présente rarement une occasion de placer de grands mots à propos. — Vous souvient-il par hazard d'une de nos promenades de cet été?

H 6

E M I L I E.

Laquelle, Maman ?

L A M E R E.

Au village de Saint-Gratien.

E M I L I E.

Ah, je m'en souviens... Au château de M. de Catinat... Nous revînmes chez nous à pied.

L A M E R E.

Ce n'est pas précisément ce qu'il y avait de remarquable.

E M I L I E.

Vous me contâtes la vie privée de M. de Catinat, qui demeurait dans ce château. Ah, Maman, je m'en souviens ; c'était bien intéressant.

L A M E R E.

J'avoue que ni votre poupée, ni vos grandes phrases ne me rappelaient en ce moment un héros, célèbre sur-tout par sa simplicité philosophique. Mais je pensais à nos rencontres en sortant de Saint-Gratien.

CONVERSATION, 181

EMILIE.

Ah, je fais, je fais. Il faisait une belle soirée. Vous me dites : Emilie, fortons du village par cette ruelle. Nous trouverons ensuite un petit sentier qui doit nous conduire dans notre chemin par une route solitaire, mais vraisemblablement fort agréable. Je répondis à cela : Allons, Maman. Et puis, nous trouvâmes à l'extrémité du village une chaumière un peu écartée. Il y avait sous la porte une jeune femme. Vous me dites : Emilie, voyez comme cette femme est grande & bien faite ! Elle avait cependant les pieds nus & l'air bien pauvre.

L A M E R E.

Vous pouvez ajouter : Et l'air bien noble.

EMILIE.

C'est vrai, Maman. Je la vois encore. Elle était là debout, les bras

croisés , appuyée contre sa porte.
Elle avait l'air bien triste aussi.

L A M È R E .

Et vous pouvez ajouter encore ,
que cette tristesse ne lui ôtait pas son
air noble.

E M I L I E .

C'est encore vrai , Maman ; je ne
songeais pas à lui faire l'aumône.

L A M È R E .

Ni moi non plus.

E M I L I E .

Et vous disiez que c'était une figure
comme l'archange Raphaël.

L A M È R E .

Je dis peut-être que c'était une figure
à la Raphaël ; & ce Raphaël qui n'a de
commun avec l'archange que le nom
que son pere lui fit donner au baptême ,
était un peintre qui vivait à Rome , il y
a plus de deux cens ans. Il avait reçu de
la nature un si grand génie pour la pein-
ture & des talens si sublimes , que ses

tableaux font , depuis qu'ils existent , l'admiration de tous ceux qui ont la sensibilité & les connaissances nécessaires pour apprécier ses chefs-d'œuvre. Celui-là , on peut l'appeller le divin Raphaël , sans être taxé d'exagération. Comme il savait donner à ses figures une noblesse & une grace inimitables , on a appelé des figures grandes , nobles & sveltes , des figures à la Raphaël ; & la femme de Saint-Gratien m'a rappelé une de ces figures , malgré ses haillons.

E M I L I E.

Et moi , j'ai fait un barbouillage de tout cela , & j'ai confondu votre divin Raphaël avec mon archange , le Mentor du jeune Tobie ; vous savez bien , Maman ?

L A M E R E.

Vous avez usé de votre privilège de haneton , & vous en usez encore en ce moment , en faisant d'un archange

de l'ancien testament une Minerve , c'est-à-dire , une divinité du paganisme , dont notre divin Fénélon , car il mérite aussi ce surnom , a fait le Mentor de Télémaque , fils d'Ulysse : mais à votre âge il n'y a pas grand mal à tout cela. — Pour la belle femme , elle n'était pas seule , s'il m'en souvient bien ?

E M I L I E .

Vraiment non. Il y avait devant la porte trois petits enfans en chemise qui jouaient. Et vous disiez : *Madame , ce sont-là vos enfans ?* Et elle vous répondit , avec un air sérieux : *Oui , Madame ; & ils n'ont plus de pere.* Et vous disiez : *Vous avez donc perdu votre mari ?* Et elle répondit : *Il y a trois mois ; avant la fenaison.* Et elle dit cela avec un air qui me fit bien du mal.

L A M È R E .

Et à moi aussi. Cependant elle ne pleurait pas.

CONVERSATION. 185

E M I L I E.

Mais elle me donnait envie de pleurer.

L A M E R E.

Et à moi aussi.

E M I L I E.

Et vous disiez : *Madame, c'est demain la foire dans votre village. Je crois qu'il faut que vous achetiez de la toile pour vos enfans.*

L A M E R E.

Eh bien, que pensez-vous de cette conversation ?

E M I L I E.

Je pense, Maman, que vous avez été bien charitable, & que c'était fort bien fait.

L A M E R E.

Je ne vous parle pas de moi ; je vous parle de la belle femme aux bras croisés.

E M I L I E.

Je vous assure qu'elle m'a bien touchée.

L A M E R E .

Elle a donc bien dit ?

E M I L I E .

Sans doute.

L A M E R E .

Pardonez-moi. Elle devait dire :
Madame , j'ai eu le malheur de perdre
mon mari. Sa mort nous a plongés
dans la plus affreuse misère. Jugez de
mon désespoir. Non , jamais je ne vous
donnerai une idée de la situation dé-
plorable , éfroyable , épouvantable ,
dans laquelle il a laissé sa veuve avec
trois orphelins.

E M I L I E ,

Aurait-elle bien dit , Maman ?

L A M E R E .

Je m'en raporte à votre goût.

E M I L I E .

Mais , Maman , je crois que tous
ces mots en *able* conviennent mieux
quand on parle en visite ou à sa pou-
pée. Ils n'étaient pas peut-être néces-
saires à la belle femme aux pieds nuds.

CONVERSATION. 187

LA MÈRE.

Elle les aurait du moins employés dans leur sens originaire, dans leur signification véritable, pour peindre une situation extrêmement malheureuse.

EMILIE.

Ah, oui : il ne s'agissait pas de chiffons...

LA MÈRE.

Il s'agissait peut-être bien de chiffons, mais c'était pour couvrir la nudité de ses enfans.

EMILIE.

Ah, les pauvres petits ! Pourquoi donc ne m'ont-ils pas fait pitié ce jour-là ?

LA MÈRE.

C'est que, pour me servir de votre comparaison, les hanetons réfléchissent le plus tard qu'ils peuvent.

EMILIE.

La mère nous les fit pourtant bien remarquer.

L A M È R E.

Vous pensez donc que cette mere a mieux parlé que nous ne la faisons parler ?

E M I L I E.

Sûrement, Maman ; & vous le pensez aussi.

L A M È R E.

En ce cas , la simplicité a plus de force que tous les grands mots enfilés les uns au bout des autres.

E M I L I E.

Il faut bien que cela soit.

L A M È R E.

Il y a plus : si elle avait employé tous ces grands mots en *able*, pour m'atendrir sur sa situation ; au lieu de me toucher, elle aurait nui à l'intérêt extrême que sa réserve m'avait inspiré, & l'aurait vraisemblablement changé en une disposition défavorable.

E M I L I E.

Pourquoi cela, Maman ?

L A M E R E.

Parce qu'on a observé que plus la douleur est vraie, plus le sentiment est profond, moins ils sont prodigues de paroles. Ces termes exagérés, qu'on entend si fréquemment dans la conversation oisive, pour l'ordinaire aussi dénuée d'intérêt que d'idées; dans le commerce indifférent de la vie, où l'on ne parle souvent que pour parler; dans ces cercles enfin, où l'on ne s'assemble que pour passer le temps, on ne les a jamais remarqués dans la bouche d'une personne véritablement affectée.

E M I L I E.

Apparemment que la chose parle alors assez d'elle-même...

L A M E R E.

Pour se passer du secours des grands mots.

E M I L I E.

Convenez, Maman, que nous fimes,

une rencontre bien différente , après avoir quitté la belle femme à la Raphaël.

L A M È R E .

Vous vous en souvenez donc ?

E M I L I E .

Certainement, Maman. C'était Madame de Beltort que nous trouvâmes sur le grand chemin toute éfarée.

L A M È R E .

Et vous souvent-il de son discours ?

E M I L I E .

Pas beaucoup, Maman. Il ne m'en est rien resté... Il faut que j'aie été distraite. Dit-elle quelque chose de bien remarquable ?

L A M È R E .

Elle m'assura d'abord qu'elle venait de courir risque de la vie ; que la frayeur l'avait fait descendre de carrosse ; que son cocher allait la verser dans le fossé, dont son carrosse me paraissait fort loin. Elle me gronda en-

fuite : Comment, Madame, vous êtes à pied par le temps qu'il fait ? Il a fait un chaud à périr, & vous qui n'avez pas plus de force qu'un serin, vous osez vous exposer ainsi, vous & votre enfant ? J'admire votre courage, mais je ne l'imiterai pas. Ces grandes chaleurs me tuent : si je m'en laisse affommer, c'est, je vous assure, bien malgré moi ; mais la peur s'expose à tout.

E M I L I E.

Avait-il donc fait si chaud que cela ?

L A M E R E.

Il avait fait chaud, mais la soirée était devenue très-agréable ; & je ne me comptais pas encore au nombre des héroïnes de notre siècle, pour avoir marché doucement pendant une demi-heure à côté d'Emilie. Je ne me sentais pas non plus affommée par la chaleur, au point de ne pas réfléchir sur le contraste des deux discours que je venais d'entendre.

E M I L I E.

Je parie que vous donnâtes la préférence à celui de la belle femme.

L A M E R E.

Ses deux mots m'avaient laissé une impression de peine profonde.

E M I L I E.

C'est vrai, Maman ; vous en parlâtes toute la foirée.

L A M E R E.

Tandis que la dame qui m'avait menacée de la voir périr, affommée par la simple température de la saison, ne m'avait pas laissé la plus petite inquiétude sur son état, ni la plus légère envie de trembler pour sa vie.

E M I L I E.

Elle n'avait pas peut-être plus de peur que vous ?

L A M E R E.

Cette conviction me conserva ma tranquillité ; mais je me disais, en cheminant avec mon enfant vers notre village :

village : Comme on a bientôt trouvé le mot vrai , quand on parle d'après sa pensée ou d'après son sentiment , & combien ne faut-il pas faire de frais en paroles inutiles , lorsqu'on veut parler , quand on n'a rien à dire !

E M I L I E.

Vous disiez apparemment cela à votre bonet; il fallait le dire à votre enfant.

L A M E R E.

Vous avez raison.

E M I L I E.

Si bien que vous ne voulez pas de mots inutiles ? Eh bien , Maman , je vous y prends , & je vous en montrerai un dans le discours de la belle femme , que vous aimez tant.

L A M E R E.

Voyons. Je ne me le rappelle pas , & je crois que vous aurez un peu de peine à le trouver.

E M I L I E.

Pardonnez-moi , Maman. Qu'est-ce
Tome II. I

que la fenaison a à faire avec son malheur ? Que son mari soit mort avant ou après la fenaison, elle est toujours également à plaindre. Ainsi c'est une circonstance bien inutile.

L A M E R E.

Dont je fus d'autant plus touchée ; que par ce seul mot inutile, elle m'avait fait envisager toute l'étendue de sa misère.

E M I L I E.

Quoi ? Parce qu'elle durait déjà depuis trois mois ?

L A M E R E.

Non-seulement parce qu'elle durait depuis trois mois : la belle femme l'avait dit, & ne l'aurait pas répété ; mais parce que sa misère avait commencé à l'époque la plus fâcheuse possible.

E M I L I E.

Comment cela, Maman ?

CONVERSATION. 195

L A M E R E.

Je suis étonnée qu'Emilie qui a une si grande habitude de la vie de la campagne, n'ait pas été frappée par cette circonstance. Vous devriez avoir observé depuis long-temps, que pour cette classe d'hommes si utile & si respectable, à qui nous devons notre subsistance & toutes les productions de la terre, la saison du travail dure depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année, & la récompense du travail n'a lieu que pendant trois ou quatre mois de l'été; c'est la saison des moissons & des récoltes de toute espèce. Le pere de ces orphelins était jeune sans doute & dans la force de l'âge, puisqu'il laisse une femme si jeune & trois enfans en bas âge. S'il était mort après toutes les récoltes de l'année, sa malheureuse famille aurait eu du moins quelque subsistance pen-

dant cet hiver ; mais il est mort sans recueillir les fruits de ses travaux de l'hiver & du printemps passés. S'il a eu un petit pré , qui l'aura fauché ? S'il a eu un petit champ de bled , qui l'aura coupé ou ferré ? S'il a eu un demi-arpent de vigne , qui en aura eu soin ou fait la vendange ? Demandez à votre ami , le pere Noël , combien tout cela exige de travail & de peines. Croyez-vous que la belle femme , chargée de la garde de trois enfans , a pu encore faire ses récoltes elle-même ? Cela me paraît impossible. Si elle ne l'a pas pu , comment a-t-elle donc fait , pour payer les faucheurs & moissonneurs dont elle avait besoin ? Qui fera allé pour elle cet automne dans le bois ramasser quelques broussailles , pour empêcher ses enfans de mourir de froid dans leur chaumière ? Vous voyez , ma chere amie , que d'un

seul mot , qui vous a paru si inutile , elle m'a montré bien des malheurs sans remede.

E M I L I E.

Ah , ma chere Maman , combien d'embaras dans la vie des pauvres gens ! Cela donne envie de pleurer. Et moi , je n'avais rien vu de tout cela dans la fenaison. Voilà ce que c'est que d'avoir une tête sans cervelle. Heureusement il n'a pas fait pour vous un chaud à périr ; la providence vous a conduite à la porte de la belle femme aux haillons , & je suis bien sûre que vous savez que les pauvres enfans auront froid cet hiver.

L A M E R E.

Hélas , mon enfant , il faudrait avoir autant de moyens que de désir de secourir les malheureux. C'est en cela seul que consistent les avantages de l'opulence.

E M I L I E.

Maman, je donnerais tout ce que j'ai, pour avoir à ma disposition le capital destiné à Mademoiselle Bertin.

L A M E R E.

Je vous entends. Cet emploi me paraît infiniment plus noble & plus satisfaisant que le projet de dépenser ses capitaux en modes.

E M I L I E.

Ce projet est changé, Maman. Je crois que Madame se passera de poufs pendant quelque temps encore.

L A M E R E.

Et que la belle femme aux pieds nus profitera des épargnes de sa toilette ?

E M I L I E.

Vous l'avez deviné, Maman.

L A M E R E.

Et vous direz à la belle femme : Madame, je vous ai une véritable obligation ; vous m'avez guérie de la

CONVERSATION. 199

manie d'employer de grands mots, pour gâter mes discours.

E M I L I E.

Je lui dirai : Vous & ma bonne amie : parce que je n'aurais jamais senti, sans elle, combien tout ce que vous lui avez dit, était beau.

L A M E R E.

Je vous remercie de m'affocier à la belle femme dans le service qu'elle vous a rendu. Au reste, si vous lisez avec réflexion, l'auteur du Conte de Fées vous aurait également guérie de cette maladie.

E M I L I E.

Comment ? Est-ce qu'il a aussi, grands mots en aversion ? Je ne m'en souviens plus.

L A M E R E.

Vous pōuriez vous rappeler pourtant, qu'il ne cesse de reprocher aux habitans de l'île heureuse leur goût pour l'exagération.

E M I L I E.

Ah, c'est vrai, je m'en souviens.

L A M E R E.

Et qu'il prétend que ce goût est l'opposé de la sensibilité, & la marque infallible de la plus parfaite indépendance.

E M I L I E.

Il leur reproche pourtant à tout moment leur sensibilité.

L A M E R E.

Il ne leur reproche pas la sensibilité; mais il leur reproche d'affecter, de jouer la sensibilité, au milieu de la dissipation continuelle dans laquelle ils vivent, & des amusemens les plus frivoles dont ils font leur occupation capitale.

E M I L I E.

Oui; cela ne vaut rien, de s'amuser toujours.

L A M E R E.

Cela ne vaut rien sur-tout, pour

conserver à l'ame de la sensibilité. La dissipation est son tombeau, comme l'exagération est le tombeau du bon goût.

E M I L I E.

Vous mêlez encore le goût là dedans ?

L A M È R E.

Si nous nous retrouvons jamais avec l'auteur du Conte de Fées, nous lui demanderons son sentiment. Je suis persuadée d'avance qu'il vous dira qu'un peuple qui a pris l'habitude de l'exagération, a le goût nécessairement faux; qu'il gâte & corrompt la langue qu'il parle, & qu'il réussit à la longue, à la priver de son énergie, & à la rendre entièrement vicieuse.

E M I L I E.

Oh, ceci me paraît un peu fort, Maman.

L A M È R E.

Savez-vous pourquoi la belle fem-

me n'a pu qualifier d'effroyable, l'état où elle se trouve avec ses trois enfans ?

E M I L I E.

Non, Maman.

L A M E R E.

C'est vous qui en êtes cause.

E M I L I E.

Comment, moi ? Je vous assure que je suis innocente.

L A M E R E.

Vous avez gâté ce mot, en l'appliquant à un chiffon.

E M I L I E.

Mais, Maman, si je l'ai gâté, c'est tout à l'heure, & la belle femme nous a parlé il y a plus de trois mois. Tenez, vous me traitez-là comme le pauvre agneau de la fable. Vous n'êtes pourtant pas du naturel des loups ; mais vous voulez absolument que j'aie troublé l'eau, moi qui suis votre agneau !

L A M E R E.

Je ne vous en accuse pas seule ; les personnes que vous avez cru devoir imiter, pour être à la mode, pour prendre le ton du grand monde ou de la bonne compagnie, sont vos complices. Mais quand on se mêle avec elles par légèreté, par air, sans réflexion, sans savoir ce qu'on fait, on partage leurs torts, & l'on cesse d'être innocente. Vous avez dit d'un bonnet qu'il était éfroyable ; une autre le dit du temps, quand il pleut ; une troisieme d'une lettre qui n'est pas bien écrite ; & de tout cela, il résulte qu'on ne peut plus appeller éfroyable ce qui l'est réellement, ce qui inspire l'éfroi, & que chacune de vous a gâté la langue autant qu'il a dépendu d'elle.

E M I L I E.

J'ai été coupable, je ne le ferai plus. Mais vous, Maman, êtes-vous toujours innocente ?

L A M E R E.

Je n'en suis pas sûre.

E M I L I E.

Hier, en causant avec M. de Ver-teuil, vous parliez de je ne fais quoi, & vous disiez que c'était une chose à mourir de rire. Cependant, graces à dieu! vous n'en êtes pas morte, & vous ne riez même pas; vous disiez cela plutôt d'un air sérieux.

L A M E R E.

J'ai eu grand tort, & ne veux pas m'en excuser. Mais ce qui m'est arrivé-là, vous est une nouvelle preuve à quel point vous & vos pareils vous avez corrompu la langue, puisque nous autres gens simples, nous ne pouvons plus nous en servir, sans tomber dans vos défauts, & cela sans le vouloir, sans nous en apercevoir: tant à force de vous fréquenter, vous nous avez blasés sur cette habitude vicieuse. On entend dire paisiblement à tout le

monde que c'est à mourir de rire, à périr d'ennui, à étoufer de colere, fans qu'il soit question, ni de mourir, ni de périr, ni d'étoufer, & fans que ces expressions éfrayantes causent la moindre émotion à qui que ce soit. On ne se formalise même pas d'entendre toute la journée ces phrasés outrées dans la bouche de tout le monde. On s'y fait, & l'on s'en fert à son tour, parce que la langue corrompue s'est déshabituée de toute expression simple.

E M I L I E.

Et c'est de votre agneau que vous avez appris à mal parler!.. Ah, Maman!

L A M E R E.

Je conviens que le mal était fait avant que mon agneau vînt au monde. Lui, il n'a fait que le sînge. Il a cru bien faire, en imitant ceux qui m'ont gâté ma langue.

E. M I L I E.

Oui; mais il ne le croit plus.

L A M E R E.

Notre auteur assure qu'une langue est bien malade quand elle en est-là , & le peuple qui la parle , aussi.

E M I L I E.

Ah çà , Maman , convenez que c'est vous qui avez remis ce Conte de Fées sur le tapis. Je n'y suis pour rien. Moi , j'étais fidele à nos conventions. Vingt fois j'avais envie de vous parler de votre auteur , je n'en ai rien fait. Mais puisque vous l'avez ramené sur la scène , je vous dirai que c'est son conte qui est rempli d'exagérations , & même de fauffetés ; sans parler des principes dangereux qui y sont.

L A M E R E.

Je ne suis pas obligée de défendre l'auteur de ce conte , qui n'est pas mon auteur ; mais , si par hazard il n'exagérât que pour se moquer des exagérateurs , qu'auriez-vous à dire ? Vous

conviendrez du moins que s'il exagere, c'est bien tout exprès.

EMILIE.

A la bonne heure. Passons-lui les exagérations.

LA MERE.

Le reste est plus sérieux. J'imagine, quand on fait des reproches aussi graves, qu'on a ses preuves toutes prêtes.

EMILIE.

Par exemple, Maman, tout ce qu'il dit de ce Colibri m'a bien fait rire; mais convenez pourtant qu'il n'existe pas un homme comme cela, & que cela n'a pas le sens commun.

LA MERE.

Je conviens que cela est honnêtement extravagant, mais je vous ai déjà observé que l'auteur n'a peut-être écrit que pour extravaguer; & tant qu'il ne vous oblige pas de vous amuser, malgré vous, de ses folies, il peut se les permettre sans conséquence.

Je suppose qu'il n'a fait une peinture si ridicule de son Prince Colibri, que pour nous faire sentir à quel point il méprise ces êtres si minces, si frivoles, si insignifiants, si incommodes, qu'on appelait autrefois petits-mâtres, qui ne donnent pas signe d'esprit ni de sentiment, & sont cependant pleins d'admiration pour leur propre mérite, à un âge où l'on n'en peut encore avoir aucun. Ils emploient les graces de la jeunesse, qui inspirent naturellement de l'intérêt & de la bienveillance, à inspirer du dégoût & de l'éloignement pour leur suffisance ! Cela est heureux, comme vous voyez.

E M I L I E.

Allons, il faut donc lui passer encore ses Colibris. C'est pour se moquer d'eux. Soit. Je n'en connais pas, de ces messieurs : s'ils sont comme cela, tant pis pour eux. Mais, Maman, comment peut-il dire que si les Princesses avaient

eu toutes les belles qualités dont les Fées les avaient douées, elles auraient été insupportables ? C'est une fausseté manifeste que cela. Il est clair que plus on a de belles qualités, plus on approche de la perfection.

L A M E R E.

Il me semble, ma chère amie, que parmi vos belles qualités vous ne vous piquez pas de trop d'indulgence pour un auteur qui vous a pourtant beaucoup amusée ?

E M I L I E.

Mais, Maman, ai-je tort ou raison ?

L A M E R E.

Je soupçonne qu'en cet endroit il a encore voulu faire la satire de ses confrères, qui font souvent un assemblage peu judicieux de qualités diverses dont il leur plaît de composer le caractère de leurs personnages.

E M I L I E.

Comment cela ?

L A M E R E .

C'est qu'il peut se trouver une grande opposition entre des qualités diverses , quoiqu'également estimables ; & pour vous le prouver , je vais encore avoir recours à vos connaissances mythologiques. La timidité sied bien à notre sexe. Dites qu'une Nymphe est timide , & vous l'avez déjà rendu intéressante. Mais vous ne pouvez pas donner cette qualité à Minerve , la divinité de la sagesse , la fille de Jupiter , la guerrière Pallas ; elle a trop le sentiment de sa force , pour être timide. Or si vos Fées qui n'ont pas fait preuve d'un grand discernement dans toute leur conduite , avaient donné à Reinete la timidité d'une Nymphe avec le courage de Minerve , vous conviendrez qu'elles auraient fait là un assemblage fort ridicule , & que ces deux qualités n'auraient pas pu faire long-temps ménage ensemble.

Cela n'est donc pas si faux qu'on voudrait me le persuader.

EMILIE.

Allons , me voilà encore muete. Mais , Maman , sur les principes dangereux , vous ne me battrez pas. Vous rappelez-vous que la petite dame de compagnie de Reinete soutient qu'il faut écouter aux portes , & que sa mere le lui a recommandé ? Ainsî sa mere lui a donc enseigné une bassesse ?

LA MERE.

Vous oubliez toujours que vous avez à faire à un auteur satyrique , qui n'a l'air d'approuver les vices ou les ridicules , que pour en montrer d'autant plus fortement le côté hideux. Il ne faut jamais prendre au pied de la lettre ce qu'il dit. Il n'existe pas sans doute une mere assez perverse , pour enseigner à sa fille d'écouter aux por-

tes, & pour ériger un vice si bas en principe ; mais si une mere avait le malheur d'être atteinte de ce vice , elle aurait beau dire à sa fille toute la journée, qu'il faut s'en préserver, sa fille aurait le droit de dire : Ma mere veut qu'on écoute aux portes, parce que c'est d'exemple qu'il faut prêcher les enfans, & non de vaines paroles. Ainsi le principe que vous attaquez comme dangereux, est un principe très-important d'éducation.

E M I L I E.

C'est-à-dire, qu'il ne faut pas que les discours de la mere disent blanc, & que sa conduite dise noir, sans quoi sa pauvre fille ne saura plus où elle en est.

L A M E R E.

Et sa mere l'aura exposée au risque de suivre plutôt un mauvais exemple qu'un bon principe.

EMILIE.

Je vois, Maman, que votre auteur est plus malin qu'il n'est gros.

LA MERE.

Ce n'est pas beaucoup dire. Vous l'avez vu; on ne saurait guere être plus mince.

EMILIE.

Il a en vous un bon avocat, & moi je me retire. Aussi bien voilà mon maître de clavecin qui va paraître sur l'horison.

LA MERE.

Vous en parlez comme d'une constellation.

EMILIE.

Voilà ce que c'est que d'avoir étudié l'astronomie ensemble. Vous vous en souvenez, Maman? L'été passé, quand nous étions-là, après souper, sur le banc de notre piece de gazon, l'une à côté de l'autre, à contempler les astres?

L A M È R E.

Oui. Je crois que nous connaissons déjà la grande ourse & l'étoile polaire.

E M I L I E.

Si vous aviez voulu, Maman, je ferais beaucoup plus avancée.

L A M È R E.

Oui, aux dépens de votre sommeil ; mais moi, j'aimais mieux vous voir dormir, qu'errer dans l'immensité du firmament.

E M I L I E.

Maman, je m'en vais ferrer Madame dans sa boîte jusqu'à nouvel ordre.

L A M È R E.

Comment ? Elle n'est de retour que depuis quelques jours, doit-elle déjà repartir pour la campagne ?

E M I L I E.

Elle ira peut-être passer l'hiver dans un de ses châteaux.

CONVERSATION. 215

LA MERE.

Ce sont des arangemens dont je ne me mêle point.

EMILIE.

Maman, combien de temps jouerai-je encore avec ma poupée ?

LA MERE.

Mais vous parlez-là comme un petit enfant.

EMILIE.

Ah, c'est vrai. Je voulais dire : Combien de temps resterai-je encore atachée au service de Madame ?

LA MERE.

Vous savez que ce ne sont pas mes affaires. Il me semble que vos projets sont fort étendus, puisque vous attendez avec impatience le moment où vous aurez quinze ans, pour monter sa toilette & sa garde-robe sur le grand ton. Quand cela sera fait, vous voudrez avoir le profit de votre dépense. Ainsi je ne crois pas me tromper, si

je me flate de vous voir encore à dix-huit ou à vingt ans , occupée de la toilette de Madame. Voilà une longue & belle perspective d'amusemens.

E M I L I E.

Maman , je ne tire aujourd'hui de vous que des traits piquans. Je dirai que vous êtes plus satyrique que vous n'êtes mince. Mais je vous pardone vos injustices , & je vais voir si mes doigts sont dégourdis.



SEIZIEME

SEIZIEME
CONVERSATION.

EMILIE

(*rentrant avec sa mere, & posant un
paquet sur la table.*)

Nous voici, Maman, heureusement de retour, & nous & nos emplettes en sûreté. Convenez que ces embarras de Paris font quelque chose de terrible, ou, si cela vous paraît trop fort, quelque chose de bien incommode. On risque à tout moment d'être acroché, estropié, versé, mis en pieces par une charete, ou d'écraser ceux qui vont à pied. Cela me donne des souleurs, Maman!... Si vous ne m'aviez pas dit qu'il faut avoir du courage, je vous assure que j'aurais bien peur de temps en temps.

Tome II.

K

L A M E R E.

Moi aussi, si la peur remédiait à quelque chose. Mais supposé qu'il y eût réellement du danger, la peur ne servirait qu'à vous empêcher de voir les moyens de vous en tirer.

E M I L I E.

Vous doutez donc, Maman, qu'il y ait du danger ?

L A M E R E.

S'il y en a, il se réduit à peu de chose. Malgré l'extrême affluence du monde, malgré la multiplicité des carrosses & des charrettes & des pierres, & tant d'autres embarras dans les rues de Paris ; malgré l'étourderie, l'inattention, la témérité de ceux qui vont & viennent, en carrosse ou à pied, on entend rarement parler de quelque accident malheureux. Il faut donc que le danger ne soit pas aussi grand qu'il le paraît.

EMILIE.

Et voilà pourquoi vous n'y faites jamais attention ?

L A M E R E.

Pas autrement que pour m'assurer de la sagesse de mon cocher, dont la conduite est assise sur deux principes invariables : celui de n'être jamais pressé, & celui d'être le moins incommode possible à ceux qui vont à pied. Car, quelques précautions qu'on prene, on l'est toujours encore assez.

EMILIE.

Ainsi tout ce qui vous appartient a toujours des principes ?

L A M E R E.

C'est que je ne connais rien de mieux, pour se tirer des embarras de Paris & de la vie.

EMILIE.

Nous voilà toujours avec une bonne provision de soie, pour broder tout à notre aise.

K 2

L A M E R E .

Oh , très-fort à votre aise. Car vous pouvez être sûre de n'y pas travailler beaucoup ni long-temps de suite.

E M I L I E .

Maman , vous avez une dent contre mon pauvre métier.

L A M E R E .

Quand vous aurez quinze ans , vous y travaillerez tant qu'il vous plaira , & ne vous en foucierez peut-être plus. D'ici à ce temps vous me permettrez de vous contrarier sur toute occupation sédentaire.

E M I L I E .

En ce cas , Maman , ma tante n'aura donc pas son sac à ouvrage pour les étrennes ?

L A M E R E .

Vous lui donnerez ses étrennes à pâques. Un présent est toujours bien reçu.

EMILIE.

Et je dirai : Ma tante , prenez-vous-en à Maman , si j'ai l'air si pressé avec mes offrandes.

LA MERE.

Toute cette espece d'iniquités , je les prendrai toujours volontiers sur mon compte.

EMILIE.

Mais , Maman , vous ne me parlez pas de ce qui vous est arrivé dans cette boutique ?

LA MERE.

Vous l'avez donc remarqué ?

EMILIE.

Convenez que cette dame était bien impertinente. Elle est entrée là comme une folle , n'a salué personne , vous a pris la chaise qui était derriere vous , & s'est placée entre vous & la marchande , en vous tournant le dos. Si vous n'étiez pas la prudence même ,

K 3

il pouvait vous ariver un grand malheur , en voulant vous asseoir.

L A M E R E .

J'aime à croire que cette dame est plus étourdie qu'elle n'est impertinente.

E M I L I E .

A quoi jugez-vous cela ?

L A M E R E .

A son embarras extrême , à ses excuses sans fin , quand la marchande lui a appris doucement & tout bas , ce qu'elle venait de faire.

E M I L I E .

Oui , oui , les excuses , quand la sottise est faite ! Et puis , être corrigée par une marchande , cela fait honneur à son éducation. Je crois , Maman , que tout simplement elle vous a prise pour ma bonne , & moi pour une petite fille sans conséquence.

L A M E R E .

Quant à ce dernier point , elle ne

s'est point trompée. Cependant si j'étais tentée de taxer sa conduite d'impertinence, ce serait précisément pour avoir manqué d'égards à une petite fille sans conséquence & à celle qu'elle croyait sa bonne.

E M I L I E.

Mais, Maman, l'on est bien plus coupable de manquer d'égards envers son égale.

L A M E R E.

Point du tout. L'égalité établit & renferme en elle le droit de repousser l'offense. On est à deux de jeu. Une personne qui manque à son égale, s'expose au désagrément certain d'être réprimée, & ordinairement avec plus d'éclat qu'elle n'a offensé, ce qui ne met pas les rieurs de son côté. Ainsi, comme il n'est point reçu dans le monde, parmi les personnes du même rang, qu'on se laisse manquer, la justice & les égards réciproques se main-

K 4

tiennent d'eux-mêmes , fans que les loix s'en mêlent.

E M I L I E.

Et moi qui fuis les rieurs , je reſte de votre côté.

L A M E R E.

Ce qui prouve la bonté de ma cauſe. Toutefois , dans ce qui vient de m'arriver , il n'y a point d'offenſe du tout , puisſque la petite dame , dès qu'elle s'eſt aperçue de ſa mépriſe , s'eſt confondue en excuſes , & nous a quitées très-mal à ſon aiſe. Son air décontenancé me fait même préſumer , que l'impertinence n'eſt pas ſon fort , & qu'elle s'occupe peut-être encore actuellement de ſon petit tort , tandis que , fans vous , je ne me le ferais pas même rappellé. Mais j'avoue que je ne puis ſouffrir qu'on manque d'égarde aux enfans & aux inconnus , & c'eſt à mon gré une bien mauvaiſe excuſe que de dire : Pardon , Madame ,

je ne vous connaissais pas. C'est dire, en d'autres termes : Je me réserve le droit d'être impoli avec tout ce que je ne connais pas, ou que je ne crois pas de mon rang. Ce principe & la conduite qui en est la suite, couvrent je ne fais quoi de lâche, & me paraissent très-répréhensibles au milieu d'une nation civilisée.

E M I L I E.

Ah, je fais que vous voulez qu'on soit très-attentif pour les inconnus; mais, pour les enfans! Vous dites vous-même, Maman, qu'ils sont sans conséquence.

L A M E R E.

C'est vous qui avez parlé d'une petite fille sans conséquence. Quant à moi, je vous avertis que je trouve les enfans de la plus grande conséquence, & que je me sens disposée à leur marquer en toute occasion les plus grands égards.

K 5

E M I L I E.

Ah, peut-être parce qu'ils portent toute leur destinée sous leur petite enveloppe, comme dit Monsieur le Curé ?

L A M E R E.

Cette considération suffit d'abord pour inspirer un peu de réserve envers eux: car s'exposer par étourderie à manquer à un héros peut-être, tout morveux qu'il est encore, c'est un inconvénient. Personne ne voudrait remarquer dans sa vie la tache d'avoir pris l'Impératrice de Russie pour un enfant ordinaire. Cependant je ne suis pas non plus obligée de respecter sur l'étiquette du sac. Si par hasard il n'y avait rien dedans, j'en serais pour mes frais. Il est donc prudent & convenable, d'attendre le développement que l'âge & les circonstances operent, & de régler la dépense en égards sur le mérite réel & reconnu de chaque por-

teur ou porteuse de destinée. Mais s'il est vrai que le sentiment de la dignité de la nature humaine est une source féconde de grandes & belles actions parmi les hommes ; s'il est vrai que, sans élévation, la vertu même reste privée de son plus bel ornement, je ne connais rien de plus propre pour faire naître & fortifier ce sentiment dans les enfans, pour ainsi dire dès leur berceau, que de leur témoigner des égards. C'est les avertir de la manière la plus noble & la plus précise, de l'engagement sacré que chaque homme contracte dès son entrée dans ce monde, à ne rien faire de contraire à ce caractère de dignité. Ce ne sont pas à la vérité des égards de respect, comme on en doit aux personnes vertueuses, aux grands hommes, aux héros de la patrie, mais des égards d'intérêt & de cette bienveillance qui contemple avec complai-

fance, dans la race naissante, la gloire & la prospérité de la génération prochaine.

E M I L I E.

En ma qualité d'enfant, je suis obligée, Maman, de vous remercier de vos principes. Ce n'est pas à nous autres enfans de les contredire.

L A M E R E.

Ces témoignages d'égards & d'intérêt peuvent devenir ensuite un barometre, à mesure que les espérances se réalisent ou s'évanouissent.

E M I L I E.

C'est-à-dire, que ces témoignages vous voulez qu'on les augmente ou qu'on les diminue, suivant que les enfans promettent & tiennent, ou promettent sans tenir ?

L A M E R E.

C'est la loi de l'équité.

E M I L I E.

Je la trouve très-juste ; mais, Ma-

CONVERSATION. 229

man , je ne la crois pas à la mode.
Excepté vous, personne ne prend garde
aux enfans.

L A M E R E.

Voilà une assertion qui me paraît
bien téméraire.

E M I L I E.

Oh , quand on est enfant , on fait
cela. Tenez , Maman , quand les pa-
rens sont présens , on les caresse un
peu ; mais seuls & sans eux , on ne
les regarde seulement pas. Vous venez
de le voir. Cette dame , pour réparer
sa faute , vous a dit : Madame , vous
avez-là un charmant enfant ; mais je
n'ai pas été la dupe de ce compliment :
si j'étais si charmante , elle s'en serait
aperçue avant de vous avoir pris vo-
tre chaise.

L A M E R E.

Je conviens que ce sont de ces po-
liteffes d'usage , dont je ne fais au-
cun cas , & que je voudrais banir

de la société ; mais elles n'excluent pas la vraie politesse.

E M I L I E.

Détrompez-vous , ma chere Maman, & foyez sûre que cet intérêt que vous voudriez inspirer pour les enfans , ne se trouve chez personne.

L A M E R E.

Si cela était, j'en ferais fâchée , & je commencerais à être persuadée d'une triste vérité que j'entends souvent répéter , sur-tout aux vieillards , & à laquelle je n'ai pas voulu croire jusqu'à présent.

E M I L I E.

Quelle est-elle cette vérité ?

L A M E R E.

Ils disent qu'après avoir passé pendant long-temps pour le modele de la politesse en Europe , notre nation perd tous les jours de cette réputation, & finira peut-être par être une des

moins polies. Cette réflexion me mortifie & m'humilie extrêmement.

E M I L I E.

Mais , Maman , un peu de courage ! Il y a encore de bien aimables gens. D'abord , vos amis qui viennent ici , & puis ceux dont ils vous parlent. Cela fait déjà un bon nombre.

L A M E R E.

Je ne demande pas mieux que d'être rassurée.

E M I L I E.

Et puis , la politesse n'est pas aussi nécessaire que beaucoup d'autres vertus.

L A M E R E.

C'est-à-dire , qu'un peuple sauvage peut être bon & honête , sans être poli ; mais quand je vois une nation civilisée tomber dans l'impolitesse , j'en suis aussi inquiète que si je voyais un vieillard tomber en enfance.

E M I L I E.

Pourquoi donc cela , Maman ?

L A M E R E.

Quelle cause pouvez-vous assigner à l'impolitesse dans un esprit cultivé ?

E M I L I E.

Je ne le fais pas.

L A M E R E.

Moi, je trouve qu'elle ne peut venir que du défaut de bienveillance pour ses semblables, de l'indifférence pour le mérite, de l'insensibilité pour le bien, & d'autres causes tout aussi graves.

E M I L I E.

Cela est plus férieux que je ne croyais.

L A M E R E.

Tenez, votre Conte de Fées m'a brouillée avec la dissipation continue, & avec les gens qui ne songent jour & nuit qu'à s'amuser.

EMILIE.

Ah, nous y voilà encore, dans ce Conte, dont nous ne devons plus parler !

LA MERE.

Je suis fâchée de l'avoir lu. Tout le mal que je vois dans le monde, je suis tentée depuis ce moment-là, de l'attribuer à la dissipation & au goût de la friivolité.

EMILIE.

Eh bien, Maman, pour n'y plus penser, donnez-moi le livre que M. de Verteuil vous a rapporté. Vous me l'avez promis, mais vous n'êtes pas pressée de remplir votre promesse.

LA MERE.

Soit... Mais si cette lecture allait encore m'attrister ?

EMILIE.

Et pourquoi donc, Maman ? Vous ne voulez pas devenir mélancolique peut-être ?

L A M E R E.

Ce n'est pas un projet à former.

E M I L I E.

Vous dites que ce livre est sérieux, il vous égayera peut-être, puisque le Conte qui était gai, vous a fait faire des réflexions tristes.

L A M E R E.

Essayons. Nous pouvons lire ensemble l'introduction avant dîner ; & puis, si cette lecture vous intéresse, je vous confierai le livre.

E M I L I E.

Or écoutez de toutes vos oreilles.

L A M E R E.

J'écoute ; mais je crois que l'auteur s'adresse sur-tout aux jeunes personnes.

E M I L I E.

Tant mieux. Il trouvera à qui parler.

L A M E R E.

Je dis à de jeunes personnes déjà formées : car il me semble qu'en par-

CONVERSATION. 235

courant son ouvrage, j'ai vu beaucoup de choses au dessus de votre portée.

E M I L I E.

Nous verrons cela, Maman. Connaissez-vous aussi cet auteur ?

L A M E R E.

Non.

E M I L I E.

Ainsi vous ignorez s'il est mince ou s'il est gros ?

L A M E R E.

Nous tâcherons de le deviner, quand nous aurons lu son introduction.

E M I L I E.

Compte-t-il faire imprimer son livre ?

L A M E R E.

Je n'en fais rien ; mais je peux garder le manuscrit tant qu'il me plaira.

E M I L I E.

Allons , lisons.

(*Elle lit.*)

M É D I T A T I O N

DES PREMIERS PRINCIPES
DE LA MORALE.

« Qu'il est doux d'exister , de pen-
» ser , de sentir ! Je sentirai , pour ai-
» mer la vertu. Je penserai , pour
» connaître la vérité. J'existerai , pour
» remplir dignement le but de ma des-
» tinée ».

Maman , celui-ci n'aime pas plus la
dissipation que vous , à ce qu'il paraît.
Vous devez être contente de lui.

L A M E R E.

C'est ce que nous allons voir.

E M I L I E

(*continue.*)

« Je ferai le bien , parce qu'il est
» agréable à faire. Je fuirai le mal ,

CONVERSATION. 237

» parce qu'il remplit le cœur d'hor-
» reur & d'amertume ».

« J'ouvrirai le matin mon cœur à la
» joie de pouvoir faire le bien. Je me
» livrerai le soir au sommeil, avec la
» satisfaction d'avoir vécu dans l'in-
» nocence. Je travaillerai le lendemain
» à faire le bien que je n'aurai pas
» fait la veille ».

Je parie, Maman, que cette vie
vous convient ?

L A M E R E.

J'espère qu'elle vous convient aussi.

E M I L I E

(*continue.*)

« Je jouirai de tous les biens de la
» vie, sans orgueil & sans injustice.
» Je me passerai de tout ce que je
» n'ai point, sans humeur & sans mur-
» mure ».

C'est juste : car à quoi sert de mur-
murer ?

(*Elle continue.*)

« O vérité , fois la lumiere de mon
 » esprit ! O vertu , fois le guide de
 » ma vie ! O bienveillance , amour ,
 » gratitude , amitié , foyez mes seules
 » jouissances » !

A propos , Maman , savez-vous que
 je suis bien aise d'être au monde ?

L A M E R E .

Ah , ah ! Et pourquoi ?

E M I L I E .

Pour bien des raisons. Premièrement , c'est qu'on est bien aise d'être là. Et puis , c'est que c'est joli tout ce qu'on voit. Et puis encore , c'est qu'on est heureux , sans favoir de quoi.

L A M E R E .

Vos raisons ne font pas bien précises , mais je ne les en crois pas moins , je vous assure , les meilleures possibles. Est-ce une découverte subite que vous venez de faire ?

E M I L I E .

Oh , pardonnez-moi , je fais cela

depuis long-temps. Mais cela me prend plutôt l'après-dîner que le matin. C'est la joie ou bien la satisfaction qui me court par tout le corps.

L A M E R E.

Je connaissais cela aussi ; mais depuis que ma santé est détruite . . .

E M I L I E.

Ah, n'en parlons pas, ma chere Maman ; vous vous portez bien aujourd'hui . . .

L A M E R E.

Sans compter que la satisfaction qui vous court par le corps, à propos de rien, est contagieuse pour moi.

E M I L I E.

Comment, vous la gagnez ?

L A M E R E.

Presque toujours. Mais si nous continuions notre lecture ?

E M I L I E

(*continue.*)

« J'aimerais dans les hommes mes

» semblables. J'embélirai mon exis-
 » tence de celle des autres. J'éten-
 » drai ma bienveillance sur tout ce
 » qui existe autour de moi, afin que
 » mon cœur soit toujours environé
 » du bonheur d'aimer & d'être utile ».

« S'il est vrai que les hommes soient
 » plus méchants qu'ils n'étaient, je
 » ferai de l'indulgence & de la dou-
 » ceur mes compagnes ordinaires,
 » afin de n'être pas malheureuse des
 » vices & des défauts des autres ».

Ah oui, cela ne fait pas courir la
 satisfaction par le corps.

(*Elle continue.*)

« Je ferai heureuse du bonheur d'au-
 » trui, parce que le bonheur produit
 » & répand la joie, comme une source
 » bienfaisante répand la fécondité. Je
 » plaindrai le malheureux, parce
 » qu'on peut soulager ses maux, en
 » partageant ses peines. J'oublierai le
 » méchant

» méchant & ses actions, parce qu'il
 » faudrait le haïr.»

« C'est bien dit, cela, par exemple.

(*Elle continue.*)

« Je ne vivrai que pour ouvrir mon
 » cœur à ce qui est bon & conforme
 » à l'ordre. Je le fermerai au poison
 » de la haine & de l'envie, afin de le
 » préserver de la corruption. Je re-
 » pousserai l'injustice sans plainte &
 » sans vengeance, parce que celui qui
 » la commet est assez puni d'être mé-
 » chant.»

« C'est encore vrai, cela.

« Je serai juste, modérée & sensible
 » dans le bonheur, afin d'en être
 » digne.»

« Et moi aussi.

« Patient & courageuse dans le
 » malheur, afin de le vaincre.»

« Et moi aussi, si jé puis.

« Je ne murmurerai pas des événe-
 » mens de la vie, parce que je n'en

» connais ni la cause ni le but. Je
 » contemplerai l'immensité de l'uni-
 » vers & ses abîmes, afin de me gué-
 » rir de l'orgueil de me croire quelque
 » chose. J'observerai les soins de l'au-
 » teur de la nature pour le plus chétif
 » & le plus petit des êtres créés, afin
 » de ne me point croire abando-
 » née ».

Cela est beau, Maman.

« J'emploierai mon loisir à considé-
 » rer l'ordre & la magnificence de
 » ses ouvrages, afin d'avoir des sujets
 » continuels d'admirer & de me ré-
 » jouir. Tous les êtres vivans & ina-
 » nimés obéissent à sa loi, & trouvent
 » leur bonheur & leur conservation
 » dans cette obéissance. Je serai sou-
 » mise à sa volonté, afin d'être aussi
 » heureuse ».

Allons, obéissons. Mais, Maman,
 est-il bien sûr que le bonheur vienne
 toujours de cette obéissance ?

L A M È R E.

Cela me paraît à moi démontré. Une des loix de la nature les plus évidentes, par exemple, c'est qu'il faut jouir des plaisirs de la vie avec modération & sagesse. Ecartez-vous de la tempérance qu'elle vous prescrit, & vous jouirez de quelques plaisirs réels ou imaginaires, mais passagers & fugitifs, & qui feront bientôt suivis de repentir & de la perte de biens inestimables, tels que la santé du corps & de l'ame. Voilà à quel prix il vous aura été loisible de mépriser les loix de la tempérance.

E M I L I E.

J'entends. Voilà encore un bon trait contre la dissipation. Livrez-vous-y, & adieu la santé!

L A M È R E.

Au moins celle de l'ame.

E M I L I E

(*continue.*)

L 2

« J'admire les travaux & les ver-
 » tus de l'homme , son courage & sa
 » constance , son génie , & la subli-
 » mité de ses pensées , & je me ré-
 » jouirai d'être de son espece. Je pré-
 » ferverai ma vue de l'aspect du vice ,
 » afin que sa bassesse ne flétrisse pas
 » mon cœur , & ne me fasse point
 » rougir de mon semblable ».

C'est encore bien dit. Cela fait bien
 de la peine , de voir le mal.

« Que mon cœur n'éprouve jamais
 » la lassitude du bien ! Que la certi-
 » tude de passer ma vie dans l'inno-
 » cence ne me quite jamais , afin que
 » je conserve le désir de vivre » !

Maman , il faut que j'aie cette certi-
 tude , car j'ai bien envie de vivre.

L A M E R E .

Tant mieux , pourvu que *vivre &*
bien vivre soit la même chose chez
 vous , comme chez toutes les perso-
 nes vertueuses.

EMILIE.

Cela va sans dire.

(Elle continue.)

« Je regarderai la vie comme un
» bien passager , que je ferai valoir
» de mon mieux , afin de le rendre
» sans regret , lorsque j'en aurai joui
» pour le bonheur des autres & pour
» le mien ».

Ah oui vraiment , il faut rendre.

« La vertu vaut mieux que la vie ,
» puisqu'il n'y a point de bonheur
» sans elle , & que la vie sans bonheur
» ne mérite pas d'être conservée ».

Cela me paraît clair.

« Que plutôt je cesse de vivre que
» de faire le mal » !

C'est la conséquence.

« Que je ne sois jamais assez mal-
» heureuse , pour être la cause même
» innocente de l'infortune des autres » !

Dieu m'en préserve !

« La fausseté n'approchera point de

» mon cœur, le mensonge ne fera
 » point sur mes lèvres, parce que
 » je gagnerai à me montrer telle que
 » je suis ».

Et moi aussi, à ce que j'espère.

« Plus mes devoirs seront étendus
 » & nombreux, plus mon cœur aura
 » de sujets de satisfaction ».

Et je n'aurai pas besoin de dissipation ; n'est-ce pas ? ... Ah, Maman, on va servir ... Au milieu de ma Méditation !

L A M È R E.

Je n'avais pas prévu que vous en feriez en même temps le commentaire.

E M I L I E.

Est-ce qu'il vous a déplu ?

L A M È R E.

Pardonnez-moi, je l'ai trouvé beau ; mais il n'a pas abrégé la lecture.

E M I L I E.

C'est qu'avec vous, ma chère Ma-

man , je suis accoutumée à penser tout haut.

L A M E R E.

Il me semble que votre pensée n'est pas défavorable à l'ouvrage.

E M I L I E.

Si peu , Maman , que je confisque de livre à mon profit.

L A M E R E.

Allons , je ne peux rien contre la violence.

E M I L I E.

Cependant il n'y a rien de nouveau là dedans au moins. Je fais tout cela , Maman ; c'est ce que nous disons tous les jours , & ce que j'ai toujours éprouvé. Quand j'ai tort , je suis malheureuse ; quand je suis contente de moi , je sens le bonheur qui me court par le corps , & je sais pourquoi. Quand je peux faire du bien à quelque chose , je suis enchantée ; quand je vois quelqu'un souffrir , cela me

fait de la peine , & c'est comme si c'était moi. Eh bien , voilà en trois mots tout ce que je viens de lire , excepté que je ne dis pas si bien.

L A M E R E .

Cela me prouve que l'auteur a bien connu les élémens du bonheur , puisqu'il ses principes sont d'accord avec votre expérience. Si j'avais à leur reprocher quelque chose , ce serait le vague que j'y trouve.

E M I L I E .

Qu'appellez-vous vague ?

L A M E R E .

C'est le contraire de la précision. Les maximes générales sont incontestables. Personne ne doute , par exemple , que le bonheur de l'homme ne repose sur la vertu. Mais c'est dans l'application des maximes générales à notre situation particulière , que consiste la science de bien vivre ; & l'ouvrage de la vertu , à les suivre fidèle-

CONVERSATION. 249

ment , quand même notre intérêt passager ou mal entendu & nos passions du moment ne seraient pas de cet avis-là. Dire ou écrire , ou lire & répéter ces maximes générales & incontestables , c'est n'avoir rien fait pour l'avancement de cette science , la plus importante de toutes.

E M I L I E.

C'est-à-dire , la science de bien vivre , n'est-ce pas ?

L A M E R E.

Seulement celui qui dit mieux qu'un autre , qui exprime ces maximes d'une manière plus heureuse , avec plus de feu , plus de force , plus de sensibilité , mérite l'éloge d'un homme éloquent ; & c'est un fort bel éloge , mais ce n'est pas le premier de tous.

E M I L I E.

Ainsi ce n'est pas celui que vous préféreriez ?

E 5

L A M E R E.

Si un de vos freres me faisait cette question , je lui demanderais : Auquel de deux guerriers pensez-vous qu'on doive confier la défense de la patrie , à celui qui parle le mieux sur l'usage de chaque arme , ou à celui qui , sans parler , fait s'en servir avec le plus de dextérité & de courage ?

E M I L I E.

Mes freres répondraient, en braves soldats : Au dernier.

L A M E R E.

Parce qu'à la guerre il faut avoir fait ses preuves , & que ces preuves ne peuvent consister en paroles. Il en est de même de la vertu. Elle est l'arme tutélaire de notre innocence & de tous les biens les plus précieux qui nous sont confiés. La vie d'un seul homme vertueux est plus instructive, plus contagieuse, plus inflammatoire, si l'on peut s'exprimer ainsi, que tout ce

que les plus beaux diseurs peuvent écrire sur la vertu.

EMILIE.

Mais, Maman, l'un n'empêche pas l'autre ?

LA MERE.

Vous avez raison. Bien dire n'empêche pas de bien faire ; mais l'un est tout autrement essentiel que l'autre.

EMILIE.

Ainsi, Maman, tout considéré, vous n'aimez pas cet ouvrage ?

LA MERE.

Comme vous allez vite ! Nous n'en avons lu que quelques pages, & vous voulez que je juge, & même que je condamne ! Je crois ce livre fort bon ; seulement dans ce que nous venons de lire, je trouve plus de douceur que de force ; voilà tout.

EMILIE.

Eh bien, la douceur est agréable.

L 6

L A M E R E.

Sur-tout quand elle est relevée par un peu d'énergie & de force.

E M I L I E.

C'est votre passion, la force; vous la voulez par-tout.

L A M E R E.

Voyez comme vous êtes injuste ! Quand nous avons lu l'autre soir, avant de nous coucher, cette idylle de Gessner, où Mirtile, par un beau clair de lune, va visiter l'étang voisin ...

E M I L I E.

Ah, je m'en souviens, Maman. Le calme profond de la nuit & le doux chant des rossignols l'avaient retenu long-temps près de cet étang dans un ravissement muet. Enfin il revient à sa cabane, & trouve son père endormi sous le berceau couvert de pampres & adossé à la cabane. Et vous disiez que cela faisait tableau, & que vous

voyiez d'ici ce vénérable vieillard , avec ses cheveux blancs , couché sur le gazon & éclairé par la lune. Et puis tout ce que son fils lui dit pendant qu'il dort ! Comme c'est beau ! Et vous disiez que cet auteur avait un charme & une douceur inexprimables ; Et puis vous me permîtes de lire encore *Amintás* , & puis encore *Tiiré* & *Ménalque* , & *Palémon* , la plus belle de toutes ; & vous disiez qu'il fallait que M. Gessner eût été bien bon fils , & qu'il méritait d'avoir des enfans qui lui ressemblerent , puisqu'il savait peindre la piété filiale avec des couleurs si touchantes. Et moi , je vous disais le lendemain , qu'on dormait bien mieux , quand on avait fait une lecture comme celle-là . . .

L A M È R E.

Et m'avez-vous entendue reprocher à ces charmantes idylles de manquer de force ?

E M I L I E

(embrassant sa mere.)

Ah, Maman, j'ai tort, j'ai tort.

L A M E R E.

Je n'exige donc pas de la force là où elle serait déplacée ? Au reste, nous pouvons arranger notre différend sans nous brouiller. Vous m'avez pris mon livre, vous en lirez une Méditation tous les matins, si vous voulez. Et puis je vous donnerai, moi, les cahiers d'une femme d'un grand mérite de ma connaissance.

E M I L I E.

Qu'est-ce qu'il y a dans ces cahiers ?

L A M E R E.

Elle a fait l'extrait des Vies des hommes illustres de Plutarque, à l'usage d'une jeune personne qui en a singulièrement profité. Vous savez ce que c'est qu'un extrait, & vous comprenez qu'elle a rapproché les traits les plus remarquables de tous les grands & vertueux.

personages de l'antiquité. Si cela vous convient, après chaque Méditation vous lirez un de ces extraits ; nous verrons lequel de ces deux ouvrages vous aimerez le mieux à la longue.

EMILIE.

Cela s'appelle parler, Maman. Nous jugerons ce procès ensemble. Je parie qu'il y a de la force dans ces extraits ?

LA MERE.

Ou, si vous voulez, de la sève.

EMILIE.

Mais pourquoi aimez-vous tant la force ou la sève ?

LA MERE.

Parce que c'est elle qui vivifie & soutient tout dans la nature. La mort n'est que la cessation des forces de toute espece. Vous aimez à vivre, à ce que vous m'avez insinué ; vous devez donc aimer la force autant que moi.

E M I L I E.

Mais comment, Maman, pouvez-vous l'aimer à ce point-là, vous qui n'avez pas plus de force qu'un ferin, comme vous difait Madame de Bel-tort ?

L A M E R E.

Plus on est privé de force physique, plus la force morale nous est chere & indispensable. Sans quoi que deviendrait-on ?

E M I L I E.

Oh, celle-là ne vous manque pas. Demandez plutôt à M. de Verteuil,

L A M E R E.

Et moi, je ne m'en trouve guere plus qu'à un ferin, pour ne point quitter l'oiseau favori de Madame de Bel-tort. Mais allons réparer nos forces physiques, & puis nous nous occuperons à augmenter la masse de nos forces morales.



DIX-SEPTIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

QU'IL y a long-temps, ma chere Maman, que nous n'avons été assises l'une à côté de l'autre, tête à tête, & que ce temps a été cruel à passer ! Mais vous voilà, grâces à dieu ! hors de danger ; vos forces reviennent à vue d'œil, & aujourd'hui sur-tout vous me paraissez presque radieuse.

LA MERE.

Il est certain que depuis plus de six mois je ne me suis pas sentie aussi bien. . . Aussi je n'ai pas voulu avoir pendant cette soirée d'autre garde à côté de moi que mon enfant.

EMILIE.

Dites votre enfant malheureux, qu'on a impitoyablement éloigné de vous. Quand vous avez été très-mal, il ne m'a pas été permis de vous voir. Quand vous avez été mieux, j'ai eu la permission d'entrer, mais on m'a défendu de rester ; de peur, ont-ils dit, de vous causer de l'attendrissement. Ce n'est que depuis huit ou dix jours qu'il m'est permis de rester un peu & de vous rendre quelque petit service. Mais, grâces à dieu ! nous voici tête à tête. J'espère que personne n'y trouvera plus à redire, & que vous ne souffrirez pas qu'on me renvoie, quand je me présente à la porte.

LA MÈRE.

Vous pouvez bien juger à quel point cette séparation forcée a été cruelle pour moi. Mais ne pensons plus au passé que pour nous réjouir de

CONVERSATION. 259

notre réunion. Ah, comme nous allons jaser ensemble !

E M I L I E.

Ah non, ma chere Maman. On m'a bien recommandé de ne pas vous faire causer. Ils disent que cela pourrait vous occasioner une rechute.

L A M E R E.

Ils ne savent ce qu'ils disent, ma chere amie. Vous pouvez les assurer que quand j'aurai causé une ou deux heures avec mon enfant, je me sentirai beaucoup plus en vie, qu'après avoir avalé leurs potions & tout ce qu'ils pourraient inventer, pour me rendre mes forces. D'ailleurs, je me sens très-bien aujourd'hui. J'ai pris ce matin l'air sur ma petite terrasse, pendant que vous étiez aux Tuileries. Les premiers beaux jours du printemps font tant de bien & sont si agréables !

E M I L I E.

Ah oui... Je disais : Ah, si Maman pouvait être là !

L A M E R E.

Et moi, je disais : Ah, si j'avais mon Emilie, pour m'aider à faire le tour de ma terrasse !

E M I L I E

(*en embrassant sa mere.*)

La voilà, ma chère, ma bonne mere !

L A M E R E.

Mais au lieu de marcher, nous causerons. Et pour que le grand docteur n'ait rien à dire, je ne dépenserai pas mon capital, je ne vivrai que sur mon revenu.

E M I L I E.

Ah, c'est vrai, il vous l'a recommandé. Ce sont ses paroles ; je l'entends, c'est comme s'il parlait. Pourvu qu'il ne me reproche pas mon tête à tête !

L A M E R E.

Ne craignez rien. J'ai assez de force à présent, pour vous défendre.

CONVERSATION. 261

EMILIE.

De quoi parlerons-nous , ma chere Maman ?

LA MERE.

Je n'en fais en vérité rien. Nous avons tant de choses à nous dire & à nous demander réciproquement , que nous n'aurons pas fini de deux mois , & qu'il est bien naturel que nous ne sachions par-où commencer.

EMILIE.

Quel est donc ce rêve que vous vouliez me dire il y a quatre ou cinq jours , quand notre charmante amie , Madame de Ternan , vous a défendu de pérorer ?

LA MERE.

Ah , ce rêve ! Je m'en souviens : il m'a fait de la peine.

EMILIE.

En ce cas , n'en parlons pas.

LA MERE.

Oh , je n'en suis pas alarmée , à en

perdre courage. Au contraire, je ferai bien aise de vous le dire, & de savoir ce que vous en pensez.

E M I L I E.

En ce cas, voyons votre rêve, ma chere Maman.

L A M E R E.

J'ai vu dans mon rêve une jeune fille.

E M I L I E.

C'est moi, je parie.

L A M E R E.

Vous allez en juger. Elle pouvait avoir cinq à six ans.

E M I L I E.

Ah, ce n'est plus moi.

L A M E R E.

Je me sentis pour cet enfant un intérêt si vif & si tendre, que je me mis à l'examiner avec une extrême attention. Je remarquai avec un plaisir singulier, que, sans avoir rien perdu des grâces & de la simplicité de l'en-

CONVERSATION. 263

fiance , cette jeune fille avait déjà acquis un tact , un discernement , un jugement qui me paraissaient quelquefois supérieurs à son âge. Je crus m'apercevoir que cela venait de ce qu'elle causait continuellement avec sa mere. Il régnait entre sa mere & elle une si grande tendresse , une amitié si vraie & si intime , que le seul spectacle de leur maniere d'être ensemble me remplissait les yeux de larmes d'attendrissement. Elles ne voulaient se quitter ni jour ni nuit.

E M I L I E.

Ne parlez pas avec tant d'émotion ,
ma chere Maman,

L A M E R E.

Quand la mere était obligée de donner quelque temps aux affaires de sa maison ou à d'autres devoirs indispensables , elle en était attristée , & l'on voyait qu'elle ne cherchait qu'à se retrouver avec son enfant. Quand

sa mauvaise fanté l'empêchait de suivre sa fille à la promenade, & de partager ses exercices du corps, c'était l'enfant qui s'en affligeait. Ses progrès en tout genre furent sensibles; & lorsque l'étourderie & l'inconséquence de son âge l'exposaient à quelque écart, un mot, un regard de sa mere, n'était pas dit, n'était pas lancé, que la jeune fille avait déjà senti & réparé son petit tort. Une chose qui me frapa, c'est que c'était toujours elle qui se reprochait les petites fautes la première, qui s'en accusait à sa mere; & celle-ci était ordinairement réduite au rôle bien satisfaisant pour une mere, d'atténuer la faute, d'en chercher le côté excusable, & de prendre, pour ainsi dire, son enfant sous sa protection contre sa propre sévérité. Le seul sujet de désunion que je pus remarquer entre deux personnes si étroitement liées, c'est que sa mere se trouvait

CONVERSATION. 265

trouvait quelquefois dans la nécessité de contrarier sa fille sur des goûts trop sédentaires , & même sur l'excès avec lequel elle se livrait à la lecture. Jamais , par exemple , elle ne voulait se coucher le soir , quoique les enfans aient besoin de beaucoup de sommeil ; & la seule preuve de tendresse qu'il ne fût pas au pouvoir de sa mere de lui donner , c'était de se coucher aussi-tôt qu'elle.

E M I L I E.

En vérité , Maman , je n'ose me flater de connaître cette jeune personne.

L A M E R E.

Tout-à-coup je la perdis de vue dans mon rêve. Cela me fit une peine inexprimable. Je me tourmentai pour la retrouver ; je fis des efforts aussi inutiles que pénibles , & je me lamentai de cette perte , à inquiéter mes gardes.

Tome II.

M

E M I L I E.

Maman, vous avez eu le cauchemar. On dit que cela arrive dans les maladies. Cela fait bien du mal ; mais vous dormirez mieux cette nuit ; n'est-ce pas ?

L A M E R E.

Enfin je la retrouvai, & je fis un cri de joie... J'eus d'abord quelque peine à la reconnaître ; elle avait singulièrement grandi.

E M I L I E.

Elle avait peut-être deux ans & demi de plus ? Etait-elle aussi grande que moi ?

L A M E R E.

Je ne crois pas avoir aperçu une ligne de différence... Sa mere me parut aussi extrêmement changée, & me fit beaucoup de peine à voir.

E M I L I E.

C'est toujours du cauchemar que cela.

LA MÈRE.

Je les reconnus cependant à la même tendresse qui subsistait toujours entre elles ; mais le ton de la jeune personne me parut changé, & n'avoir pas gagné au change. Je remarquai je ne fais quoi de déçoufu dans sa conversation, & même dans sa conduite. Son attention paraissait ne se porter que sur des objets & des discours frivoles. Sa mere en paraissait affligée sans le témoigner ; & je me disais : Qu'est donc devenue cette franchise que j'ai vu régner entre elles ? Enfin ma surprise fut à son comble, lorsque j'entendis la jeune personne entretenir sa mere pendant près d'une demi-heure de ce qu'avaient dit le matin les gardes & la bonne & la femme de chambre pendant leur déjeûner. Celle-ci avait reçu de sa maîtresse une robe en présent, & avait établi une grande consultation avec la bonne &

les gardes ; pour savoir si elle en ferait une robe du matin ou une polonaise. Je crois que la jeune personne elle-même avait été priée de donner son avis. Elle raporta le pour & le contre avec le plus grand détail , & la bonne mere écouta avec la plus grande patience le résultat de cette délibération , c'est-à-dire , la chose du monde la plus insipide pour elle. Quant à moi , je fus si frappée de ce commérage...

E M I L I E

(pleurant.)

Mais , Maman , si vous saviez comme on m'avait défendu de vous parler de rien qui pût vous appliquer , ou vous causer la plus légère émotion ! On m'avait menacée de ne me pas laisser entrer ici de huit jours , si je vous disais quelque chose qui pût vous intéresser.

L A M E R E.

Comment, Emilie, est-ce que vous prétendez jouer un rôle dans mon rêve? Ou si la jeune personne vous a priée de parler à sa place, & de vous charger de son apologie?

E M I L I E.

Mais je crois, Maman, qu'elle en a besoin.

L A M E R E.

Mon dessein n'était pas de vous affliger, & vous me rassurez beaucoup sur son compte. Car je vis clairement que sa pauvre mere (voyez un peu comme les meres sont promptes à s'alarmer!) supposait que sa fille, par je ne fais quelle fatalité, avait tout-à-coup changé de caractère, & pris les habitudes & le caquetage des femmes de chambre.

E M I L I E.

C'est que vous n'avez pas rêvé le milieu, Maman.

M 3

L A M E R E .

Quel est donc ce milieu ?

E M I L I E .

C'est que cette mere , que vous avez bien raison d'aimer , tomba subitement malade & dans un si grand danger , que tout le monde la crut morte ; & cela dans un moment où tous ses parens & amis étaient en voyage ou à la campagne. Ah , si vous aviez vu la désolation & le désordre de la maison ! Tout le monde se lamentait , personne ne savait ce qu'il devait faire. Sa pauvre fille fut là pendant plusieurs jours , sans qu'on prît garde à elle que pour la ranger dans un coin de la chambre de sa bonne , d'où elle ne devait pas bouger. Quand ce danger fut passé , elle n'eut pas , comme je vous l'ai dit , la permission de voir sa mere , & elle n'eut pendant longtemps d'autre société que celle des gardes & des femmes de chambre.

L A M E R E.

Vous m'inspirez, ma chere amie ; autant d'intérêt que de compassion pour cette jeune personne ; mais vous me prouvez, aussi par ce côté, combien une éducation publique, si elle était heureusement instituée, serait préférable à l'éducation particuliere, puisque celle-ci peut exposer un enfant à un abandon subit par le défaut d'une seule personne.

E M I L I E.

Vous dites vous-même, Maman, que les enfans sont comme la cire molle. Etes-vous étonnée de trouver votre bâton de cire déformé, quand vous l'avez jeté par terre ?

L A M E R E.

Vous voulez dire, quand, malgré moi, ma main débile & défaillante l'a laissé échaper.

M 4.

E. M. I. L. I. E.

Cela est vrai ; c'est comme cela que je devais dire.

L A M E R E.

Je peux vous avoir dit que les enfans font, comme la cire, susceptibles de bonnes & de mauvaises impressions ; & voilà pourquoi il est si important que les premières impressions ne soient pas mauvaises. Mais quand les bonnes sont reçues, il faut qu'elles durent & restent : car si le dernier venu peut toujours imprimer à la cire ce qu'il veut, elle prendra successivement & indistinctement toutes les formes, bonnes ou mauvaises, & par conséquent elle n'en gardera aucune, & ne fera d'aucun prix. Je crois que la bonne cire se durcit à mesure qu'elle reçoit des impressions salutaires, & qu'il ne dépend plus de qui le veut, de les éfacier.

EMILIE.

Croyez-vous donc, ma chere Maman, que tout soit éfacé chez cette pauvre fille ?

LA MERE.

Je le crois si peu que, si je puis revoir sa mere en rêve, je la rassurerai de mon mieux sur le compte de son enfant, & j'espère lui prouver qu'elle s'est alarmée beaucoup trop vite.

EMILIE.

Que je vous aurai de l'obligation, ma chere Maman !

LA MERE.

Je fais bien ce que sa mere me dira.

EMILIE.

Quoi donc ?

LA MERE.

Elle me dira d'abord que les femmes qu'elle a à son service sont des personnes d'une affection & d'une honêteté éprouvées, & que si leur société ne peut pas être utile à l'éducation de sa fille,

M 5

elle ne redoute pas du moins que leur commerce lui soit nuisible.

EMILIE.

Oh, elle a bien raison, Maman.

LA MERE.

Ensuite : Que, si elle s'est alarmée ; ce n'est pas tant à cause du changement de ton de sa fille ou de ses sujets de conversation, que de la perte de plusieurs bonnes habitudes qu'elle lui connaissait, & qu'elle n'a plus retrouvées que pour le moins fort afaiblies.

EMILIE.

Quelles habitudes, ma chere Maman ?

LA MERE.

Par exemple, elle prétendait que sa fille s'était convaincue de très-bonne heure de l'importance d'être exacte & toujours prête à la minute, soit pour ses occupations, soit pour ses amusemens. C'était-là une excellente impression qu'on avait donnée à cette

cire. L'habitude contraire, outre les défagrémens journaliers auxquels elle expose, peut entraîner les plus grands inconvéniens dans les occasions essentielles. La jeune personne paraissait donc avoir contracté, d'après sa propre conviction, une exactitude à toute épreuve, & sa mere la comptait déjà au nombre de ses qualités & des impressions inéfaçables.

E M I L I E.

Eh bien ?

L A M E R E.

Eh bien, elle a cru s'apercevoir, dans la dernière partie de mon rêve, que cette qualité s'était éclipcée, que cette bonne habitude ne subsistait plus. D'où peut venir, me demandait-elle avec inquiétude, ce changement ? Pourquoi a-t-elle toujours autre chose à faire, quand elle doit commencer celle qu'on lui propose ? Pourquoi lui faut-il un quart-d'heure, avant de s'y

M 6

déterminer ? Comment arrive-t-il que ses occupations les plus habituelles lui paraissent toujours inattendues , & qu'elle ne soit jamais prête au moment convenable , elle qui était l'exactitude même ? Concevez-vous , continuait-elle , une cause à cette espece de distraction vague qui la fait ou lambiner ou bien agir avec précipitation , tandis qu'avant cette époque elle était toujours également éloignée de ces deux excès ?

E M I L I E.

Ne regardez-vous pas cela , ma chere Maman , comme une suite de cet ahurissement où elle est tombée pendant ce milieu fatal que vous n'avez pas rêvé ?

L A M E R E.

Je le croirai bien volontiers , surtout si cet ahurissement & ses suites disparaissent avec leur cause.

CONVERSATION. 277

EMILIE.

Oh vous pouvez être bien sûre que cette petite fille fera tout ce qui dépend d'elle , pour rassurer une mere qu'elle aime plus que sa vie.

LA MERE.

Cependant j'avais oui dire que ce défaut , qui n'avait jamais été le sien , & dont la découverte imprévue a si fort affligé sa mere , avait été récemment poussé bien loin.

EMILIE.

Comment cela , Maman ?

LA MERE.

Par exemple , elle s'était fait une loi invariable de ne jamais faire attendre une minute aucun marchand , aucun ouvrier. Car , tout enfant qu'elle était , elle sentait l'injustice impardonnable , de disposer par caprice , par légèreté ou par dépenaillement & mauvais ordre , d'une portion de temps de cette espece d'hommes dont

le temps fait toute la richesse. Si chacun, disait-elle, a le droit de faire attendre un ouvrier dans son antichambre, & de lui faire perdre son temps, comment ce pauvre homme fera-t-il donc pour se tirer d'affaire & gagner sa vie ? Il en perd déjà assez en courant continuellement d'un bout de Paris à l'autre ; si l'on se permet encore de le faire attendre, il fera bien à plaindre. Ceux qui commettent cette injustice, continuait-elle, ne prétendent pas pour cela payer plus cher ou être plus mal servis que les autres. Que reste-t-il donc à l'ouvrier à qui l'on prend tous les jours un quart ou la moitié de sa journée ? Le seul parti, de regagner le temps perdu par la vitesse & la négligence du travail ; la nécessité par conséquent de faire mal. Car la dépendance où le pauvre est du riche & l'ouvrier de celui qui l'emploie, lui interdit toute

plainte, toute remontrance; & voilà comment l'injustice & l'insensibilité du riche détériorent le travail du peuple & corrompent son caractère. — Ces réflexions sentées faisaient bien du plaisir à la mere de la part de son enfant.

E M I L I E.

Dites-vous, Maman, qu'elle faisaient ces réflexions, ou bien qu'elle se conduisait comme si elle les avait faites ?

L A M E R E.

Peut-être sa mere faisaient-elle les réflexions, & la fille se conduisait en conséquence.

E M I L I E.

Qu'elle ait été en état de les faire, ou qu'elle les doive à sa mere, il n'est pas possible, Maman, qu'elle les ait oubliées.

L A M E R E.

Et malgré cette impossibilité, il m'a été assuré qu'un pauvre ouvrier, après

avoir attendu un gros quart-d'heure ,
 avait été renvoyé hier avec son ou-
 vrage & remis au lendemain , & par
 conséquent obligé à deux courses au
 lieu d'une.

E M I L I E.

Ah, c'est vrai, Maman. C'était mon
 cordonier qui m'apportait une paire
 de souliers ; mais je vous assure qu'il
 n'a pas attendu plus de dix minutes.

L A M E R E.

Mais la perte du temps ne consiste
 qu'en perte de minutes.

E M I L I E.

Je suis sortie de ma chambre , & je
 lui ai dit : Monsieur Quintal , j'en suis
 bien fâchée ; mais pourquoi venez-
 vous l'après midi ? Je suis embarrassée
 en ce moment ; il n'est pas possible
 que je me fasse chauffer.

L A M E R E.

Qu'a-t-il dit à cela ?

EMILIE.

Il m'a dit : Que cela ne vous fâche pas , Mademoiselle ; je reviendrai après demain à dix heures du matin sans faute.

LA MERE.

Il fait sans doute mieux chauffer qu'il ne fait parler.

EMILIE.

Pardonnez-moi , Maman ; il a été fort poli.

LA MERE.

C'est ce que je lui reproche. Moi , à la place de Monsieur Quintal , je vous aurais dit tout doucement : Savez-vous , Mademoiselle , quelle distance il y a de la rue Saint-Sauveur à la chaussée d'Antin ? Essayez une fois de venir à pied de votre maison dans ma boutique , pour vous faire chauffer ; & je vous dirai : Je n'en ai pas le temps aujourd'hui , revenez demain. Nous verrons si vous serez bien con-

tente d'avoir fait votre course inutilement. Il n'y a cependant pas plus loin de la chaussée d'Antin à la rue Saint-Sauveur que de la rue Saint-Sauveur à la chaussée d'Antin, & je vous ai reçue tout de suite, dans ma boutique, c'est-à-dire, dans la pièce d'honneur de ma maison, sans vous faire attendre dans une antichambre ou dans un corridor. Apparemment, aurais-je ajouté, que vous comptez me payer un tiers en sus du prix, pour tout le temps que vous me faites perdre. Si je ne suis pas venu ce matin, c'est que j'ai trouvé par-tout des personnes aussi justes que vous ; dans chaque maison on m'a fait attendre, & pendant ce temps-là ma femme & mes cinq enfans attendent après le pain que vous & vos pareils leur enlevez.

E M I L I E.

Ah, ma chere Maman, voilà une

CONVERSATION. 283

cruelle leçon ! Je vous promets bien qu'il ne perdra plus de sa vie une minute avec moi, ni lui, ni personne.

L A M E R E.

Et moi, je me réjouirai d'avoir retrouvé mon Emilie telle que je l'avais perdue, & de n'être pas dans le cas de partager les inquiétudes de cette pauvre mere de mon rêve.

E M I L I E.

Il est bien juste, ma chere Maman, que vous n'ayez que des sujets de satisfaction, après tant de dangers & de souffrances.

L A M E R E.

Quels étaient donc ces embarras, ma chere amie, qui vous forcerent de faire attendre & de renvoyer votre cordonier ?

E M I L I E.

Vous savez bien, Maman, que M. de Gerceuil, au sortir de chez vous, vint dans ma chambre avec ma tante.

L A M E R E.

Vraiment, je l'avais oublié. Et vous apporte-t-il toujours des oranges ?

E M I L I E.

Oh, nous ne sommes plus si enfans, lui & moi. Mais il me dit qu'il était bien aise de me voir, & qu'à présent nous pouvions jaser ensemble, puisque vous vous portiez très-bien, & que cela irait mieux de jour en jour. Il avait son air ordinaire pour la première fois : car depuis son retour il passait toujours devant moi avec un air sombre & sans me parler. Savez-vous, me dit-il, que c'est aujourd'hui le dernier du mois ? Si Messieurs vos freres étaient ici, & que votre Maman fût assez forte, il y aurait eu un exercice, & vous seriez peut-être actuellement décorée de la croix. Moi, je lui répondis que j'y pensais, quand il m'avait fait l'honneur d'entrer chez moi, & que j'étais sur le point

CONVERSATION. 285

de faire faire un exercice à ma poupée, à la petite s'entend, que nous appellons la niece; vous savez bien, Maman? Il me dit que c'était à merveille, que nous ne pouvions mieux célébrer la convalescence de Maman à la fin du mois. Que je ferais la gouvernante, que la niece ou la petite poupée répondrait à mes questions, & que lui il ferait le rôle de mon frere le Chevalier, & tâcherait de gagner la croix.

L A M E R E.

A la poupée? Et vous dites qu'il n'y a plus d'enfant? Allez, votre ami aux oranges le fera à quatre-vingts ans.

E M I L I E.

C'est ce que ma tante lui disait,

L A M E R E.

Je parie qu'elle a haussé les épaules, votre tante,

E M I L I E.

Un peu, Maman ; mais elle a eu la complaisance d'assister à l'exercice.

L A M E R E.

Mais qui répondait donc pour la petite poupée ?

E M I L I E.

C'est moi, Maman, qui répondais pour elle & qui soufflais encore M. de Gerceuil : car il faisait semblant de ne rien savoir, & je vous assure que, sans moi, il n'aurait pas gagné la croix.

L A M E R E.

Ainsi il l'a gagnée par supercherie, & vous avez fait une injustice criante à votre poupée ?

E M I L I E.

Il est vrai, Maman, que les choses ne se font pas passées bien loyalement. Mais je crois qu'on peut faire une injustice, sans conséquence, à une petite fille qui n'a qu'un cœur de carton,

CONVERSATION. 287

L A M E R E.

Je vois que vous deviez avoir bien des affaires à la fois. Faire d'abord les demandes, & puis les réponses pour la petite, & en souffler encore à un ignorant, qui répondait peut-être tout de travers.

E M I L I E.

Tout juste, Maman, vous y êtes.

L A M E R E.

Et quel était l'objet de l'exercice ?

E M I L I E.

Oh, Maman, c'était sérieux. Il s'agissait des cinq sens.

L A M E R E.

Vous avez raison; voilà un sujet sérieux & grave. Je suis bien fâchée de ne m'être pas trouvée à cet exercice. J'aurais appris, entre autres particularités, comment on peut faire trois rôles à la fois.

E M I L I E.

Cela n'est pas bien difficile, ma

chere Maman. Voulez-vous en voir un échantillon? . . . Mais non, cela vous fatiguerait peut-être.

L A M E R E.

Au contraire, cela me reposera.

E M I L I E.

Eh bien, ma chere Maman, quand je ferai la gouvernante, je me tiendrai à votre droite; puis je passerai à votre gauche, pour faire la niece ou la poupée; & quand je me placerai devant vous, ce sera pour souffler M. de Gerceuil, qui fait mon frere le Chevalier.

L A M E R E.

Je crois qu'il faut d'abord retrancher ce dernier rôle. Outre que je ne me soucie pas qu'il gagne encore une fois la croix sans l'avoir méritée, il pourrait embrouiller notre exercice de façon que ma faible tête fût hors d'état de le suivre.

E M I L I E.

A la bonne heure, cela rendra mon
affaire

affaire bien aisée. C'est dommage que je n'aie pas le temps de tirer la petite de sa boîte. Je la mettrai là à votre gauche, & ce serait comme hier.

L A M E R E.

Il n'y manquerait alors que le grand enfant, pour faire le rôle de votre frere.

E M I L I E.

S'il vient, Maman, vous verrez qu'il le prendra tout de suite.

L A M E R E.

En attendant, vous avez parfaitement remédié à l'absence de la poupée. En changeant de côté, suivant le rôle, vous me préserverez de tout danger de m'embrouiller.

E M I L I E

(commence.)

L A G O U V E R N A N T E.

Je crains bien, Mademoiselle, que vous ne brilliez pas beaucoup aujourd'hui. Vous ne manquez pas d'esprit, mais

Tome II.

N

vous y avez une certaine paresse qui vous fait tort.

L A P O U P É E.

Mais non, ma bonne, ce n'est pas paresse. Mais c'est qu'il y a des choses que je comprends bien, qui me frappent tout de suite, & d'autres que je n'entends qu'à-peu-près. Dites-moi pourquoi je ne comprends pas tout.

L A G O U V E R N A N T E.

Dites-moi pourquoi vous pouvez atteindre avec votre main jusqu'à ce buste de Henri IV, qui est placé là sur cette cheminée.

L A P O U P É E.

C'est que c'est à ma portée.

L A G O U V E R N A N T E.

Et pourquoi ne pouvez-vous pas atteindre aux bobèches qui sont dans les bras ?

L A P O U P É E.

C'est que je ne suis pas assez grande.

L A G O U V E R N A N T E.

Eh bien, c'est la même raison qui fait

CONVERSATION. 291

*que vous comprenez de certaines choses,
& que vous n'en entendez pas d'autres.*

LA P O U P É E.

*Comment, parce que je ne suis pas
assez grande ?*

LA G O U V E R N A N T E.

*Sans doute, Mademoiselle. L'esprit a
besoin de se fortifier & de s'étendre comme
le corps. Quand il est jeune, il n'a pas
encore toute sa hauteur, il ne peut pas
aller au delà d'une certaine portée ; en-
tendez-vous ?*

LA P O U P É E.

Ma bonne, je ne savais pas cela.

LA G O U V E R N A N T E.

C'est que vous ne réfléchissez jamais.

LA P O U P É E.

*Je suis jeune, ma bonne ; mon esprit
ne peut pas aller au delà d'une certaine
portée.*

LA G O U V E R N A N T E.

*Soit. Mais cette portée il faut l'étendre
tous les jours.*

N 2

192 DIX-SEPTIÈME

LA POUPÉE.

Je ne demande pas mieux, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Je le crois; mais vous voudriez que cela vînt en dormant.

LA POUPÉE.

Je fais bien que cela ne peut pas venir en dormant, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Pourquoi pas?

LA POUPÉE.

C'est que quand on dort, on ne voit pas, on n'entend pas, & l'on n'a point d'idées.

LA GOUVERNANTE.

Par où l'esprit reçoit-il donc ses idées ou ses connaissances?

LA POUPÉE.

Par les sens.

LA GOUVERNANTE.

Et combien y a-t-il de sens?

LA POUPÉE.

Il y en a cinq.

CONVERSATION. 293

LA GOUVERNANTE.

*Je ne vous demande pas leurs noms ;
c'est trop commun.*

LA POUPEE.

*Je les fais pourtant au bout de mes
cinq doigts.*

LA GOUVERNANTE.

*Il ferait beau voir que vous ne les
fussiez pas !*

LA POUPEE.

*Si vous me fâchez , je vous les nomme
l'un après l'autre.*

LA GOUVERNANTE.

Je n'en veux pas entendre parler.

LA POUPEE.

*A la bonne heure , ce sera pour une
autre fois.*

LA GOUVERNANTE.

*Et pourquoi dites-vous qu'on n'a point
d'idées , quand on ne voit pas , quand
on n'entend pas ?*

LA POUPEE.

C'est que je le crois.

N 3

LA GOUVERNANTE.

Quand je ferme les yeux, je suis aveugle, au moins pendant le temps que je les tiens fermés. Est-ce que je n'ai point pour cela l'idée des couleurs, du bleu, du jaune, du rouge, du verd ?

LA POUPEE.

Vous en avez l'idée, ma bonne, parce que vous en avez vu auparavant, & qu'on vous a appris à les distinguer.

LA GOUVERNANTE.

Et si j'étais aveugle de naissance, je ne pourrais donc pas me former une idée des couleurs ?

LA POUPEE.

Non, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Ni de la lumière, ni du jour, ni des rayons du soleil ?

LA POUPEE.

Non, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Ni de la forme d'aucun objet ?

LA POUPEE.

Pardonnez-moi, ma bonne. Je puis me faire une idée de la forme, en la touchant; ainsi je connais votre main avec ses cinq doigts, parce que je l'ai touchée de tous les côtés. Mais si j'étais aveugle, vous me diriez qu'elle est blanche, & je ne saurais ce que cela veut dire.

LA GOUVERNANTE.

Vous avez raison. — Vous voyez bien, Mademoiselle, quand vous dites bien, que je vous rends justice.

LA POUPEE.

Grand merci, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Mais, quand j'ai le malheur d'être aveugle par accident, comment puis-je me faire une idée des couleurs que je ne vois plus?

LA POUPEE.

C'est qu'apparemment vous en jugez comme un aveugle des couleurs.

196 DIX-SEPTIÈME

LA GOUVERNANTE.

*Point de plaisanterie, s'il vous plaît.
Vous prenez mal votre temps, quand il
s'agit de parler sérieusement & de ré-
fléchir.*

LA POUPÉE.

*C'est, ma bonne, que vous vous for-
mez une idée des couleurs d'après votre
souvenir. On vous dit qu'une étoffe est
rouge, & vous vous rappelez comment
était cette couleur dans le temps que vous
pouviez la voir.*

LA GOUVERNANTE.

*Voilà ce qui s'appelle répondre. Ainsi
pour former des idées, il ne faut pas seu-
lement des sens, il faut de la mémoire ?*

LA POUPÉE.

Sans doute, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

*Et la mémoire supplée à la présence
des objets ?*

LA POUPÉE.

Vous voulez dire qu'elle tient lieu de leur présence ?

LA GOUVERNANTE.

C'est cela. Et si je n'avais point de mémoire, pourrais-je me former des idées ?

LA POUPÉE.

Je ne le crois pas, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Je commencerais une phrase, & avant de l'avoir achevée, je ne me souviendrais déjà plus de son commencement.

LA POUPÉE.

Et adieu les idées de ma bonne!

LA GOUVERNANTE.

Vous voyez donc bien que la mémoire ou la faculté de retenir les impressions reçues, est comme un sixième sens, sans lequel les cinq autres ne serviraient pas à grand'chose.

LA POUPÉE.

Où, ma bonne. Elle est comme la

298 DIX-SEPTIÈME

gardiene de la maison , qui a les provisions sous sa clef.

LA GOUVERNANTE.

Vous dites bien , mon chou ; venez que je vous embrasse.

LA POUPÉE.

Et si j'étais sourde de naissance ?

LA GOUVERNANTE.

Vous ne pourriez vous former aucune idée des sons , ni par conséquent des langues , qui ne sont que des sons modifiés de mille manières diverses.

LA POUPÉE.

Je ne pourrais donc pas parler , ma bonne ?

LA GOUVERNANTE.

Les enfans n'apprenent à parler qu'en imitant les sons de ceux qui les élèvent , & en retenant la signification qu'on y attache. Or , si vous n'avez jamais entendu un son , comment ferez-vous pour l'imiter ?

LA POUPÉE.

Tous les sourds de naissance sont donc muets ?

LA GOUVERNANTE.

Sans doute.

LA POUPÉE.

Mais, ma bonne, ce n'est pourtant pas avec les oreilles qu'on parle ?

LA GOUVERNANTE.

Ils sont muets, parce qu'ils ne savent pas qu'ils peuvent parler, & qu'il ne reste aucun moyen de le leur faire savoir.

LA POUPÉE.

J'en suis bien fâchée pour eux, ma bonne. Et tous les muets sont-ils pareillement sourds ?

LA GOUVERNANTE.

Si vous vouliez réfléchir, vous m'épargneriez ces questions. On peut être muet par quelque vice ou obstacle dans l'organe de la parole, qui n'influe en rien sur l'organe de l'ouïe, entendez-vous ? Que cet obstacle soit durable ou passager,

qu'il puisse se détruire ou non, il ne vous empêche point d'entendre.

LA POUPÉE.

C'est clair, ma-bonne.

LA GOUVERNANTE.

Quand vous serez plus avancée, je vous menerai chez M. l'Abbé de l'Epée, pour assister aux exercices des sourds & muets de naissance.

LA POUPÉE.

Je ne connais pas ce monsieur. Qu'est-ce qu'il fait donc de bon ?

LA GOUVERNANTE.

C'est un citoyen qui s'est généreusement dévoué à l'instruction de ces infortunés qui sont privés de l'ouïe & de la parole. Il a formé une école en leur faveur, où il leur apprend par des signes à comprendre les discours qu'ils ne peuvent entendre, à y répondre par écrit, & même à parler.

LA POUPÉE.

Oh, ma-bonne, je voudrais voir cela.

LA GOUVERNANTE.

Comme je ne l'ai pas encore vu moi-même, il faut attendre que votre esprit soit à la hauteur des bobèches.

LA POUPEE.

Je ne vous entends pas, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

C'est-à-dire, qu'il ait dépassé le buste de Henri IV.

LA POUPEE.

Je ne vous entends pas, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Tête de linote! Vous avez déjà oublié ce que nous avons dit sur ce que votre main peut ou ne peut pas atteindre.

LA POUPEE.

Ah, je m'en souviens, ma bonne.

LA GOUVERNANTE.

Ne l'oubliez donc plus.

LA POUPEE.

Je suis toujours bien aise, ma bonne, d'avoir cinq sens. Cela est bien commode.

Cela apporte bien des idées à l'esprit. Et puis la mémoire les lui garde. Et puis il les tourne & les retourne en tout sens, & fait des raisonnemens à perte de vue. Mais, ma bonne, qu'est-ce que c'est que l'esprit ?

E M I L I E

(après une pause.)

Maman, qu'est-ce qu'il faut répondre ? .. J'avais bien besoin de lui faire cette question ! .. Je me suis embourbée là, comme une franche étourdie ... Il ferait pourtant bien honteux pour une gouvernante de rester court vis-à-vis d'une morveuse.

L A M È R E.

Mais cela m'arrive tous les jours avec vous. M'en voyez-vous honteuse ?

E M I L I E.

Mais il ne tenait qu'à moi de lui faire demander toute autre chose.

L A M È R E.

C'est donc un grand malheur de

dire : Je ne fais pas cela ? Moi, je lui aurais répondu tout simplement : Mon chou, cette question a embarrassé de plus grands esprits que vous & moi. Elle n'est pas seulement au dessus du buste de Henri IV, mais même au dessus de la bobèche. Ainsi laissez-moi en repos.

E M I L I E.

Entendez-vous, petite merveille ? Je vous y répondrai en temps & lieu. Aujourd'hui j'en ai assez, & vous m'avez harassée.

L A M E R E.

C'est sans doute pour conserver la morgue de gouvernante, que vous lui faites cette promesse ? Au reste, je vous crois, quand vous vous dites harassée. Vous devez être en nage. Je ne me doutais pas qu'un exercice de poupée fût une chose si laborieuse. Faire la maîtresse & l'écolière à la fois ! Changer à chaque instant de place & de ton !

Je vous assure, ma chere amie, que vous avez gagné bien des croix, sans vous excéder à ce point.

EMILIE.

Il ne s'agit, comme vous voyez, ma chere Maman, que d'un demi-tour à droite ou à gauche, suivant qu'on est maîtresse ou écoliere.

LA MERE.

Oui; mais changer de voix comme de place! Cela doit fatiguer, sur-tout la petite ayant la voix si claire.

EMILIE.

C'est qu'elle est encore bien jeune. Il fallait bien marquer la différence des personages.

LA MERE.

La vitesse dont vous changiez de voix & de rôle, m'a fait faire une bonne épreuve de la bonté de ma tête. Je vous assure que je ne l'aurais pas soutenue, il y a trois ou quatre jours.

CONVERSATION. 305

EMILIE.

Ah , ma chere Maman , je vous ai fatiguée peut-être !

LA MERE.

Au contraire , vous m'avez fait grand plaisir. Mais si la petite a répondu hier comme aujourd'hui , je ne conçois pas comment vous avez eu le cœur de la frustrer de la croix.

EMILIE.

Oh , hier elle répondait tout de travers , parce que je voulais faire gagner la croix à mon frere , le Chevalier. Vous savez bien qui je veux dire ?

LA MERE.

Tenez , voilà qu'on vient nous séparer. Votre souper est servi.

EMILIE.

Quoi , déjà ?

LA MERE.

Il n'y a si bonne compagnie qui ne soit obligée de se séparer.

EMILIE.

Voilà le mal.

LA MERE.

Mais bientôt nous nous réunirons
pour ne plus nous quitter.

EMILIE.

Dormez donc bien , ma chere Ma-
man , pour que ce moment arive vite ,
vite. J'espere au moins qu'on ne me
reprochera pas ma pauvre petite soi-
rée d'aujourd'hui.

LA MERE.

Allez , ma chere amie , & dormez
sans inquiétude... Bon soir , bon
soir , ma chere Emilie... Ah , reve-
nez , que je vous embrasse encore une
fois !



DIX-HUITIEME
CONVERSATION.

L A M E R E.

AH, vous voilà de retour, Emilie!
Eh bien, comment tout cela s'est-il
passé?

E M I L I E.

A merveille, Maman, à merveille.

L A M E R E.

Contez-moi cela, je vous prie.

E M I L I E.

D'abord en arrivant chez le pere Noël, je l'ai trouvé sur l'escalier qui venait au devant de moi. Il avait un habit tout neuf; il était beau, Maman, comme un patriarche. Il m'a dit : Mademoiselle, je reconnais bien les bontés de Madame votre mere, qui vous permet d'honorer la noce de ma fille de votre présence. Vous assisterez à

la bénédiction nuptiale, & votre présence leur attirera la bénédiction divine : car les prières des enfans, comme vous, font d'une grande efficacité. Je suis entrée, j'ai trouvé toute la noce assemblée. Les mariés se sont avancés vers moi. Je vous assure, Maman, que Babet était bien jolie. Elle avait un air si modeste, & son prétendu est sûrement un brave garçon. J'ai tiré les deux gobelets d'argent de la poche de mon tablier, & je les ai priés de les accepter pour leur ménage. Quand ils ont vu les chiffres d'Etienne Herselin & d'Elisabeth Noël, & quand on leur a expliqué que c'étaient les chiffres de leurs noms confondus ensemble, Babet a voulu me baiser la main, & m'a demandé de faire graver mon chiffre ou mes armes de l'autre côté, afin, disait-elle, de pouvoir se glorifier de ses gobelets toute sa vie. Je l'ai embrassée, & Madame la Maréchale est

entrée. Oh, Maman, c'est une dame vraiment respectable. Comme elle a grand air, tout âgée qu'elle est ! Tout le monde était embarrassé & ne savait où se fourer ; le pere Noël seul, avec son air de patriarche, n'a pas perdu contenance. Comment, a-t-il dit, Madame la Maréchale, vous venez dans ce taudis sans nous prévenir ? Vous voulez ressembler en tout à notre Seigneur, qui ne dédaignait pas, dans l'occasion, d'entrer sous le toit humble du pauvre, afin de manifester sa bonté divine. Vous n'y pensez pas, pere Noël, a répondu Madame la Maréchale. Etienne Herfelin est mon filleul, il est né chez moi. Son pere, Pierre Herfelin, a été mon jardinier pendant trente ans. Il a succédé à son pere. C'est un Herfelin de la vieille roche pour la probité, le travail & la bonne conduite. J'ai fait son mariage avec votre fille sur sa réputation & sur la vôtre, & je ne viendrais pas assister à la noce !

Après cela elle a salué tout le monde. Elle a voulu savoir le nom & le degré de parenté de chacun. Tout le monde a voulu lui baiser la main. Elle a embrassé la mariée. Elle m'a fait aussi l'honneur de m'embrasser, & m'a dit... mais avec une bonté!.. qu'elle était bien aise de faire connaissance avec moi, & qu'elle espérait vous convaincre, Maman, que nous étions voisines, puisqu'il n'y avait pas cinq quarts de lieue de votre maison à son château.

L A M E R E.

Et qu'avez-vous dit à tout cela ?

E M I L I E.

Maman, j'ai fait une profonde révérence, comme vous me l'aviez recommandé, dans le cas où elle viendrait à la noce. Mais quand vous ne me l'auriez pas dit, je l'aurais fait également : car je me suis senti tout de suite une grande vénération pour elle.

L A M E R E.

C'est un sentiment que tous ceux qui la connaissent , partagent avec vous.

E M I L I E.

Après cela on s'est mis en marche vers la paroisse. Madame la Maréchale y avait déjà envoyé son carosse. Elle a voulu être de la procession. Elle a mis le pere Noël entre elle & moi , & nous avons marché derriere les nouveau-mariés. Chemin faisant , elle m'a dit , qu'elle ne sortirait pas du village , sans vous avoir vue , parce qu'elle avait une grâce à vous demander. Le pere Noël a dit aussi qu'il fallait bien que la noce allât vous rendre ses respects , puisque votre santé ne vous avait pas permis de l'honorer de votre présence.

L A M E R E.

Ainsi il faudra nous attendre à re-

cevoir bien du monde cette après-midi ?

E M I L I E.

Sans compter peut-être les brioches, les fruits & les fleurs ; car une noce de jardinier est bien riche en tout cela.

L A M E R E.

Sur-tout quand c'est le jardinier de Madame la Maréchale. Après ?

E M I L I E.

Nous sommes arrivés à l'église dans le plus bel ordre. C'était, je vous assure, Maman, une procession à voir, sur-tout par le beau soleil qu'il fait. Tout le bas clergé était rangé dans le chœur en habit de cérémonie, pour faire honneur au pere Noël qui est fort considéré, comme vous savez. Monsieur le Curé est sorti de la sacristie, il a salué Madame la Maréchale. Il a donné la bénédiction nuptiale aux mariés ;

C O N V E R S A T I O N . 313
mariés , & leur a fait une très-belle
exhortation.

L A M E R E .

Qui a fait pleurer tout le monde ?

E M I L I E .

Tout le monde , non ; mais le pere
Noël s'est effuyé les yeux deux ou
trois fois. Pour le marié , je n'ai pas
pu le voir ; mais Babet , Maman , de-
puis l'instant qu'elle s'est approchée
de l'autel , a pleuré , oh , elle a pleuré !
ses yeux étaient deux fontaines.

L A M E R E .

Et vous ?

E M I L I E .

Moi , Maman , je n'ai pas pleuré ;
mais j'étais bien attentive.

L A M E R E .

Cependant vous avez abrégé le récit
des cérémonies de l'église , plus que je
ne comptais. J'espérais que vous ne me
feriez pas grâce d'une salutation , d'une
inclination de tête , d'une attitude.

Tome II.

O

E M I L I E.

C'est que j'ai craint de vous ennuyer peut-être... Et puis, le plus beau n'est pas encore venu.

L A M E R E.

Voyons donc le plus beau.

E M I L I E.

Après la cérémonie nous sommes retournés à la maison du pere Noël dans le même ordre, excepté Madame la Maréchale, qui a dit qu'elle avait une visite à faire dans le voisinage, mais qu'elle allait bientôt revenir. Nous avons trouvé un très-bon déjeuner; il y avait des petits-pâtés excellens.

L A M E R E.

Est-ce là le plus beau?

E M I L I E.

Un peu de patience, ma chere Maman, je vous en prie. Monsieur

le Curé est arivé. Tout le monde l'a entouré, comme de raison. Il a dit : « Ecoutez-moi , Etienne Herselin , » & vous , Elifabeth Noël. Madame la » Maréchale , dont les largeffes & les » charités font la confolation & la bé- » nédiction de tout ce canton , me » charge de vous remettre un contrat » de cinq cens livres de rente , comme » un présent de noces de fa part. Sa- » chez que la majeure partie de ceux » qui travaillent à la vigne du Seigneur » en ce royaume , ne jouit pas d'un » revenu auffi confidérable , que celui » que vous devez à la grande généro- » fité de votre bienfaitrice. Mais comme » la fageffe égale la bonté , elle ne » veut pas que ce revenu ferve aux be- » soins de votre ménage , & par con- » féquent à vous rendre moins labo- » rieux : vous devez pourvoir à vos » befoins par le fruit de votre travail ; » c'est la loi du Seigneur. Madame la

» Maréchale veut que la rente dont elle
 » vous gratifie , soit employée tous les
 » ans, d'après mon conseil & notre com-
 » mune décision, à l'acquisition de quel-
 » que portion de terre à votre bien-
 » féance , & qui puisse vous servir ,
 » avec le temps , de propriété & de re-
 » traite dans vos vieux jours , afin que
 » si votre mariage est béni, comme nous
 » l'espérons , ces portions de terre
 » puissent devenir l'héritage de vos nom-
 » breux enfans , & vous rendre cher
 » votre état, auquel dieu a particulière-
 » ment attaché sa bénédiction, par le con-
 » tentement qui en est le partage, par la
 » pureté & l'innocence des mœurs, la
 » sécurité d'une bonne conscience, la
 » santé du corps & de l'ame ».

L A M È R E.

Vous avez raison, ma chere amie,
 voilà sans contredit le plus beau, &
 je suis bien aise que vous l'ayez si
 bien retenu.

EMILIE.

Vous savez bien , Maman , que je retiens volontiers ce que dit notre Pasteur. J'ai trouvé , comme vous , ce discours fort beau ; aussi il a fait pleurer Babet de plus belle. Monsieur le Curé l'a fini , en leur mettant la main sur la tête , & en leur disant : Que dieu vous la conserve... c'est-à-dire , la santé du corps & de l'ame. Bénissez le nom de dieu & de votre bienfaitrice.

LA MÈRE.

C'est ce qu'ils ont fait apparemment ?

EMILIE.

Tout le monde a comblé Madame la Maréchale de louanges & de bénédictions ; & en vérité , Maman , je commence à croire qu'elle ne s'est absentée que pour n'en être pas témoin , & pour laisser à Monsieur le Curé le temps de faire sa commission.

L A M È R E .

Est-elle restée long-temps absente ?

E M I L I E .

Plus d'une heure. Je suis même partie avant son retour, mais je l'ai rencontrée dans la rue qui revenait. Elle a fait arrêter son carrosse, & m'a dit : Quoi, vous quittez déjà la noce ? Cela n'est pas bien. Mais j'espère vous revoir bientôt & pour plus long-temps. Ainsi, Maman, attendez-vous à la voir arriver ici tantôt avec toute la noce.

L A M È R E .

Oh non, vous ne la verrez plus aujourd'hui ; car elle sort d'ici. Tout le temps que vous avez passé chez le père Noël après l'église, elle l'a passé ici.

E M I L I E .

Pourquoi donc m'a-t-elle dit : J'espère vous revoir ? Et cette grâce, Maman, qu'elle se proposait de vous demander ?

L A M E R E.

Ah , cette grâce ! C'en est une qu'elle veut vous acorder.

E M I L I E.

Comment donc ?

L A M E R E.

Elle aura Dimanche prochain toute la noce chez elle , & elle désire que nous en soyons , vous & moi , & que nous lui menions notre Pasteur.

E M I L I E.

Ah , Maman , faisons cela. Nous aurons d'abord un agréable voyage avec notre brave Pasteur, sans compter la journée...

L A M E R E.

Qui aura bien son prix , n'est-ce pas ? Et si ma santé ne me permet pas d'y aller, elle veut toujours que je vous envoie avec Monsieur le Curé & votre bonne.

E M I L I E.

Et avez-vous acordé cette grâce ?

L A M È R E.

Comment refuser quelque chose à une femme si respectable ?

E M I L I E.

Je crois , ma chère Maman , que je puis prendre la moitié de la reconnaissance sur mon compte.

L A M È R E.

Vous pensez donc que cette journée vous amusera ?

E M I L I E.

Oh beaucoup ; je vous en donne ma parole avec toute confiance.

L A M È R E.

Cependant il me semble que vous êtes partie ce matin pour la cérémonie , d'un air beaucoup plus gai que celui que vous en rapportez.

E M I L I E.

Cela peut être , Maman. C'est que

je croyais un jour de mariage beaucoup plus gai en effet.

L A M E R E.

Et sur quoi fondiez-vous cette opinion ?

E M I L I E.

Mais , Maman , c'est le jour qui accomplit ce que tout le monde désire. C'est donc le cas d'être gai.

L A M E R E.

Vous avez raison. Mais en accomplissant le désir de tout le monde , ce jour commence une époque inconnue , & cependant la plus décisive de notre vie. Il enlève le rideau qui nous cachait l'avenir , il nous force d'y porter nos regards : & qui peut fixer ce lointain , où tout est indécis , où tout est vague , sans se sentir troublé , sans éprouver une terreur secrète ? Ce jour vous fait contracter un engagement éternel ! Cela est-il assez

O 5

redoutable pour des êtres fugitifs ; passagers , inconstans , faibles & variables , comme nous ? Un engagement éternel qu'il ne dépend plus de vous de rompre , quelles qu'en soient les suites ! Si cet engagement est malheureux , il dispose du bonheur de toute votre vie ; s'il est heureux , son commencement vous avertit , dès à présent & malgré vous , de sa fin ; puisque tout ce qui commence doit nécessairement aussi finir. L'inévitable loi à qui tout ce qui respire est soumis , mettra un terme à cette union si tendre , sur laquelle le bonheur de votre vie était fondé , & laissera dans les regrets & dans les larmes celui qui aura eu le malheur de survivre.

E M I L I E.

Ah , Maman , comme tout ce que vous dites est triste ! Heureusement je suis partie ce matin pour la maison

du pere Noël , fans penser à rien de tout cela.

L A M E R E.

C'est que ce n'était pas vous qui deviez vous marier.

E M I L I E.

Vous croyez donc que Babet a fait toutes ces réflexions ?

L A M E R E.

Ou distinctement ou confusément , suivant que l'habitude de se rendre compte de ce qui se passe dans son cœur & dans sa tête, est plus ou moins perfectionnée chez elle. Je crois que dans les situations importantes de la vie les vraies pensées , les vrais sentimens se présentent à-peu-près uniformément à tout le monde , sans distinction d'état , & que le raffinement n'y ajoute que très-peu de chose.

E M I L I E.

Je ne suis donc plus étonnée si Babet qui était la plus grande rieuse du village , n'a fait que pleurer pendant toute la cérémonie.

L A M E R E.

Vous convenez qu'un jour de mariage est un jour à grandes & profondes réflexions : or la gaité n'est pas précisément l'enfant de la réflexion. D'ailleurs on prétend que les plus grandes rieuses sont aussi celles qui pleurent le plus aisément.

E M I L I E.

Cela fait pourtant les deux extrêmes.

L A M E R E.

Mais qui partent de la même source ; c'est-à-dire , de la sensibilité , ou d'une grande facilité de s'affecter & de s'é-mouvoir.

E M I L I E.

Tant mieux , Maman, Cela me fait

espérer que Babet , après la noce , recommencera à rire comme auparavant.

L A M E R E .

Je l'espère aussi. Nous serions des créatures bien misérables , si l'idée de l'avenir & de ses incertitudes nous obsédait au point de nous troubler sans cesse dans nos devoirs & dans la jouissance du présent.

E M I L I E .

C'est ce que je pensais tout à l'heure ; je me disais tout bas : Dieu me préserve de soulever ce rideau de l'avenir !

L A M E R E .

Les personnes sages le soulèvent de temps en temps.

E M I L I E .

Mais , Maman , puisque l'avenir est incertain , & qu'on devient triste en y regardant , pourquoi s'en oc-

super ? Il n'y a qu'à n'y pas songer.

L A M E R E.

C'est de quoi les enfans s'acquittent merveilleusement , & c'est peut-être un des plus beaux privilèges de l'enfance ; il n'y a point de lendemain pour elle. Mais ce privilège finit tout juste le jour du mariage , ou bien le jour où il faut quitter la maison paternelle : alors le souci & l'inquiétude succèdent , avec l'idée du lendemain , à la sécurité & à l'ivresse du premier âge.

E M I L I E.

Maman , je crois que , toute réflexion faite , je ne me marierai pas.

L A M E R E.

Voilà une résolution un peu subite , mais qui heureusement n'est pas irrévocable. Vous aurez tout le temps de la peser mûrement.

EMILIE.

Je suis votre Babet , & je ne veux pas quitter mon pere Noël , entendez-vous ?

LA MERE.

Eh bien , il faudra faire vos conditions avec votre Etienne Herselin en conséquence. Vous lui direz : Venez demeurer avec moi chez ma bonne mere , & prenons soin de la vieilleffe , afin que Monsieur le Curé puisse aussi nous annoncer la bénédiction divine sur nous & sur nos enfans.

EMILIE

(*embrassant sa mere.*)

Ah , ma chere Maman , voilà un coin du rideau qu'on peut soulever. Si l'on pleure , ce n'est pas de tristesse.

LA MERE.

Nous nous sommes perdues-là , ma chere amie , dans une foule de ré-

flexions philosophiques à propos des pleurs de notre mariée ; & ses larmes n'ont peut-être d'autre cause que la peine qu'elle ressent , de quitter la maison de son pere , & de s'en aller demeurer à cinq quarts de lieue.

E M I L I E .

C'est bien suffisant , ma chere Maman , & je suis très-aise de n'être pas témoin ce soir de la séparation. Cela fera encore des pleurs & des sanglots que j'entends d'ici.

L A M E R E .

C'est l'histoire de la vie humaine. On ne peut réunir tous les objets de son attachement dans un centre commun , & rarement il vous arive un bonheur qui ne vous oblige au sacrifice d'aucun autre.

E M I L I E .

Cela n'est pas trop bien arangé au moins... Ah, Maman , la belle estampe

& le beau cadre ! Où avais-je donc les yeux, pour ne m'en pas apercevoir depuis une heure ?

L A M E R E.

Vous les aviez laissés chez le père Noël, & ils y avaient assez d'occupation.

E M I L I E.

Voilà une bien belle estampe ; Maman !

L A M E R E.

Ce n'est pas une estampe, c'est un dessin.

E M I L I E.

On vous l'a donc envoyé de Paris, ou vous l'avez acheté pendant mon absence ?

L A M E R E.

Il n'est pas à moi. C'est Madame la Maréchale qui me l'a apporté. Comme il m'a paru intéressant, je lui ai demandé la permission de le garder jus-

qu'à votre retour , pour vous le montrer ; elle le fera reprendre tantôt.

E M I L I E.

C'est donc elle qui l'a acheté ?

L A M E R E.

Il ne lui appartient pas non plus : il est à Madame la Duchesse d'***, sa cousine , pour qui un de ses amis l'a fait faire à son insu , d'après une aventure qui lui est arrivée.

E M I L I E.

Vous la savez , Maman , cette aventure ?

L A M E R E.

Madame la Maréchale vient de me l'apprendre.

E M I L I E.

Ah , ma chere Maman , dites-la moi , afin que je la sache aussi.

L A M E R E.

Je vous attendais au contraire, pour vous prier de me la conter.

EMILIE.

Comment puis-je vous conter ce que je ne fais point ?

LA MERE.

En regardant le dessin. S'il est bien fait, vous devez en deviner le sujet sans difficulté.

EMILIE.

Voyons donc, Maman, puisque vous voulez que je sois forcier... Voilà d'abord une femme couchée... Est-ce Madame la Duchesse?... Oh, non; elle est couchée sur de la paille. C'est un mauvais grabat que cela... Et puis, sa chambre... C'est un angar... Maman, cette femme est dans la peine... Est-elle malade, est-elle en fanté ? je n'en fais rien... Je la crois malade, puisqu'elle est couchée... Mais il lui est arrivé ou un grand bonheur ou un grand malheur, car elle lève les bras au ciel... Est-ce pour

le remercier ou pour se lamenter ? je ne le fais pas.

L A M E R E .

Voyons un peu qui est à côté de son grabat.

E M I L I E .

C'est sa garde peut-être... Oh non ; elle est trop bien mise ; c'est une dame.

L A M E R E .

Je crois qu'une femme couchée sur de la paille n'est pas trop en état de faire les frais d'une garde.

E M I L I E .

Je ne fais ce que je dis , Maman. C'est Madame la Duchesse , cela... Sur quoi est-elle donc huchée ?

L A M E R E .

Sur un tabouret de bois , qu'on nomme communément escabeau.

E M I L I E .

La croyez-vous bien à son aise ?

LA MÈRE.

Non ; mais elle n'est pas peut-être entrée dans cet angar , pour y être à son aise. Au reste , je l'aimerais autant debout , qu'assise comme elle est ; elle en aurait eu l'air plus noble & d'un plus grand caractère , & cela n'est pas à négliger dans un dessin.

EMILIE.

Pourquoi donc est-elle penchée comme cela ?... Ah , c'est qu'elle s'informe de la santé de cette pauvre femme ; je vois cela... Ou bien , elle la console : car ce geste de sa main prouve qu'elle lui parle... avec beaucoup de bonté même... Et puis , voilà une jeune demoiselle assise sur un coffre... Elle est bien parée... Je gage que c'est la fille de Madame la Duchesse... Il faut que l'histoire soit arrivée du temps des plumes ; il n'y a qu'à voir la coëfure de Mademoiselle.

L A M E R E.

Mais le temps des plumes était hier , ce me semble ? Vous en parlez comme du siècle passé.

E M I L I E.

D'hier , non , ma chere Maman ; d'avant-hier , à la bonne heure... Au reste , la plume ne la rend pas plus gaie. Elle est peinée de tout ce qu'elle entend. . . Je crois qu'elle pleure. . . Ah , c'est cette grande fille devant elle , qui pleure bien amèrement. . . Celle-là , c'est la fille de la pauvre femme , j'en suis sûre. . . Je trouve , Maman , un air de bonté & de compassion à la fille de Madame la Duchesse , qui me touche. Elle tient la pauvre fille par la main ; elle lui dit apparemment : Venez vous asseoir à côté de moi , afin que je vous console... Vous me direz , Maman , qu'elles sont toutes deux assez grandes , pour avoir un lendemain.

L A M E R E.

Et ce lendemain ne promet, à ce qu'il paraît, rien de consolant.

E M I L I E.

En revanche, voilà deux garçons dans ce coin, qui n'y pensent guere.

L A M E R E.

Pour le plus petit, je vous l'accorde. Il mange, je crois, une pomme, & joue avec un chat. Il peut avoir souffert; mais il n'a point de souci, ce me semble.

E M I L I E.

Vous direz encore, Maman, que c'est un privilege de son âge.

L A M E R E.

Que son frere a déjà perdu.

E M I L I E.

Il tricote, je crois.

L A M E R E.

Et il a l'air bien triste, autant qu'on en peut juger.

E M I L I E

Il n'est pourtant pas si grand que sa sœur.

L A M E R E.

C'est que l'idée du lendemain commence de bonne heure pour les enfans des malheureux.

E M I L I E.

Qu'est-ce qu'il y a donc derrière la tête de la pauvre fille ?

L A M E R E.

C'est une lampe du côté droit de la femme couchée, qui éclaire les deux principales figures : le reste de la scène est dans l'ombre.

E M I L I E.

Je suis comme vous, Maman ; je n'aime pas Madame la Duchesse huchée comme elle est. J'aurais voulu là une belle figure à la Raphaël ; vous m'entendez bien ?

L A

L A M E R E.

Qui peut-être n'aurait pas bien fidèlement rendu la figure de cette femme respectable ; mais qui aurait parfaitement bien exprimé le caractère de noblesse , de générosité & de bienfaisance , qu'on remarque dans toutes ses actions.

E M I L I E.

Elle ressemble donc à Madame la Maréchale ?

L A M E R E.

On peut dire , sans blesser la vérité , que ces vertus sont héréditaires dans cette maison ; & c'est lorsqu'on voit cette élévation de sentimens se perpétuer de génération en génération , qu'on est tenté de ne pas regarder le préjugé de la naissance comme tout-à-fait chimérique.

E M I L I E.

Mais , Maman , la naissance ne dépend pas de nous ?

Tome II,

P

L A M E R E .

Voilà pourquoi le pere Noël n'est resté que l'homme de poids, l'homme de conseil & de considération, le premier homme, en un mot, de son village. Si le sort l'eût fait naître cousin ou frere de Madame la Duchesse d'***, il eût été sans doute l'exemple & le modele de la cour.

E M I L I E .

Le sort n'a donc pas été juste envers lui?

L A M E R E .

Pas plus qu'envers ceux qui, dépourvus de mérite, sont condamnés à porter un nom illustre.

E M I L I E .

Oui, je conçois que cela doit être bien à charge.

L A M E R E .

Et vous concevez aussi qu'une naissance illustre n'est pas un mérite,

mais un avantage ; quand on en est digne, s'entend.

E M I L I E.

Vous m'avez cependant dit tant de fois que c'était sotise, de s'enorgueillir de sa naissance.

L A M E R E.

S'enorgueillir d'un avantage qui n'est dû qu'au hazard, c'est sotise ; mais se souvenir de sa naissance, & pour ne pas dégénérer de ses aïeux, avoir toujours présents les grands exemples qu'ils ont laissés à leur postérité, c'est la noble & vertueuse coutume d'un cœur généreux & élevé.

E M I L I E.

Et c'est une coutume à contracter ; n'est-il pas vrai, ma chere Maman ?

L A M E R E.

Vous connaissez le pouvoir de l'exemple en général. Plus les exemples sont près de nous, plus leur efficacité doit augmenter ; jugez de leur

force, lorsque nous pouvons les choisir dans notre propre famille. De combien de nobles désirs ne doit-on pas se sentir embrasé, quand on peut dire : La liste de mes ancêtres est remplie de noms révéérés, de noms chers à la patrie ; quand on a le bonheur de compter parmi eux des héros & des modèles !

EMILIE.

Ah, ma chère Maman, je penserai à cela toute la journée, & peut-être toute la nuit.

LA MÈRE.

Et n'oubliez pas que j'ai quelquefois oui dire aux personnes dignes d'un nom illustre, Tels sont les devoirs, mais jamais, Tels sont les droits de mon rang ou de ma naissance.

EMILIE.

C'est qu'on ne leur conteste peut-être rien.

L A M E R E.

Eh bien , c'est une raison pour se mettre du nombre de ceux , auxquels on ne conteste rien.

E M I L I E.

Et quand on n'a point de liste , Maman ?

L A M E R E.

On jouit d'un autre avantage précieux ; celui d'illustrer un nom obscur par ses talens & ses vertus , & de l'agréger à la liste des noms chers à la patrie. L'usage assigne à l'homme de qualité & de naissance un rang distingué dans la société ; mais la considération publique élève au dessus celui qui doit tout à lui-même & rien à ses aïeux ; elle l'élève surtout au dessus de cette foule sans ame & sans mérite , pour qui un nom illustre n'est qu'un fardeau , qu'un sujet de reproche.

P 3

EMILIE.

Cela est juste aussi.

LA MERE.

Vous voyez qu'il vaut mieux commencer une liste, que d'y faire tache

EMILIE.

Oh, cela est indubitable. Mais, Maman, le pere Noël ne commencera pas de liste.

LA MERE.

Non. Il n'aura pour témoins de ses vertus que vous & moi, & nos éloges à coup sûr ne parviendront pas jusqu'à la postérité. Heureusement l'illustration du nom peut être la noble ambition d'un grand cœur, mais elle n'est aucunement nécessaire au bonheur. On dirait même que le bonheur aime à être ignoré & à habiter de préférence l'asyle obscur de la médiocrité.

EMILIE.

Voilà pourquoi Monsieur le Curé

leur a si bien dit que la providence leur avait donné le contentement en partage.

LA MÈRE.

C'est ce que j'allais vous rappeler, pour vous rassurer sur le lot du pere Noël. J'étais étonnée que vous l'eussiez si tôt oublié.

EMILIE.

Et le contentement, Maman, est-ce le cousin germain du bonheur ?

LA MÈRE.

Oh, très-germain : ainsi nous pouvons être parfaitement tranquilles sur le sort du pere Noël. Mais à force de jaser, nous voilà un peu loin de notre dessin.

EMILIE.

Ne perd pas son temps qui jase avec vous, ma chère Maman.

LA MÈRE.

Et que dirons-nous à l'auteur du dessin, s'il se met à jaser avec nous ?

E M I L I E.

Je lui dirai d'abord : Monsieur , rangez , je vous prie , cet escabeau dans un coin ; mettez Madame la Duchesse debout & droite , & faites-nous-en une figure à la Raphaël.

L A M È R E.

Même par le dos , si cela vous convient. Car , lorsque le grand caractère est dans votre figure , il se fait sentir , de quelque manière que vous la placiez.

E M I L I E.

Ah , je fais cela , par exemple. Je me souviens de ce tableau que nous avons vu ensemble , où Jésus-Christ ressuscite Lazare. Il est sur le bord de la fosse , on ne le voit que par le dos ; mais vous m'avez dit : Emilie , regardez ; c'est la figure principale , tous les traits en sont cachés ; & cependant le peintre a su lui imprimer le caractère d'une puissance

divine & furnaturelle !.... Cela n'était pas aisé, Maman.

L A M E R E.

C'est que le génie est acoutumé à réussir dans tout ce qu'il entreprend , même dans ses fantaisies.

E M I L I E.

Il a aussi une puissance furnaturelle peut-être ?

L A M E R E.

C'est comme un cachet qu'il imprime à ses ouvrages ; il le place où il lui plaît. Mais que dira l'auteur du dessin à tout cela ?

E M I L I E.

Je n'en fais rien. Il me dira peut-être : Mademoiselle , comme ce dessin n'a pas été fait pour vous , épargnez-vous la peine de le critiquer.

L A M E R E.

Cela ne serait pas poli , & les artistes le sont communément. Mais il pourrait fort bien vous dire : Made-

P 5

moiselle, ne vaut-il pas mieux s'occuper d'abord des beautés d'un dessin, d'un tableau, d'un ouvrage de l'art en un mot, avant d'en rechercher les défauts ? Il faut beaucoup d'étude & de connaissances, je vous en avertis, pour voir les beautés, tandis que l'homme le plus superficiel découvre aisément le côté faible. Après cela, il ajoutera peut-être : Mademoiselle, si vous trouvez l'occasion de faire de ma part cette observation à Madame votre mere, vous m'obligerez, & elle aussi.

EMILIE.

Ce monsieur fait donc la morale aux meres comme aux filles ?

LA MERE.

Dans l'occasion, quand il croit pouvoir leur rendre service.

EMILIE.

Eh bien, je fais ce que je lui dirai pour l'apaiser.

LA MÈRE.

Voyons : car je voudrais bien aussi faire ma paix avec lui.

EMILIE.

Je lui dirai : Monsieur, votre dessin m'a rappelé un beau tableau de M. Greuze, que j'ai été voir avec Maman l'hiver passé.

LA MÈRE.

C'est effectivement vrai ; il y a de l'affinité entre ce dessin & le tableau de la Dame charitable.

EMILIE.

Cette dame, est-ce Madame la Duchesse ou Madame la Marquise, je ne fais la baptiser ; mais vous me direz que le nom ne fait rien à l'affaire. Elle est debout ; elle a l'air bien intéressant. Sa fille a un peu de répugnance à approcher du lit. C'est que (vous m'avez dit son secret) elle voyait pour la première fois un spectacle si triste. Mais ce n'est pas

une femme , c'est un vieillard qui est couché sur le grabat de M. Greuze. Comme il a l'air vénérable au milieu de sa misère ! Vous m'avez dit : Emilie , voyez-vous cette épée pendue à la muraille ? Il n'y a pas d'autre meuble dans ce taudis. Il faut que ce vieillard qui languit présentement dans le besoin , ait porté les armes dans sa jeunesse pour la défense de son pays. Et tandis que vous me disiez cela , je crois que la sœur grise qui avait amené cette dame & sa fille , & qui était restée sur le seuil de la porte dans l'obscurité , vous faisait un signe de tête , comme pour vous dire : Madame , vous l'avez deviné ; n'est-ce pas là une fin bien triste pour un brave homme ? Mais le brave homme avec son air vénérable ne nous regardait pas ; il disait tranquillement à la dame bienfaisante : Vous faites une

action bien louable de venir au secours de l'infortune.

L A M E R E.

En cela il est différent de la femme de notre dessin , qui a l'air d'être dans une grande agitation. Au reste ; je demanderai à M. Greuze l'hiver prochain , s'il vous a donné la permission de faire parler les figures de son tableau , & s'il trouve bon que sa sœur grise fasse des signes de tête aux meres qui en expliquent le sujet à leurs petites filles.

E M I L I E.

Je vois , Maman , que vous voulez me faire des affaires avec tout le monde. Est-ce aussi un parti pris de votre part de ne pas me dire l'aventure de Madame la Duchesse & de la pauvre femme ?

L A M E R E.

Pardonnez - moi. Actuellement que vous me l'avez contée , je n'ai qu'à

y mettre le nom des acteurs , & il y aurait de l'injustice à ne pas vous donner cette petite satisfaction.

E M I L I E.

Vous me direz donc tout ce que Madame la Maréchale vous en a appris ?

L A M È R E.

C'est aussi tout ce que j'en fais. Mais je vous préviens que l'histoire n'est pas gaie , & en qualité d'amies du père Noël , je ne crois pas qu'il nous convienne de nous occuper de sujets tristes , le jour où la joie habite sa maison. D'ailleurs il se fait tard , il faut songer à dîner , afin d'être en état de recevoir la nocé.

E M I L I E.

Ah , Maman , je ne vous promets pas qu'elle n'arrive avant que nous soyons sorties de table.

L A M È R E.

En ce cas , remettons notre histoire

CONVERSATION. 351

à un autre jour. Allez, je vais vous rejoindre dans un moment ; vous avez fait votre présent de noce, il faut que je prépare le mien.



DIX-NEUVIEME
CONVERSATION.

E M I L I E.

AH, Maman , l'agréable journée que nous avons passée ! Convenez que Madame la Maréchale fait bien faire les honneurs d'une fête...

L A M E R E.

Même villageoise.

E M I L I E.

Comme elle s'est occupée de tout le monde ! Comme tout le monde a été heureux & à son aise !

L A M E R E.

Chacun à sa maniere , sans gêne ; sans embarras ; sans manquer un moment à la décence , au milieu de la

franchise , de la gaité & de la confusion des états.

EMILIE.

Comme ses gens sont polis , attentifs & prévenans ! On a bien raison de dire : Tel maître , tels valets.

LA MERE.

Je n'ai véritablement jamais vu une fête plus agréable & plus intéressante pour tous ceux qui devaient y prendre part.

EMILIE.

Cela ne m'a pas surprise. Vous savez , Maman , que Madame la Maréchale a beaucoup d'esprit , à ce que tout le monde dit.

LA MERE.

Aussi , quand je parle de ceux qui devaient y prendre part , je la compte la première. Il lui était bien aisé de faire la dépense d'une fête & fort magnifique & fort triste ; je vous

avouerai même que je m'y attendais un peu.

EMILIE.

Pourquoi donc cela ?

LA MÈRE.

Parce que la première condition ; pour qu'une fête réussisse , c'est que la personne qui la donne s'y plaise beaucoup elle-même ; & je n'avais nullement prévu ce grand intérêt que Madame la Maréchale a mis à la sienne , & qui a fait tout le succès de la journée.

EMILIE.

Oh moi , je me suis attendue à une journée fort intéressante...

LA MÈRE.

Pour Emilie ; je n'en ai pas été en peine un instant. Mais pour une femme qui a passé sa vie à la cour & dans le plus grand monde , se faire une occupation d'une noce de village ; avoir l'air de se plaire dans

CONVERSATION. 355

ces soins, & d'être à sa place au milieu d'un monde si étranger pour elle, ce spectacle, je vous l'avoue, a été tout-à-fait nouveau pour moi.

EMILIE.

C'est qu'elle est si bonne & si bien-faisante.

LA MERE.

C'a été aussi ma première réflexion; mais j'en ai fait encore une autre.

EMILIE.

Dites-la, Maman.

LA MERE.

Il faut que les joies simples & pures du village aient un attrait, qu'on chercherait en vain dans les fêtes les plus magnifiques & les plus brillantes du grand monde, puisqu'une femme de son rang s'en fait préféralement un sujet de satisfaction.

EMILIE.

Vous croyez donc, Maman, qu'une

fête du grand monde ne lui aurait pas fait le même plaisir ?

L A M E R E.

Difficilement. Je n'en ai jamais entendu vanter que la fatigue & l'importunité : tant ces fêtes d'appareil sont redoutables pour tout le monde.

E M I L I E.

Jusqu'à présent, dieu merci, je ne les redoute point du tout.

L A M E R E.

Oh, les enfans sont singulièrement intrépides sur ce chapitre.

E M I L I E.

Mais, Maman, quel risque court-on d'assister à une fête, à un grand & beau souper de noce, par exemple ?

L A M E R E.

Celui de s'y ennuyer considérablement.

E M I L I E.

Comment peut-on s'ennuyer à une assemblée qui a été inventée pour s'amuser ?

L A M E R E.

En n'y apportant pas les dispositions nécessaires.

E M I L I E.

J'espère que j'y porterai toujours les dispositions nécessaires pour m'amuser.

L A M E R E.

Tant que vous serez fidele à cet engagement , peu de fêtes manqueront leur effet avec vous. Mais supposez quelqu'un qui assiste à une fête , sans mettre aucun intérêt ni à ce qui s'y passe , ni aux personnes qui s'y trouvent.

E M I L I E.

En ce cas , pourquoi s'y trouve-t-il lui-même ? Est-ce pour n'en avoir que la fatigue ?

L A M È R E.

C'est le chapitre des égards qu'on croit se devoir dans la société , & qu'on a imaginés pour remplacer le sentiment ; ce sont mille considérations souvent assez frivoles , qui vous mettent dans la nécessité de faire des choses qui vous déplaisent , & dont personne ne vous fait gré.

E M I L I E.

Cela est un peu bête , par exemple. Je vous promets bien , Maman , qu'on ne m'y atrapera pas , & que le chapitre des égards ne me fera pas assister à une fête , sans y porter les dispositions convenables ; je suis fermement résolue d'y mettre toujours beaucoup d'intérêt , mais beaucoup.

L A M È R E.

Voilà qui vous garantira d'abord personnellement de tout reproche , sans cependant assurer le succès de la fête.

EMILIE.

Que faut-il donc encore ?

LA MERE.

Il faut que tout le monde y porte vos dispositions. La gaité est bien un peu contagieuse, mais l'ennui l'est encore davantage. Or, si vous ne trouviez que des cœurs froids ou des gens décidés à s'ennuyer, l'intérêt que vous mettriez au succès de la fête ne les échaufferait guère ; il s'éteindrait même, faute de pouvoir se communiquer ; & à la place de votre disposition à la joie, vous gagneriez peut-être leur ennui.

EMILIE.

Voilà un mauvais troc... Mais l'ennui est donc un convive qui se prie de toutes les fêtes ? Etait-il à la noce de ma cousine ?

LA MERE.

Vous y fûtes, ainsi je vous le demande.

E M I L I E.

Oh , il ne fut pas à la table des petites bonnes gens. Nous n'eûmes d'autre ennui que de nous en aller un peu de trop bonne heure , parce que (je ne fais , ma chere Maman , si vous l'avez observé comme moi) on cherche toujours à se débarasser des enfans , le plus vîte qu'on peut.

L A M E R E.

S'il se trouva à la grande table , il n'osa pas du moins se montrer à visage découvert , parce que le plus grand nombre des convives s'intéressait véritablement aux nouveau-mariés.

E M I L I E.

Mais , Maman , on trouve toujours des perſones de ses amis ou de sa connaissance à la fête où l'on est prié ?

L A M E R E.

Aussi l'on s'en entoure , on se cantone

cantone & se retranche avec elles ; mais c'est évidemment un acte d'hostilité contre le reste de l'assemblée.

E M I L I E.

C'est vrai cela ; M. de Verteuil dit que c'est contre le droit des gens : On ne doit pas venir dans une assemblée, pour s'en séparer.

L A M E R E.

Encore moins , pour s'observer , s'examiner , s'éplucher , se critiquer , dans son maintien , dans sa parure , dans ses propos , dans une infinité de minuties qui ne signifient rien.

E M I L I E.

Est-ce qu'ils appellent cela s'amuser ?

L A M E R E.

Ou se désennuyer.

E M I L I E.

Maman, j'ai peur que votre grand monde ne soit un peu ennuyeux. Qu'en pensez-vous ?

Tome II.



L A M E R E.

Nous le demanderons à Madame la Maréchale qui est obligée d'y vivre. Peut-être est-il changé à son avantage. Il y a si long-temps que je l'ai quité, que je pourais lui faire tort, sans le vouloir.

E M I L I E.

Sans chercher à lui faire tort, je m'en tiens à la fête de Madame la Maréchale.

L A M E R E.

Nous sommes sûres du moins que, malgré la diversité des couleurs & des conditions, tous ceux qui ont été de la fête, se sont quités contents les uns des autres, & charmés d'avoir passé leur journée ensemble.

E M I L I E.

Excepté peut-être qu'on s'est séparé un peu trop tôt.

L A M E R E.

Les médecins disent qu'il faut res-

ter sur son appétit. Cela est pour le moins aussi salutaire en fait d'amusemens & de plaisirs , qu'en fait d'alimens ; il ne faut jamais laisser arriver le moment de la satiété.

E M I L I E.

C'est donc encore un trait de sagesse de Madame la Maréchale ?

L A M E R E.

Et qui a vraisemblablement un motif plus respectable.

E M I L I E.

Quel motif donc ?

L A M E R E.

De ne pas déranger les heures du sommeil , de ne pas retarder le repos de ceux que le retour du soleil doit trouver rendus au travail. Faire veiller le peuple & sur-tout les gens de la campagne , c'est les inviter à la paresse & au désordre , c'est leur ôter le goût & les habi-

Q 2

tudes essentielles de leur état , c'est corrompre leurs mœurs.

E M I L I E.

Oh , comme le pere Noël ferait enchanté , Maman , de vous entendre ! Il en dit toute la journée comme cela.

L A M E R E.

Aussi y a-t-il toujours à profiter avec lui. Convenez que son lot n'est pas le plus mauvais de ce monde.

E M I L I E.

Maman , il m'a rappelé vingt fois pendant cette journée les Idylles de M. Gessner. J'avais envie de lui dire : Pere Palémon , vos enfans sont bien respectueux ; ils auront la faveur des dieux , quoiqu'ils ne s'appellent ni Mirtile ni Chloé.

L A M E R E.

Vous m'y faites penser ; le pere Noël doit avoir beaucoup de parens dans la patrie de M. Gessner.

EMILIE.

Vrai, Maman ? En Suisse ?

LA MERE.

J'entends des gens de son état qui lui ressemblent du côté du sens, du caractère & de la probité ; c'est être aparenté par bien des côtés honorables, comme vous voyez.

EMILIE.

Aussi Madame la Maréchale, quand il a voulu faire des cérémonies, lui a dit : Pere Noël, malgré la distance des rangs & l'inégalité des conditions, il y a une ligne où tous les états doivent se confondre elle égalise tout le monde : l'honneur & la probité donnent seuls le droit de s'y placer, & tous les honêtes gens doivent s'y trouver, les uns à côté des autres, sans distinction.

LA MERE.

Et qu'a-t-il répondu à cela ?

Q 3

EMILIE.

Il a dit : Madame la Maréchale , si cette ligne nous met tous également sous la main de dieu , elle se rompt & laisse une grande distance entre le pere reconnaissant & la généreuse bienfaitrice de ses enfans. Puis il s'est retourné vers Babet , l'a prise par la main , & lui a dit : Ma fille , quand j'aurai accompli la volonté qui est écrite dans le ciel sur nous tous , ce sera ton affaire & celle de ton mari. Chaque fois que tu auras le bonheur de voir Madame la Maréchale , je te recommande de lui dire : Mon pere est mort en bénissant celle que mes enfans béniront de génération en génération.

LA MERE.

C'était bien le moment de l'appeler pere Palémon.

EMILIE.

La pauvre Babet s'est mise à fon-

dre en larmes, & moi qui ai senti ariver l'étranglement, je me suis sauvée dans un coin, sans faire semblant de rien; j'ai vite effuyé mes yeux, & je me suis retournée, comme si de rien n'était.

L A M E R E.

Cette réponse a dû vous prouver que notre pere Noël est par-tout à sa place, & que la bienfaitrice de ses enfans ne choisissait pas si mal la siene, en se mettant à côté de lui.

E M I L I E.

N'avez-vous pas remarqué, Maman, comme elle fait toujours dire à chacun ce qu'il faut & ce qui convient?

L A M E R E.

Excepté à Emilie qu'elle a gâté toute la journée, tant qu'elle a pu.

E M I L I E.

Il est vrai, Maman, qu'elle m'a témoigné mille bontés; mais je fais

bien que ce n'est pas pour mes beaux yeux, c'est à cause de vous... Elle m'a demandé ce que je pensais du deffin de la pauvre femme dont je ne fais pas l'histoire, & m'a dit que j'en aurai une belle épreuve bien encadrée, dès que l'estampe paraîtra... Tenez, Maman, ce serait vraiment le moment de me la conter, cette histoire ; cela nous achèverait agréablement notre journée ; & il ne convient pas, je pense, que je ne sois pas au fait, quand l'estampe arivera.

L A M E R E.

C'est donc un parti pris de votre part, de finir une journée gaie par une histoire triste ?

E M I L I E.

Mais, puisqu'il faut que je la sache, il vaut autant se tirer cette épine du pied.

L A M E R E.

Allons , ce font vos affaires. Moi , j'y consens; j'aurai du moins la paix dans la maison.

E M I L I E.

Savez-vous , Maman , ce que nous ferons ? Si cette histoire nous rend tristes , nous penserons au contentement d'Etienne Herfelin & d'Elisabeth Noël , & nous dirons : Dans ce monde il ne peut pas faire beau dans tous les coins.

L A M E R E.

Vous vous rappelez que Madame la Duchesse d'*** joue le principal rôle dans cette histoire. Pendant une belle soirée d'automne de l'année dernière , elle s'était mise en route avec sa fille , pour aller souper à la campagne.

E M I L I E.

Chez Madame la Maréchale peut-être ?

Q 5

L A M E R E.

Je le crois. — Elles n'avaient pas encore passé la barrière, lorsqu'au détour d'une rue un peu étroite, un cocher de fiacre, ivre, accroche leur carrosse avec violence, & le met en pièces. Grande rumeur dans le quartier. On s'empresse autour du carrosse brisé. Le peuple s'était déjà assuré de la personne du coupable : Madame la Duchesse lui fait grâce ; & tandis qu'elle envoie chercher à son hôtel une autre voiture, elle entre avec sa fille dans la boutique d'un châron qui l'en avait priée.

E M I L I E.

Elles ne s'étaient donc pas fait de mal ?

L A M E R E.

Ni l'une ni l'autre, heureusement.

E M I L I E.

Ni leurs gens non plus ?

L A M E R E.

Personne.

E M I L I E.

Dieu soit loué!

L A M E R E.

Ce châron était le châron ordinaire de Madame la Duchesse qui ne le connaissait point, & l'honneur imprévu de sa visite fit, comme de raison, une révolution dans la boutique. Nous travaillons, lui dit maître Jaques Truchard, pour votre maison de pere en fils; & puis il appelle sa femme & ses enfans, chacun par son nom, pour partager avec lui le bonheur qu'il doit à un ivrogne. Les voilà tous rangés autour de Madame la Duchesse, les uns ouvrant de grands yeux, les autres les baissant d'embaras, & n'osant la regarder. Un instant après, maître Truchard se confond en excuses, de n'avoir pas encore logé

Q 6

dans sa remise fermée, je ne fais
quel fourgon de Madame la Du-
chesse. Elle qui ignorait parfaite-
ment qu'il eût ce grand tort avec
elle, lui demanda par désœuvre-
ment, pourquoi il avait négligé son
service. « C'est que, lui répond le
» châron, est maître chez soi qui
» peut. Depuis quinze jours ou en-
» viron, ma remise se trouve louée ;
» je ne fais comment, à je ne fais
» qui, pour je ne fais combien de
» temps. Il y a cependant un article
» du bail à passer que je regarde
» comme réglé ; c'est que le loyer
» me fera payé dans l'autre monde
» sans exploit ni sommation. Ce
» n'est pas encore tout. Pour me
» faire manquer exprès à mon de-
» voir envers le fourgon de Ma-
» dame la Duchesse, il a fallu être
» pendant toute la semaine à la fuite
» de la cour. On est venu me dire

CONVERSATION. 373

» que notre auguste Reine voulait
» me prendre pour son châron or-
» dinaire. J'ai fait en conséquence
» le pied de grue à Versailles, pour
» solliciter mon brevet d'honneur. Ce
» matin je me suis dit, Passerai-je
» toute la semaine sans m'asseoir ?
» & j'ai repris le chemin de Paris,
» à-peu-près aussi avancé qu'avant
» mon voyage : dieu fait quand le
» barbouilleur pourra mettre les ar-
» mes de la Reine & la nouvelle
» inscription au dessus de ma bou-
» tique ».

E M I L I E.

Mais, Maman, qu'est-ce qu'il veut dire avec tout ce galimathias, ses exploits, ses pieds de grue, son barbouilleur ? Est-ce que la Reine connaît son châron ?

L A M E R E.

Je vois que vous soupçonnez maître Jaques Truchard, d'avoir voulu faire

le petit fat, se donner du relief, & insinuer à Madame la Duchesse sans affectation, à quel homme recherché elle devait l'avantage de rouler sur le pavé de Paris. Pour avoir la clef du galimathias sur la remise, il faut savoir que son correspondant d'Angoulême lui avoit adressé, depuis environ cinq ou six mois, une femme, jeune encore, avec trois enfans, & l'avoit recommandée en ces termes :

« Je vous recommande par celle-
 » ci Madame Preindle, qui va à Paris
 » pour affaires. Si vous pouvez la
 » loger, vous m'obligerez. Elle n'est
 » pas en état de faire grande dé-
 » pense; mais aussi elle sera con-
 » tente d'un petit réduit & d'un
 » mince ordinaire. Au demeurant,
 » elle est laborieuse & fort douce,
 » & ses enfans ne font point de
 » bruit ».

E M I L I E.

Eh bien , Maman , qu'est - ce que cela fait à la remise & au fourgon ?

L A M E R E.

Maître Truchard , pour faire honneur à la recommandation de son correspondant , offre à Madame Preindle , malgré l'air inquiet , défiant & réservé qu'il lui remarque , un très-petit réduit & un plus mince ordinaire. Elle accepte d'abord avec empressement & reconnaissance. Tandis qu'on l'installe dans le petit réduit , son hôte bavard lui apprend qu'il est le châron ordinaire de Madame la Duchesse d'***. Cette découverte la fait pâlir. Un moment après , elle dit au châron , qu'elle ne peut profiter de ses offres , qu'elle serait trop loin de ses affaires ; ramasse & replie son peu de bagage , & disparaît avec ses enfans.

E M I L I E.

Maman, cela commence à devenir fort intéressant.

L A M È R E.

Cela ne le fut pas pour maître Truchard qui la vit disparaître, & n'y pensa plus.

E M I L I E.

Apparemment que les chârons ne sont pas aussi curieux d'histoires que moi.

L A M È R E.

Lorsque l'accident de Madame la Duchesse arriva, il y avait à-peu-près quinze jours que Madame Preindle était revenue chez le nôtre avec ses trois enfans, mais si défective, dans un état de fanté & de fortune si délabré, que tout autre, que maître Truchard, en eût été saisi.

E M I L I E.

Les chârons font-ils durs ou compatiffans ?

L A M E R E.

Je l'ignore , ma chere amie ; j'efpere au moins qu'il y a chârôn & chârôn , comme dans tous les états de la fociété. Mais dans ces conditions continuélement entourées du fpectacle des miferes humaines , & où l'on ne peut s'en préférer foimême que par un travail affidu & pénible , il eft à craindre que le cœur ne s'endurciffe avec le fer ou le bois qu'on manie fans cefse , & qu'il n'y refte pas beaucoup de place pour la commifération.

E M I L I E.

Maman, je crois que c'était une faible reffource pour cette pauvre Madame Preindle , d'être adreffée-là.

L A M E R E.

Elle follicita maître Truchard avec

un air très-éfaré, de lui acorder un asyle seulement pour quelques jours, promettant qu'elle ne lui ferait pas à charge long-temps, & qu'il n'entendrait pas parler d'elle pendant qu'elle serait chez lui, pourvu qu'elle pût y rester ignorée & retirée. Elle ne s'ouvrit pas davantage sur sa situation; & plus cette situation paraissait pressante, moins le châron montra de curiosité de la connaître.

E M I L I E.

Pourquoi donc cela ? C'était au contraire le cas de tâcher de lui arracher son secret.

L A M È R E.

Oui, quand on a le désir ou le pouvoir de venir au secours de ceux qui sont dans la peine, & maître Truchard manquait peut-être de l'un & de l'autre; il n'avait en vue que d'obliger son correspondant. Le fait est qu'il avait lui-même beaucoup

d'enfans , & que sa femme était prête d'accoucher. Ce ne fut donc qu'après bien des difficultés & pour quelques jours seulement , qu'il consentit d'établir Madame Preindle avec ses enfans dans une remise fermée de son arriere-cour , n'ayant pour le présent aucun autre réduit de sa maison à lui offrir ; & pour faire les choses magnifiquement , il garnit la remise de deux grabats remplis de paille , d'une mauvaise table , d'une cruche d'eau avec sa cuvete & de quelques escabeaux.

E M I L I E.

Quelle magnificence !

L A M E R E.

En rendant compte de ces détails à Madame la Duchesse , maître Truchard l'assura que , n'était que son fourgon se trouvait encore sans abri , il n'avait pas eu à se repentir de sa bonne action ; que cette femme ne

lui causait pas la moindre incommodité ; qu'elle se glissait quelquefois le matin furtivement par l'allée , mais qu'elle revenait bientôt auprès de ses enfans ; que le reste de la journée tout était tranquille , & qu'en faisant le soir sa ronde , il regardait toujours par le trou de la serrure , mais ne voyait jamais de lumière. Il ne lui restait donc plus à désirer que de voir Madame Preindle vider les lieux , après avoir reçu l'hospitalité ; & il s'en flatait , parce que pendant son absence M. le Curé de Saint-Eustache avait envoyé prendre des informations au sujet de cette femme. Cela lui prouvait qu'elle ferait bientôt à la charge de la paroisse , & il se proposait d'aller , dès le lendemain , trouver Monsieur le Curé , pour consommer cette bonne œuvre.

E M I L I E.

Ah , Maman , je respire. Dès que

Monſieur le Curé de Saint-Euſtache eſt à la piſte de Madame Preindle , je la tiens pour ſauvée. Si nous la connoiſſions , elle nous dirait, qu'on eſt bien heureuſe d'être ſa paroiffiene ; & moi je lui répondrais : Ma bonne femme , toute ſa paroiffe eſt de cet avis - là , & Maman & moi , nous le difons ſouvent le ſoir dans nos cauſeries.

L A M E R E.

Je vous remercie de ne m'avoir pas oubliée. — Madame la Duchefſe qui fut , comme vous pouvez croire , très-*preſſée* de connaître une perſone que ſon nom faiſait pâlir , pria le châron d'ouvrir incontinent la remiſe qui lui ſervait d'aſyle , & ſ'y rendit avec ſa fille.

E M I L I E

Ah , dieu ſoit loué ! Nous ſaurons à la fin à quoi nous en tenir ſur cette Madame Preindle. Nous n'aurions ja-

mais rien tiré de positif de ce châron.

L A M E R E .

Le premier aspect fut terrible. Il offrait de tous côtés l'image de la plus affreuse misère. Les enfans paraissaient avoir souffert de la faim ; la mere , renversée sur son mauvais grabat , dont elle n'avait pas eu la force de se relever depuis deux jours , était accablée par une grosse fièvre. Madame la Duchesse ne put se défendre d'un violent mouvement d'indignation contre son châron de pere en fils : en se tournant vers lui , elle lui reprocha vivement sa dureté , de laisser périr , faute de secours , dans sa propre maison , une famille toute entiere. Maître Truchard en rejeta la faute sur ses affaires , sur ses voyages à la cour , sur le retard de son brevet d'honneur , mais principalement sur cette femme elle-même qui , loin de lui confier sa détresse , ne lui avait

jamais demandé le moindre secours.

E M I L I E.

Maman, je crois que j'ai maître Trucha rden averfion. Si j'avais l'honneur de parler à la Reine, je lui dirais : Votre Majesté n'aime pas les mauvais cœurs ; ainfi point de brevet d'honneur pour Jaques Truchard.

L A M E R E.

La révolution qui fuccéda à ce premier moment fut encore plus extraordinaire. L'arivée imprévue de tant de monde & le bruit qui en était inféparable avaient rendu à la femme malade des forces & toutes les inquiétudes. Elle fit un éfort pour fe mettre fur fon féant, & regarda autour d'elle avec un air très-égaré ; enfin paraiffant reconnaître Madame la Ducheffe , elle jeta un cri & retomba fans connoiffance. Revenue à elle après un long évanouiffement , elle dit d'une voix tremblante & éteinte :

Venez , mes enfâns , jetez-vous aux pieds de Madame la Duchesse , & obtenez d'elle de ne pas vous priver d'une mere qui ne l'a jamais offensée. En ce moment un des gens qui avait suivi sa maîtresse , s'écria : Ah , bon dieu , c'est Cécile ! Alors la Duchesse fit sortir tout le monde , & ne garda que sa fille auprès d'elle. Ne comprenant rien à ce qu'elle venait d'entendre , ne reconnaissant pas même , malgré le cri de son laquais , cette infortunée , à qui sa présence inspirait tant de frayeur , elle employa pour la calmer & la rassurer , tout ce qu'elle avait de bonté , de douceur & de patience.

E M I L I E.

Ah , Maman , voilà le moment du tableau ! C'est Madame la Duchesse qui la console !

L A M E R E.

Est-ce vous , Cécile , lui dit - elle ?
En

En quel état faut-il que je vous retrouve ? Quoi, malheureuse , il y a six mois que vous êtes à Paris , & il ne vous est pas venu dans la pensée de vous présenter chez moi ! Et voyant que ce mot la replongait déjà dans ses inquiétudes , elle l'assura de nouveau , que la providence sans doute l'avait conduite ici , que bien loin d'avoir aucun dessein de lui nuire , elle n'avait d'autre désir que de la secourir & de la sauver.

E M I L I E.

Maman , voilà Madame la Duchesse plus avancée que moi. Qui est-elle donc cette Cécile ?

L A M E R E.

C'était Cécile Frênel , la compagne de son enfance , la fille de sa gouvernante qui pour prix de ses services avait obtenu , avec une bonne pension , la surintendance d'un de ses châteaux en Angoumois.

Tome II.

R

E M I L I E.

Me voilà un peu plus perplexe qu'auparavant. Que faut-il penser enfin de cette Cécile Frênel ? Peut-on s'y intéresser en sûreté de conscience ? Si elle a si grande peur de Madame la Duchesse, elle a donc eu de grands torts avec elle ?

L A M E R E.

Je vais fixer votre opinion, en vous contant ses malheurs en peu de mots.

Une figure aimable & une grande douceur de caractère avaient fait chérir Cécile Frênel de tout le monde pendant son enfance. Malgré la différence de quelques années, Madame la Duchesse l'avait passionément aimée, & cet heureux hasard avait procuré à Cécile une éducation bien au dessus de son état. Lors du mariage de la Duchesse, Anastasie Frênel, sa mère, sollicita & obtint

la récompense qu'elle désirait, & se retira dans sa province. Cependant la Duchesse qui devait passer les premières années de son mariage à la cour avec sa belle-mère, ne se sépara pas de la compagne de son enfance sans regret, & lui promit de la faire revenir auprès d'elle, dès qu'elle aurait sa maison. Le sort en avait autrement décidé.

E M I L I E.

Je le vois bien, puisqu'en attendant, la voilà logée dans une remise.

L A M E R E.

La mère de Cécile était un de ces caractères plus communs qu'il ne le faudrait dans les conditions subalternes. Insinuante & souple avec ses supérieurs, elle se dédomageait de cette contrainte avec ceux que le sort faisait dépendre d'elle. Naturellement impérieuse, dure & hautaine, elle eut encore le malheur d'être ja-

louse de la tendresse que Madame la Duchesse témoignait à sa fille. La pauvre Cécile ne fut donc pas à beaucoup près heureuse avec une telle mere. Celle-ci ne connaissant d'autre plaisir que l'ambition, l'avait, en arrivant dans sa résidence, concentrée toute entiere dans le projet de marier avantageusement sa fille; le caractere & la figure de Cécile lui promettaient, indépendamment de la protection de sa bienfaitrice, de grandes facilités à cet égard. Bientôt elle jeta les yeux sur l'homme d'affaires de M. le Comte de***, Seigneur de plusieurs terres considérables dans la province. Cet homme jouissait de toute la confiance de son maître, & était d'autant plus redouté de tout le canton, qu'habile à découvrir chaque jour quelque parchemin dans le chartrier de Monsieur le Comte, il avait déjà dépouillé plusieurs voisins de leurs

possessions. Quand on lui faisait compliment sur la beauté & l'immensité du parc de la terre principale : Ah, disait-il, cela ne vient pas en dormant ; on trouve bien des entêtés dans son chemin. Il faut plaider continuellement ; détourner l'eau à l'un, envoyer le gibier vivre à discrétion chez l'autre ; enfin imaginer mille petites ressources pour parvenir à la réunion.

E M I L I E.

Aimez-vous cet homme-là, Maman ? Il me paraît bien plus haïssable que Jaques Truchard.

L A M E R E.

C'était cependant à cet homme qu'Anastasia Frénel destinait sa fille ; & comme les cœurs farouches éprouvent quelquefois aussi l'empire de la beauté, celle de Cécile avait fait une vive impression sur l'ame dure & inaccessible d'un chicaneur de profession.

R 3

EMILIE.

C'est donc à ce chicaneur qu'elle doit son beau nom de Preindle ? Je ne suis plus étonnée qu'elle ait été malheureuse par sa faute ou sans sa faute.

LA MÈRE.

Vous allez plus vite que Cécile Frénel. Tandis que l'ambition de sa mère disposait d'elle en faveur de l'homme d'affaires de M. le Comte de***, l'amour avait disposé de son cœur en faveur d'un jeune homme du voisinage, nommé M. Baruel. Ce jeune homme habitait & cultivait un petit bien de campagne qu'il avait hérité de son père. Il n'était pas riche, mais la liberté & l'indépendance, compagnes ordinaires de la pauvreté honête, lui faisaient préférer son sort aux destinées les plus brillantes ; sa sagesse & sa conduite l'avaient fait chérir & rechercher de tout le can-

ton. Il n'était pas riche , & il l'ignorait avant d'avoir vu Cécile. Elle lui inspira une forte passion , & pour la première fois il désira la richesse.

E M I L I E.

Ah , Maman , faisons lui faire ce mariage ! Faut-il donc toujours ce vilain argent pour être heureux ? D'ailleurs , si nous en parlons à Madame la Duchesse , elle fera sûrement quelque chose en faveur de la compagne de son enfance.

L A M E R E.

C'est sa mere qu'il aurait fallu persuader ; mais elle faisait plus de cas de la crainte qu'inspirait le chicaneur enrichi & redouté , que de l'estime générale dont jouissait un jeune homme de mérite , mais pauvre & sans crédit. Rien ne put vaincre sa répugnance.

E M I L I E.

O la détestable femme ! Convenez ,

R 4

Maman , que nous nous trouvons là en assez mauvaise compagnie.

L A M È R E .

A qui en est la faute ? Ne vous avais - je pas conseillé de ne pas quitter la société de Madame la Maréchale ? Vous n'avez pas voulu me croire. — A présent il ne tiendrait qu'à moi de vous faire fondre en larmes, en vous faisant le tableau des chagrins de Cécile ; mais je veux ménager votre sensibilité. Qu'il vous suffise de savoir qu'après de longs & cruels tourmens, Cécile ayant toujours résisté avec une fermeté & une douceur inaltérables au mariage projeté par sa mere , trouva enfin un protecteur dans un oncle qu'elle avait dans la province. Celui-ci non-seulement parvint à lui faire épouser le Jeune Baruel ; mais il arracha même le consentement de sa mere pour cette union. Elle consentit : mais vindica-

tive & altiere , autant qu'elle était ambitieuse , elle ne voulut plus voir sa fille , passé le jour du mariage , & lui jura dans son cœur une haine implacable.

EMILIE.

Maman , une mere !

LA MERE.

Dès cet instant elle travailla sans relâche à la perdre dans l'esprit de Madame la Duchesse , en représentant sa conduite , avec un désespoir affecté , sous les couleurs les plus odieuses de l'ingratitude & de la défobéissance ; & si elle ne réussit pas complètement dans ce dessein , elle persuada du moins à sa fille qu'elle avait réussi , & que Madame la Duchesse ne pouvait entendre prononcer son nom sans indignation. Cette insinuation fut plus funeste à Cécile Baruel que toutes les autres machinations : elle lui ôta la hardiesse

R 5

d'écrire à sa bienfaitrice ; & celle-ci se croyant négligée , oublia enfin entièrement une jeune personne qu'elle avait tant aimée.

E M I L I E.

Voilà les tourmens finis , & les malheurs qui commencent , je parie , & qui la meneront enfin dans la remise. Oh , Maman , celle-là avait bien raison de pleurer le jour de son mariage. Quel terrible rideau elle avait peut-être devant elle !

L A M E R E.

Cependant les premières années de ce mariage furent heureuses & s'écoulerent paisiblement. Elle aimait à se vanter du calme dont elle jouissait , & qui avait succédé à tant d'orages. Sa fortune était à la vérité des plus modiques , mais sa tendresse & son attachement pour son mari lui tinrent lieu de richesses ; & tous deux sobres , laborieux , appliqués à leurs

devoirs , pouvaient faire croire que , si le bonheur habitait quelque part sur la terre , c'était leur humble retraite qu'il avait choisie pour asyle. Ils y oublièrent peu-à-peu le monde entier , & l'idée qui avait si souvent troublé Cécile au commencement de son mariage , de demeurer , pour ainsi dire , à la porte d'une mere couroucée & injuste , sans oser lui rendre ses devoirs , s'était insensiblement affaiblie & éfacée au milieu de cette douce & paisible jouissance de sa félicité domestique.

EMILIE.

Ce n'est pas peut-être ce qu'il y a de mieux dans son histoire.

LA MERE.

Devenue elle-même mere de trois enfans , elle béniffait tous les jours le ciel de ses faveurs , sans se douter de la catastrophe à laquelle elle touchait.

R 6

É M I L I E.

Voyons donc, Maman, voyons.

L A M E R E.

L'homme d'affaires de Monsieur le Comte en avait eu de trop grandes & de trop multipliées, pour s'occuper d'elle pendant les six premières années de son mariage. Elle comptait parmi ses plus grands bonheurs d'avoir été oubliée par cet homme redoutable.

E M I L I E.

Et moi aussi, j'espérais de n'en plus entendre parler. Comment se nommait-il donc, cet homme terrible ?

L A M E R E.

L'histoire ne m'a pas dit son nom, & je vous avoue que je ne m'en suis pas informée. Ne trouvez-vous pas que c'est un soulagement d'ignorer le nom des hommes pervers & mal-faisans ? Il semble qu'on en reste plus éloigné.

EMILIE.

Oh , restons-en éloignées , Maman.

LA MERE.

Celui-ci n'avait jamais oublié personne , mais c'était un homme méthodique jusques dans ses haines ; & comme elles ne manquaient jamais d'objets , & qu'il savait jouir d'avance du mal qu'il projetait de faire , il n'en précipitait pas l'exécution. Ce ne fut donc qu'après avoir achevé , comme il disait , le travail de tout le canton occidental , c'est-à-dire , après avoir tourmenté & fatigué de procès toute cette partie de la province au nom de son maître , qu'il se souvint des mépris de Cécile Baruel , & qu'il résolut de commencer le travail du côté oriental par la petite possession de son mari.

EMILIE.

Ah , Maman !

L A M E R E.

Mais un faux air de générosité devait couvrir ses projets de vengeance. Il fit d'abord proposer à M. Baruel un accommodement, pour céder son héritage à Monsieur le Comte, qui désirait de le faire enclaver dans son jardin anglais. C'était attaquer M. Baruel dans l'endroit le plus sensible. Il tenait à son petit coin de terre au delà de toute expression ; & depuis qu'il y avait joui de toute la félicité dont la condition humaine est susceptible, il se ferait cru sacrilege & digne du couroux céleste, en consentant à l'abandon qu'on lui proposait. Toute négociation fut refusée, & c'est sur quoi avait compté son ennemi. Il avait ses parchemins tout prêts, pour prouver que ce petit bien, qui avait toujours passé pour un franc-aleu, c'est-à-dire, pour un bien libre de tout assujétissement

à une autre terre , devait une redevance annuelle à la terre principale de son maître. Le procès fut intenté, & dès ce moment le trouble , l'inquiétude & les calamités de toute espèce devinrent le partage de cette famille naguere si heureuse.

E M I L I E.

Pourquoi donc cela , Maman ?

L A M È R E.

Le procès dura long - temps. M. Baruel se vit obligé de contracter des dettes pour le soutenir , de faire plusieurs voyages à Paris. Tout le monde prévit dès-lors que , même en gagnant son procès , il se trouverait ruiné de fond en comble ; mais finalement il le perdit.

E M I L I E.

Comment , Maman , il le perdit ? Il n'y a donc point de justice en France ? Le Roi ne se fâche-t-il pas quand on tourmente ses sujets ?

L A M E R E.

Puisque la justice prononça en faveur de Monsieur le Comte , il avait sans doute le droit de son côté ; mais le pere de M. Baruel n'avait pas moins acheté son petit bien dans la bonne foi comme un bien libre. Celui qui avait possédé la grande terre de M. le Comte de *** avant lui , vivant à la cour , ne venant jamais dans la province , n'ayant pas enfin un homme d'affaires de la trempe du chicaneur , avait extrêmement négligé ses droits seigneuriaux ; & bien des droits se sont perdus de cette maniere. Un possesseur de terres qui se fait une étude de les faire revivre rigoureusement , autant que les loix l'autorisent , peut avoir la justice pour lui , mais il n'aura pas l'humanité de son côté.

E M I L I E.

Je suis bien sûre que M. Eloi

Godard qui m'a tant ennuyée quand j'étais enfant , n'a pas de vieux parchemins pour tourmenter le monde ; je crois que mon papa ne le trouverait pas bon. Et puis , nous savons le nom de notre régisseur , & nous ne désirons pas de l'ignorer comme l'autre. Il est tout au plus un peu ennuyeux , mais il n'est pas méchant.

L A M E R E.

Les anciens ont un proverbe qui dit que la justice poussée trop loin devient la plus haute injustice. Et puisque les vertus les plus douces & les plus utiles à la société ont besoin d'être tempérées les unes par les autres , pour ne pas dégénérer en excès , à plus forte raison la justice que nous exerçons envers les autres pour le maintien de nos droits , c'est-à-dire , pour notre seul avantage , doit-elle se prescrire des limites , si

elle veut conserver son nom & échapper au blâme.

E M I L I E.

Ah, je fais cela; vous me l'avez dit : Nous sommes des instrumens de musique ; auxquels il faut un tempérament pour être d'accord... Suis - je d'accord, Maman ?

L A M È R E.

Quelquefois. Cependant le meilleur instrument est celui sur lequel son acordeur veille constamment, pour l'empêcher de se déranger.

E M I L I E.

Je fais cela encore : quand l'acordeur tombe malade, l'instrument est relégué dans un coin & court de grands risques, n'est-il pas vrai?... Mais que devint donc ce pauvre M. Baruel ?

L A M È R E.

Il vous est aisé à présent de deviner tous ses désastres & ceux de sa

malheureuse famille. La somme que la décision du procès rendit exigible pour le passé & le présent, monta fort au delà de tout ce que M. Baruel possédait au monde ; & l'impossibilité d'acquitter les dettes contractées pour le soutien du procès, mit le comble à sa détresse. Son petit bien fut saisi & vendu à l'enchère, où le détestable chicaneur en fit l'acquisition à bon marché pour son maître. Les autres créanciers, ayant perdu l'espoir d'être payés, firent arrêter M. Baruel à Paris ; & le voilà en prison comme débiteur insolvable.

E M I L I E.

O mon dieu, est-il possible qu'on traite ainsi des innocens ?

L A M E R E.

A cette funeste nouvelle ; Madame Baruel se mit en route avec ses trois enfans. Quelques personnes charitables s'étaient cotifées, pour la mettre

en état de faire le voyage de Paris, afin de toucher par sa misere ceux qui avaient disposé de la liberté de son mari. Sa mere dénaturée qui jouissait, autant que le chicaneur, de ce qu'elle appelait la vengeance céleste sur les enfans ingrats, rendit, par un dernier trait de sa haine, ce moyen inutile. Elle lui fit adresser plusieurs avis anonymes, que Madame la Duchesse, informée de son voyage, l'attendait à Paris pour la faire enfermer, & que l'ordre en était déjà obtenu. Ces insinuations barbares tinrent sa malheureuse fille dans des tranfes continues, & lui ôterent jusqu'au courage nécessaire pour se tirer de sa situation déplorable.

E M I L I E.

Et voilà pourquoi le seul nom de Madame la Duchesse la faisait pâlir ?

L A M E R E.

Et voilà pourquoi elle avait pris

un faux nom à Paris. Vous avez vu avec quelle précipitation elle s'était fauvée la première fois de la maison du châron. La même inquiétude lui ôta l'assurance de se présenter aux créanciers comme femme de l'infortuné Baruel, & la priva du moyen le plus efficace pour les fléchir ; elle se dit sa sœur, veuve & mère de trois enfans sans fortune. Elle n'osa même jouir que fort rarement de la triste consolation de voir son mari dans sa captivité. Par-tout où elle portait ses pas, elle se voyait épiée, découverte, arrachée à ses enfans & reléguée dans quelque couvent éloigné & ignoré.

EMILIE.

O la malheureuse créature ! Mais où passait-elle donc la nuit avec ses trois enfans ?

LA MÈRE.

Elle avait fait usage d'une autre

lettre de recommandation auprès d'une marchande de modes au palais. Là elle travaillait presque jour & nuit avec sa fille, pour gagner sa subsistance & celle de ses enfans, & comme elle faisait les modes avec une habileté & une adresse singulieres, cette femme trouva bientôt un grand profit à l'avoir chez elle, & ne pensa pas davantage à la récompenser convenablement. Peu-à-peu les petits moyens de Madame Baruel s'étaient épuisés, sans qu'elle pût prévoir un terme à ses malheurs. Un jour qu'elle était plus abatue qu'à l'ordinaire, la marchande de modes, à laquelle elle s'était enfin confiée, lui offrit non-seulement la liberté de son mari, mais pour elle & ses enfans un fort heureux & tranquille. Elle ne mit à cette offre qu'une seule condition; mais cette condition éfraya tellement Madame Baruel, qu'elle se sauva de chez

cette marchande de modes avec la même précipitation , avec laquelle elle avait quité le châron.

E M I L I E.

Quelle était donc cette condition ?

L A M È R E.

L'histoire ne m'en a pas instruite ; mais vous savez le reste. Ne sachant où donner de la tête avec ses trois enfans , elle retourna chez le châron avec l'esprit déjà à moitié égaré. Bientôt elle fut affaillie par une grosse fièvre : vous l'avez vue sur le point de périr sans secours , & enfin miraculeusement sauvée.

E M I L I E.

C'est bien vrai , Maman , cela est miraculeux.

L A M È R E.

Voyez à quoi tient notre misérable sort , à quoi a tenu le salut de cette infortunée ! La méchanceté de sa mere l'éloigne du seul apui qu'elle

ait sur la terre , & lui fait éviter ,
comme sa plus cruelle ennemie , l'u-
nique personne qui ait le pouvoir &
la volonté de remédier à ses mal-
heurs. Sans un cocher ivre , cette
personne , la seule au monde qui
puisse la sauver , passe , sans rien fa-
voir , à deux pas du réduit où elle
expire. Que ce cocher ivre brise
la voiture de sa bienfaitrice à deux
cents pas en deçà ou au delà de la
boutique du châron , & cet accident
à qui elle doit son salut , est perdu
pour elle. Il y a plus. Sans un misé-
rable fourgon & l'importance que le
châron met à le loger , cette personne
si nécessaire au salut de Cécile s'ar-
rêtera plus d'une heure dans l'en-
ceinte & à la porte du réduit où l'on a
un si pressant besoin d'elle , & s'en
éloignera sans le connaître. Supposez
encore que le châron soit moins ba-
vard , ou que la Duchesse , au lieu
de

de le blâmer, par désouvement, d'une négligence qui lui était bien indifférente, s'ennuie de son bavardage, & dise, Arangez cela avec mes gens, & la même impossibilité de secours subsiste. A quoi a donc tenu le salut de l'infortunée qui vous intéresse ? A un concours fortuit d'une foule de circonstances bizarres & frivoles en apparence, & dont une seule omise ou changée le rendait impossible.

EMILIE.

Ah, Maman, pourquoi ne voulez-vous me laisser aucune consolation ? N'est-il pas horrible que des innocens tombent dans un abîme ? Voulez-vous leur ôter l'espérance de s'en tirer ?

LA MÈRE.

Tout au contraire, Madame Baruel vous prouve ce me semble, que l'innocence se tire de l'abîme, & qu'elle ne doit jamais désespérer de son salut. Pespere que vous sentez aussi, combien il

faut être modéré dans le bonheur ,
 puisque personne ne peut savoir ce que
 le lendemain lui réserve.

E M I L I E.

O le terrible rideau que celui de
 l'avenir , ou plutôt ce qui est derrière !

L A M E R E.

On peut dire : Heureux ceux qui
 ont du courage , de la force , de la
 fermeté , de la constance , de la ré-
 signation : car , pour peu que leur
 vie se prolonge , ils trouveront l'oc-
 casion d'en faire usage.

E M I L I E.

Je suis bien malheureuse de vous
 avoir pressée de me conter cette his-
 toire. A présent je voudrais pouvoir
 l'oublier , ou plutôt ne l'avoir jamais
 vue.

L A M E R E.

Je me reproche ma faiblesse , d'avoir
 cédé ce soir à vos instances. Il vous
 en a coûté bien des larmes.....

E M I L I E.

Vous l'avez donc vu, Maman ? J'ai pourtant avalé tant que j'ai pu.

L A M E R E.

Tandis qu'au retour d'une fête si touchante, nous pouvions finir notre journée par une infinité de réflexions consolantes & douces.

E M I L I E.

On a bien raison de dire que la sagesse & les enfans ne font pas long-temps route ensemble.

L A M E R E.

Puisque le mal est sans remède, je me flatte que vous vous fiez du moins assez à la bonté de Madame la Duchesse, pour être tranquille sur le sort de Monsieur & Madame Baruel.

E M I L I E.

Ah, ma chere Maman, contez-moi cela, pour me consoler.

L A M E R E.

D'abord Madame la Duchesse ne

songea plus à son souper à la campagne. Elle fit transporter Madame Baruel le soir même à son hôtel, & les soins qu'elle en fit prendre la rétablirent bientôt. Il ne fut plus question que de la garantir des suites de son bonheur.

E M I L I È.

Comment cela, Maman ?

L A M È R E.

Dès le lendemain Madame la Duchesse s'occupa de la liberté de son mari, en faisant payer ses dettes. Les médecins redoutèrent avec raison l'entrevue des deux époux. Madame Baruel était trop faible encore pour quitter le lit, lorsque son mari entra dans sa chambre. On l'avait préparée à ce moment avec toutes les précautions nécessaires ; elle avait promis de se conduire avec la modération qu'on exigeait d'elle ; mais les efforts qu'elle fit sur elle pour tenir

CONVERSATION. 413

sa promesse , penserent lui devenir funestes. A cette modération de commande succéderent d'horribles convulsions , la fièvre se raluma avec la plus grande violence ; ce ne fut qu'au bout de six semaines qu'on put regarder Madame Baruel comme sauvée & conservée à son mari & à ses enfans.

E M I L I E.

J'espère, Maman, qu'elle se porte bien présentement. La verrons-nous cet hiver à Paris ?

L A M È R E.

Dès l'année dernière sa bienfaitrice la fit retourner en Angoumois avec son mari & ses enfans. Là , après avoir pourvu à tout, elle lui acheta dans ses propres domaines un bien quatre fois plus considérable que celui qu'on lui avait enlevé. Ce bien fut affranchi de toute redevance, & érigé en franc-aleu & bien libre avec les plus

grandes solemnités. En même temps Madame la Duchesse dota la fille pour le moment où son pere trouverait un sujet digne de partager le bonheur d'une telle famille. Son retour en Angoumois eut un air de triomphe, toute la province en fut dans la joie ; & pour qu'il n'y manquât rien, (car le désastre des méchans est regardé comme un bonheur public) le chicaneur s'était cassé les reins en tombant de cheval peu de temps auparavant, & ses promenades ne menacerent plus la possession de personne.

E M I L I E.

J'allais dire, Dieu soit loué ; mais cela ne ferait pas bien, je crois. Et Madame Anastasie, Maman ?

L A M E R E.

Madame la Duchesse ne voulut jamais lui pardonner, malgré toutes les supplications de sa fille. Elle la

CONVERSATION. 415

chassa de son château, & ne lui laissa une petite pension pour vivre , qu'à condition qu'elle se retirerait dans un couvent hors de la province , afin de s'y repentir de ses fautes le reste de sa vie.

EMILIE.

Il ne faut , je crois , vouloir du mal à personne ; mais puisque justice s'est faite , je m'en console. Il n'y a qu'à être bon , & l'on ne recevra jamais que du bien de Madame la Duchesse.

LA MERE.

Et il n'y a pas grand mal peut-être , que la méchanceté réfléchie soit punie.

EMILIE.

Ah , Maman , quand j'aurai cette estampe , je la regarderai avec des yeux bien différens , à présent que je fais toutes les circonstances de cette fatale histoire.

S 4

LA MÈRE.

On ferait aisément de ces différens incidens une suite de tableaux, tous intéressans; je crois même qu'on en a le projet, & que Madame Baruel espere avoir, avec le temps, tous ces dessins originaux, pour en orner son heureux manoir, & pour rappeler sans cesse à ses enfans la remise du châron.

EMILIE.

Et moi aussi j'espere avoir la suite de ces estampes dans mon manoir, pour me rappeler une histoire qui m'a gâté une belle journée. Mais, dieu merci, tout est bien à présent; je puis me coucher en paix & dormir tranquillement. Seulement je balance si je dois me coucher la tête basse ou haute.

LA MÈRE.

Qu'est-ce que cela fait à l'histoire de Madame Baruel ?

EMILIE.

C'est que je ne fais si je dois rêver ou non cette nuit. D'un côté le pere Noël & sa noce peuvent me faire bien du plaisir ; mais aussi Monsieur & Madame Baruel , & sur-tout cette Anastasie Frênel & le chicaneur , pourraient me faire faire de terribles rêves.

LA MERE.

Ainsi vous rêvez ou vous ne rêvez pas , à volonté ?

EMILIE.

Certainement , Maman. Quand je me sens le soir en bonne disposition , je me couche la tête basse , & je fais toute la nuit des rêves gais. Quand au contraire j'ai des sujets de chagrin ou de tristesse , je me couche la tête haute pour éviter de rêver.

LA MERE.

Et moyénant cette précaution, vous êtes sûre de votre fait ?

EMILIE.

J'aurais été bien à plaindre pendant votre affreuse maladie, si je n'avais pas eu ce secret. Il m'a sauvé bien des nuits terribles.

LA MÈRE.

En ce cas, le plus sûr est de ne pas rêver cette nuit. Comme les malheurs laissent des impressions bien profondes, je craindrais que ceux de Madame Baruel n'eussent effacé de votre imagination tout le bonheur dont nous avons été témoins pendant la journée.

EMILIE.

Vous avez raison, Maman; il faut aller au plus sûr. Dormons sans rêver, & prévenons le barbouillage; demain nous ne penserons plus qu'au bonheur de la petite famille de l'Angoumois. . . . Maman, laquelle croyez-vous la plus heureuse de Madame la Duchesse ou de Madame Baruel?

CONVERSATION. 419

LA MÈRE.

Ma chère amie, voilà une question vraiment embarrassante. Si vous m'en croyez, nous dormirons là dessus, & vous m'apprendrez demain ce qu'il faudra vous répondre.



VINGTIÈME
CONVERSATION.

EMILIE.

COMME vous voilà entourée de fleurs, Maman ! Etes-vous devenue bouquetière ?

LA MÈRE.

En tout cas celles-ci ne m'entêtront point.

EMILIE.

Je vois bien qu'elles sont artificielles. Aussi nous ne sommes pas dans la saison des fleurs. Que prétendez-vous donc en faire ?

LA MÈRE.

C'est votre tante qui me les envoie. Elle veut que j'en choisisse pour Emilie,

CONVERSATION. 423

parce qu'elle suppose qu'Emilie dansera demain.

EMILIE.

Ma tante a bien de la bonté : je vous prie, ma chere Maman, de la remercier & de l'affurer de mon respect ; mais je n'ai pas entendu parler de bal. Il est vrai que demain, demain, c'est un grand jour. Quand je me leverai, il n'y aura plus d'enfant ; j'aurai dix ans passés.

LA MERE.

Passés de trois ou quatre heures au moins.

EMILIE.

N'importe, c'est toujours passé.

LA MERE.

Vous avez bien raison ; & passé sans retour. De sorte que, si vous les avez bien employés, tant mieux pour vous ; si vous les avez perdus au contraire, le mal est sans remede.

E M I L I E.

C'est tout juste, ma chère Maman, ce que je me disais dans mon petit particulier, en entrant ici. Je n'ose me flater de les avoir bien employés; mais j'espère pourtant de ne les avoir pas entièrement perdus.

L A M E R E.

Et moi aussi. — Oh ça, il s'agit donc de célébrer ce grand jour, qui fait même une époque de la vie.

E M I L I E.

Oui, vraiment. Qui est-ce qui appelle cela déjà un jour à limites? Voilà l'enfance derrière nous.

L A M E R E.

Du moins nous avançons à grands pas vers son terme, & l'adolescence s'avance vers nous.

E M I L I E.

Deux lustres accomplis, comme dit M. de Gerceuil!

LA MÈRE.

C'est parler poétiquement.

EMILIE.

Il m'a dit tantôt : Mademoiselle , savez-vous que vous êtes née le même jour qu'un des premiers hommes de votre siècle , ou plutôt du nôtre , auquel vous n'appartenez plus ? Il n'avait guère que quinze lustres, lorsque vous vîtes au monde.

LA MÈRE.

Pour me prouver vos progrès en arithmétique , ne m'en ferez - vous pas le calcul tout profaïquement en années ?

EMILIE.

Oh, c'est fait ; je le fais , Maman ! Il avait soixante-quatorze ans , lorsque j'avais soixante-quatorze minutes.

LA MÈRE.

Il lui manquait donc une année à son quinzième lustre ?

E M I L I E.

Tout juste.

L A M E R E.

Et aujourd'hui à quoi en est-il ?

E M I L I E.

Il a quatre-vingt-quatre ans, & moi, j'en ai dix.

L A M E R E.

Puissiez-vous encore long-temps compter ensemble ! Je croyais que la journée de demain n'était une fête que pour vous & pour moi ; mais cet anniversaire en fait une fête publique ; car la naissance d'un grand homme est d'abord un sujet légitime d'orgueil pour sa nation, & puis un sujet de joie & de reconnaissance pour tous ceux qui s'intéressent véritablement au bonheur de l'humanité.

E M I L I E.

Eh bien, Maman, que ferons-nous donc demain ?

LA MÈRE.

Votre tante suppose que vous voudrez danser , parce que nous sommes en carnaval. Si c'était aussi bien la saison de la campagne , un bal champêtre ferait bientôt arrangé , & nous n'aurions pas besoin de fleurs artificielles. Mais au milieu du mois de Février ! cela me paraît plus sérieux : vous ne dansez pas assez bien pour un bal de ville.

EMILIE.

Je fais bien que je ne danse pas comme Mademoiselle de Gernance ; mais cela n'y ferait rien : entre nous autres morveuses , nous ne prenons pas encore garde à qui saute plus ou moins bien.

LA MÈRE.

Il n'y a donc qu'à arranger une petite assemblée , que nous ne mettrons pas même dans le secret de la solennité du jour.

E M I L I E.

A moins que nous ne fassions mention de la fête publique. Mais , à vous dire la vérité , ma chere Maman , je crois que je n'aurai pas demain le cœur à la danse.

L A M E R E.

Pourquoi donc cela ?

E M I L I E.

Je ne fais. C'est peut-être à cause de ce que vous appelez la solemnité.

L A M E R E.

Comment prétendez - vous donc célébrer un jour si solennel ?

E M I L I E.

Tenez , Maman , si nous faisons une chose.

L A M E R E.

Et quoi ?

E M I L I E.

Si vous faisiez fermer votre porte ,

CONVERSATION. 427

nous passerions toute notre journée tête à tête ensemble, & cela serait bien charmant.

L A M E R E.

Cela le ferait sûrement pour moi ; mais ce serait à-peu-près comme tous les jours, il n'y aurait rien d'extraordinaire à cela ; & ne craindriez-vous pas que la journée ne vous parût bien longue ?

E M I L I E.

Non, je vous assure. Je vous défie d'imaginer quelque chose qui me fasse autant de plaisir.

L A M E R E.

En ce cas, les préparatifs de la fête ne nous prendront pas beaucoup de temps. Mais que ferons-nous toute la journée ?

E M I L I E.

Nous ferons, ma chere Maman, comme nous faisons à la campagne,

où nous en passons souvent trois ou quatre de suite tête-à-tête.

L A M E R E.

Oh, à la campagne, cela est différent; les jours ne sont jamais trop longs. Nous avons tant de devoirs à remplir à droite & à gauche, tant d'occupations diverses, qu'à peine nous reste-t-il le temps nécessaire pour la promenade. Mais à Paris, un jour d'hiver!

E M I L I E.

Je vois, Maman, que vous craignez de vous ennuyer. Ce n'est pas ma faute, si mon papa & mes frères sont absens.

L A M E R E.

Ni la miene : mais votre expérience vous a déjà appris qu'il ne faut pas compter sur les hommes ; qu'ils appartiennent au public, avant d'appartenir à leur famille ; qu'à peine sortis de l'enfance, dès leur entrée dans le monde, ils sont obligés de rester

à la place que le devoir leur a mar-
quée.

E M I L I E.

O la vilaine chose que la guerre !
Je vous l'ai dit mille fois, ma chère
Maman : comment les hommes qui
sont si doux & si polis dans la société,
peuvent-ils devenir assez féroces,
pour se tuer les uns les autres, sans
même se connaître ?

L A M È R E.

C'est que souvent les nations ne
sont pas plus sages, plus justes, plus
modérées envers leurs égales, que
des particuliers inquiets, turbulens
& emportés envers leurs concitoyens.
Dans la société les injustices sont ré-
primées par les loix ; mais comment
voulez-vous que fasse une nation lésée
dans ses droits ? Il faut bien qu'elle
repousse l'injustice & l'injure par la
force.

E M I L I E.

Et à cause de cela il faut se faire tuer ! Bien imaginé !

L A M È R E.

Vous voyez que notre rôle est bien plus facile. La faiblesse de notre sexe & la sphere étroite de nos petits talens nous confinent dans l'exercice des devoirs domestiques : en les remplissant, nous avons satisfait à tout ce que la société attend de nous.

E M I L I E.

Bien entendu que nous restons sans papa & sans freres.

L A M È R E.

Il est vrai que votre papa & vos freres nous manqueront beaucoup demain.

E M I L I E.

Sans compter ce qu'ils nous manquent tous les jours.

L A M È R E.

Mais, quoique leur devoir les tienè

éloignés, heureusement ils ne courent pas encore les hazards de la guerre.

EMILIE.

Ah, oui; c'est une consolation que cela.

LA MERE.

Et puisque le sort nous réduit à la solitude, c'est pour vous seule, ma chere amie, que je redoute l'ennui d'un jour dont la solemnité semblait vous promettre de l'amusement.

EMILIE.

Mais, ma chere Maman, un jour solemnel, est-ce précisément un jour gai ?

LA MERE.

Je le crois, à la vérité, plus imposant que gai.

EMILIE.

C'est un jour à réflexions, n'est-il pas vrai ? Ainsi le passé vous revient dans la tête, malgré que vous en ayez. On souleve aussi un peu ce

rideau qui cache l'avenir ; & depuis que vous m'avez montré ce terrible rideau , je vous avoue qu'il ne m'est pas sorti de la tête , & que je l'ai toujours là devant les yeux. Voyez donc , ma chere Maman , quelle foule d'affaires pour une seule journée !

L A M E R E .

Je ne vous blâmerai sûrement pas de regarder les limites de l'enfance & l'acheminement vers l'adolescence, sous ce point de vue sérieux , & je commence à croire , comme vous , qu'il faut danser tout un autre jour que celui où l'on a dix ans accomplis.

E M I L I E .

Commencez-vous aussi à croire que nous n'aurons pas le temps de nous ennuyer ?

L A M E R E .

Qui , en vérité. Un coup-d'œil réfléchi sur le passé pourra aisément absorber une journée , sans même porter

CONVERSATION. 439

porter nos regards sur l'avenir dont l'incertitude ne peut être envisagée sans un peu de trouble.

E M I L I E.

En tout cas, si nous n'avons pas fini pendant le jour, nous pouvons en conférer encore le soir, de notre lit : car, dieu merci, le mien n'est plus sur la frontière ; il s'est emparé de l'intérieur de votre chambre-à-coucher. Cela ne s'appelle-t-il pas une prise de possession ?

L A M E R E.

Cela s'appelle, en droit public, une usurpation manifeste, opérée moitié par ruse, moitié par violence ; & voilà comme les guerres commencent : sans ma douceur, ou pour mieux dire, ma faiblesse, j'aurais défendu ma chambre-à-coucher contre votre invasion qui l'a changée en dortoir. Votre lit était très-bien dans ce cabinet à côté ; & moyénant la

Tome II.

T.

porte qui restait ouverte, notre communication n'était jamais interrompue.

E M I L I E.

Mais, Maman, il fallait s'égosiller pour se parler, quand vous étiez couchée & moi aussi. Cela n'était point du tout convenable pour votre santé.

L A M E R E.

Pour deux personnes qui ne se quittent guère du matin au soir, ne pouvions-nous pas prendre le parti du silence en même temps que celui de la retraite dans notre lit ?

E M I L I E.

Oui ; mais quand il vous reste quelque chose sur le cœur ou dans l'esprit, comment faire ? C'est souvent une misère, une miete ; mais ce sont précisément les miettes qu'il ne faut pas laisser accumuler pour le lendemain.

CONVERSATION. 435

L A M E R E.

Je remarque que le soir la provision des miettes est inépuisable chez vous.

E M I L I E.

Mais, ma chere Maman, n'est-il pas bien plus joli de jaser, comme cela, d'un lit à l'autre, à deux toises de distance, jusqu'à ce que l'homme au fable s'empare des yeux ?

L A M E R E.

Voilà, par exemple, une expression un peu triviale pour une personne qui se vante d'avoir étudié la mythologie.

E M I L I E.

Cela est vrai, je devais parler de Morphée.

L A M E R E.

Quoi qu'il en soit, je sens bien qu'à cause de la solemnité du jour, je ne pourai poliment vous déposséder ni aujourd'hui ni demain.

T 2

E M I L I E.

Ni après-demain, ni jamais.

L A M E R E.

Ce que j'aimerais à prévoir, c'est le résultat de la révision que vous projetez : savoir si elle vous rendra gaie ou triste, taciturne ou parlante.

E M I L I E.

Je n'en fais, en vérité, rien. Voilà, ma chère Maman, une question très-embarrassante.

L A M E R E.

Je ne le trouve pas. Si vous êtes contente de la manière dont ces dix années se sont passées, la réponse à ma question est faite ; & pour le savoir avec la dernière précision, vous n'avez qu'à vous demander, si vous voudriez les recommencer, pour les passer une seconde fois exactement aux mêmes conditions & de la même manière.

EMILIE.

Non sûrement, Maman, je ne le voudrais pas.

LA MERE.

Cela s'appelle avoir un avis décidé. Mais en ce cas vous êtes donc bien mécontente de votre sort, & par conséquent de l'éducation que vous avez reçue ?

EMILIE.

Ce n'est pas cela, ma chere Maman. On peut avoir été fort heureuse un jour : faut-il absolument désirer qu'il recommence, & ne peut-on pas être un peu pressée de voir ariver un lendemain plus heureux encore ? Je crois qu'il est fort joli d'avoir quinze ans.

LA MERE.

Et à quinze ans vous désirerez d'en avoir dix-huit.

E M I L I E.

Cela se pourrait bien ; mais pas au delà.

L A M E R E.

Qui fait cela ? — J'avais oublié votre empressement de sauter par dessus plus d'une année, pour arriver à une époque que des gens moins impatiens attendent tranquillement, parce qu'ils savent qu'ils ne lui échapperont pas, & que chemin faisant, ils ne laisseront pas de trouver beaucoup d'occupations importantes & agréables.

E M I L I E.

Il est vrai, Maman, que nous ne sommes pas entièrement d'accord sur ce chapitre.

L A M E R E.

Pour moi, je regarde l'époque de mon enfance comme le temps le plus heureux de ma vie, excepté que, n'ayant pas été avertie, je n'en ai

connu le bonheur que lorsqu'il s'était
 évanoui.

E M I L I E.

Vous m'avez dit plus d'une fois,
 qu'il m'en arrivera tout autant, & que
 l'expérience me détrompera de bien
 des choses: alors je vous le dirai
 très-faiblement.

L A M È R E.

Si j'y suis; ou bien, à vos enfans
 qui vous croiront comme vous me
 croyez. Mais, abstraction faite de
 cette impatience, & ne vous bornant
 qu'au souvenir du passé, il vous sera
 aisé de savoir si vous voudriez re-
 commencer aux mêmes conditions.

E M I L I E.

Oui & non, ma chere Maman;
 c'est selon. Voulez-vous me faire re-
 commencer absolument de la même
 maniere, sans aucune exception quel-
 conque?

LA MERE.

Oh, sans la moindre ; sans quoi cela ne ferait plus une question. Vous comprenez bien que personne ne balancerait à recommencer, à la condition de retrancher de sa situation tous les inconvénients, & d'en garder tout l'avantageux & l'agréable ; malheureusement personne n'a ce choix dans la vie.

EMILIE.

Ni celui de recommencer non plus.

LA MERE.

Il est vrai ; mais c'est une supposition que nous faisons.

EMILIE.

Tout comme il vous plaira, Maman, mais je ne saurais m'y déterminer.

LA MERE.

Pourquoi donc pas ?

EMILIE.

Je suis étonnée que vous me fassiez

cette question. Ne pensez-vous pas que j'ai fait dans le cours de ces dix années bien des fautes, & que j'en ai éprouvé, comme de raison, bien des chagrins? Comment ferai-je donc, ma chere Maman, pour avoir le courage de refaire les mêmes fautes?

L A M E R E.

Voilà, je l'avoue, une difficulté à laquelle j'aurais dû penser.

E M I L I E.

Et puis n'ai-je pas eu bien des inquiétudes? Trois fois au moins j'ai été menacée du malheur de vous perdre. Si je vous ai conservée, c'est un miracle de la providence: serait-il bien sage de se soumettre de nouveau aux mêmes risques?

L A M E R E.

Les deux premières fois vous étiez trop enfant pour vous en apercevoir.

E M I L I E.

Pardonnez-moi. Il est vrai que

T 5

je n'avais pas encore six ans, quand on me faisait traverser, tous les soirs, votre chambre-à-coucher sur la pointe des pieds, sans m'approcher de votre lit; mais je m'en souviendrai toute ma vie. On me disait que ce passage était nécessaire pour vous montrer que j'étais en bonne fanté; mais comme vous ne me faisiez jamais le moindre signe pour m'arrêter, je croyais que vos enfans vous étaient devenus indifférens.

L A M È R E.

Vous avez appris depuis la cause involontaire de cette indifférence.

E M I L I E.

Vraiment je la fais depuis long-temps, & elle me donne le frisson toutes les fois que j'y pense. Mais alors je n'avais aucune idée du danger d'une maladie; je croyais, quand on était malade, qu'on avait la colique, & que c'était tout. Cependant

CONVERSATION. 443

l'air lugubre de votre chambre qui n'était pas mieux éclairée que l'angar de Madame Baruel ; la tristesse & la consternation de tout le monde, l'inquiétude avec laquelle on se chuchotait à l'oreille ; tout cela , sans en être précisément affligée , me causait une frayeur dont je ne pouvais démêler la raison.

L A M È R E.

Tout cela est heureusement passé & bon à oublier , au moins aujourd'hui.

E M I L I E.

Vous voulez , Maman , qu'on recommence ; cela rappelle nécessairement le passé.

L A M È R E.

Mon projet n'était pas de fixer votre attention sur des souvenirs pénibles. Cela ne donnerait pas demain à notre tête-à-tête solennel une teinte trop gaie au moins.

T. 6

EMILIE.

Oui, d'un côté le souvenir des fautes; de l'autre, celui des dangers; il y a là de quoi rendre une journée bien sombre.

LA MÈRE.

Je ne voulais qu'un coup-d'œil général en arrière, & je me flatais qu'il vous montrerait plus de sujets de joie que d'affliction, plus de momens de satisfaction que de tristesse. En effet, toutes les fois que je reviens sur le passé, ma mémoire me rappelle une Emilie qui saute, qui danse, qui chante, & je me souviens à peine de l'avoir vu pleurer. D'où je croyais pouvoir conclure que vos dix premières années ne s'étaient pas passées trop péniblement.

EMILIE.

Eh bien, oui, Maman, cela est vrai; mais où en est le profit? Y

a-t-il beaucoup de mérite à avoir passé ses dix ans à courir, à sauter, à vous faire du bruit?

LA MÈRE.

Oui, certes; & si vous me fâchez, je vous ferai un reproche de n'en avoir pas fait assez. Vous connaissez mes préjugés contre les enfans trop paisibles; je suis toujours tentée d'attribuer leur tranquillité à un vice de fanté.

EMILIE.

Oui, soit du corps ou de l'ame; je fais cela. Mais convenez au moins que le temps que j'ai perdu avec ma poupée, c'est un temps bien perdu.

LA MÈRE.

Je n'en conviendrai pas davantage; puisque je me sens en train de vous contredire. De la manière dont la maison de cette dame était montée, le service dont vous étiez chargés

auprès d'elle , vous a mise dans la nécessité d'apprendre bien des détails , soit de toilette , soit de ménage , très-convenables à savoir ; sans compter que ce service vous a rendu adroite en plusieurs ouvrages. Ainsi , s'il vous prend fantaisie de le continuer , même après les deux lustres accomplis ; comme je me flate que l'humeur sévère qui vous domine ce soir , ne fera pas de durée , vous n'éprouverez aucune opposition de ma part.

E M P L I E.

Eh bien , ma chere Maman , si vous êtes contente de mes dix ans , tant mieux ; je puis & je dois l'être aussi.

L A M E R E.

Je ne prétends pas que tout ait été au mieux possible , ou n'eût pu mieux aller ; mais je ne veux pas que vous me jugiez mon enfant avec une trop grande sévérité. Sans quoi il faudrait

éplucher la conduite de la mere avec la même rigueur , & je n'y trouverais pas mon compte.

E M I L I E.

En voilà bien d'une autre ! Vous avez peut-être aussi des fautes à vous reprocher ?

L A M E R E.

Plus que je ne voudrais. Avec la différence que vous détournez les yeux des vôtres , & c'est ce qu'on peut faire de mieux , quand elles ne font pas de conséquence ; & que moi , je trouve les miennes assez graves , pour y avoir toujours les regards atachés. Il me semble que je donnerais volontiers la moitié de ce qui me reste à vivre , pour recommencer votre éducation avec la possibilité de les éviter.

E M I L I E.

Ce que vous dites-là , ma chere Maman , me paraît bien sérieux , à

moins que vous ne badiniez. Voyons donc ces fautes que vous voudriez racheter à si haut prix ?

L A M È R E.

Demain c'est le jour de la revue ; après la vôtre viendra la miene tout naturellement. Mais à mes yeux l'espérance de réparer un seul de mes torts , mériterait suffisamment le sacrifice auquel je me résigne.

E M I L I E.

Quel est donc ce tort ?

L A M È R E.

Celui que vous a fait ma santé.

E M I L I E.

Vous avez raison , ma chere Maman ; vos enfans n'auraient plus d'inquiétudes , si vous aviez une santé plus robuste.

L A M È R E.

Ce n'est pas précisément pour vous

épargner des inquiétudes, que je la désirais meilleure ; mais si vous saviez combien mes maladies ont dérangé mon plan, combien ma constitution frêle a contrarié mes principes !

EMILIE.

Je ne m'en suis jamais aperçue.

LA MERE.

Par exemple : vous n'ignorez pas quelle importance j'ai toujours attachée, sur-tout pendant les premières années de l'enfance, aux exercices du corps, ou plutôt à l'exercice & au mouvement habituels, si essentiellement nécessaires au développement des organes & des forces physiques.

EMILIE.

Je n'ai donc pas assez couru, assezauté, je ne me suis pas assez tourmentée, je ne vous ai pas assez importunée, à votre avis ?

LA MERE.

Non certes. A la campagne vous

faites passablement de l'exercice; mais en ville, vous savez quelle peine j'éprouve journellement à vous y déterminer.

E M I L I E.

C'est qu'il n'y a rien de si ennuyeux que de passer & repasser une allée ou un boulevard sans vous.

L A M È R E.

Vous voyez donc bien que ma mauvaise fanté vous sert ou de raison ou de prétexte, & que je n'ai pas tort de la regarder comme très-préjudiciable à votre éducation. Je me la reproche toutes les fois que je remarque chez vous de la mollesse, soit du côté physique, soit du côté moral.

E M I L I E.

Mais, Maman, vous vous reprochez-là ma faute, & non pas la vôtre.

L A M È R E.

En ce cas, il ne tiendrait donc

CONVERSATION. 457

qu'à vous de m'épargner ce reproche.

E M I L I E.

Je conviens que je n'ai le cœur à rien quand vous êtes malade.

L A M E R E.

Mais ce qu'on ne se sent pas le goût ou l'inclination de faire, on le fait par effort de raison, quand on en connaît l'importance ; & c'est en quoi consiste la force du caractère.

E M I L I E.

Si vous saviez, Maman, comme c'est triste de se promener, sans causer avec vous !

L A M E R E.

Vous me rappelez-là un autre de mes torts ; c'est de vous avoir laissé prendre trop de goût à nos conversations.

E M I L I E.

Comment, vous vous reprochez nos conversations ?

L A M E R E .

Je crains qu'elles n'aient contribué à vous acoutumer à trop de réflexion & de tranquillité pour votre âge, & par conséquent nuï au projet important de former votre constitution.

E M I L I E .

Maman ! Si c'était à recommencer, vous me priveriez du plaisir de causer avec vous !

L A M E R E .

Du moins j'y mettrais la condition de ne jamais causer assises. Avec cette loi fondamentale nous pourrions renouveler l'école des Péripatéticiens.

E M I L I E .

Comment dites-vous cela ? Voilà un mot plus long & peut-être aussi ennuyeux que la plus longue promenade sans vous.

L A M E R E .

L'usage de ces messieurs était de

CONVERSATION. 455

ne jamais converser ou philosopher ensemble, qu'en se promenant dans le Lycée, qui était à-peu-près les Tuileries d'Athènes; & c'est cet illustre exemple que nous aurions dû imiter.

EMILIE.

Comment les appelez-vous déjà ?

LA MERE.

Péripatéticiens, c'est-à-dire, promeneurs.

EMILIE.

Pé-ri-pa-té-ti-ciens ! Et vous ne pouvez me faire grâce d'aucune de ces syllabes ?

LA MERE.

D'aucune, que je sache.

EMILIE.

En ce cas, Maman, je vous en rends deux de plus, car nous sommes, pour le moins, des demi-péripatéticiennes : la moitié de nos

conversations se sont passées à la promenade.

L A M E R E.

Je suis donc moins coupable que je ne craignais.

E M I L I E.

Voyons un peu vos autres fautes capitales. Peut-être y a-t-il aussi à en rabatre.

L A M E R E.

Vous savez que tout est enchaîné dans ce monde. Quand une chose est bien ordonnée selon la sagesse, tous ses accessoires sont ordinairement autant d'avantages qui l'accompagnent. De même une faute est rarement isolée ; elle se ramifie en une infinité de branches , c'est-à-dire , qu'elle s'entoure d'un cortège d'autres fautes.

E M I L I E.

Est-ce pour me préparer à un grand cortège que vous dites cela ?

LA MERE.

Un censeur judicieux me reprocherait sans doute, d'avoir souffert que vous vous occupassiez dans un âge si tendre, soit de la lecture, soit d'ouvrages convenables à notre sexe; de vous avoir peut-être même désiré ce goût; de l'avoir du moins remarqué avec complaisance, de peur qu'exercée plus tard, vous ne restassiez mal-adroite & ignorante.

EMILIE.

Voilà vos crimes ?

LA MERE.

Je crains qu'il n'ajoute : Votre fille brodera comme un ange, travaillera comme les fées, au dire de toutes les femmes-de-chambre, dont l'approbation mettra le sceau de l'immortalité à sa réputation; mais serez-vous bien contente, si vous voyez ce goût précoce pour la vie sédentaire, aug-

menter chez elle d'année en année ; s'il la rend paresseuse de corps , & peut-être d'esprit ; s'il finit par porter un préjudice notable à sa santé ?

E M I L I E .

Maman , on vous fait là des reproches , pour le plaisir d'en faire. Je me porte bien , dieu merci ; je ne suis jamais malade.

L A M E R E .

Cela ne suffit pas à ma tendresse ; je voudrais vous voir une constitution de fer.

E M I L I E .

Plût à dieu que votre santé fût aussi bonne que la miene !

L A M E R E .

Elle eût été de fer sans doute , si une tendresse mal-dirigée ne m'eût éloignée de tout ce qui pouvait la fortifier. — Et puis , vous croyez peut-être que mon censeur s'arrête - là ?

S'il

S'il désire qu'on s'occupe beaucoup des forces physiques d'un enfant dans ses premières années, il veut qu'en revanche on ne touche presque pas aux forces morales pendant cette époque, de peur de les estropier par quelque mal-adresse d'éducation, ou de les pousser à une énergie prématurée & passagère par une culture trop hâtive, comme on estropiait autrefois le corps des enfans par le maillot, ou comme un jardinier mal-avisé perdrait un arbre précieux, pour en cueillir des fruits un peu plutôt.

E M I L I E.

Il me semble, Maman, que votre censeur veut & ne veut pas bien des choses.

L A M E R E.

Il m'a sur-tout affligée par une remarque. Ne pouvant, dit-il, malgré tous vos efforts, descendre continuellement au niveau de l'enfance,

voyez si vous ne l'élevez pas souvent au vôtre , sans vous en apercevoir , & si cette méthode , involontaire de votre part , ne vous fait pas , même contre vos intentions , pousser en terre chaude une plante qui doit tenir sa maturité du temps & de l'influence bénigne & imperceptible du ciel.

E M I L I E.

Maman , votre censeur est un radoteur qui nous gâterait notre tête-à-tête de demain , si nous lui permettions d'étaler sa morale ; mais nous l'enverrons débiter ses maximes à l'école.

L A M E R E.

Vous le placez mieux que vous ne voudriez peut-être. Dès qu'il aura formé une école publique d'après les principes , je me sentirai un grand fardeau de moins , & Emilie sera la première à prouver les avantages sans nombre d'une institution si désirable.

EMILIE.

Ah, nous y voilà encore ! Je fais au bout des doigts tout ce que vous m'allez dire des avantages de l'éducation publique sur l'éducation domestique & particuliere ; mais vous savez bien aussi, ma chere Maman, que sur ce chapitre jamais je ne serai de votre avis.

LA MERE.

Je croyais que vous pouviez en avoir changé, depuis que vous m'avez vanté la grande utilité des extraits de Plutarque.

EMILIE.

Qu'est-ce que ces extraits ont de commun avec votre éducation publique ?

LA MERE.

D'abord on y rencontre souvent son éloge.

EMILIE.

Eh bien, peut-être avait-on raison

dans ce temps-là ; mais moi , j'ai raison aujourd'hui.

L A M E R E .

Ensuite vous devez y avoir remarqué qu'un des plus grands avantages de la forme républicaine , c'est d'influer directement sur les caractères , d'animer la masse générale dans toutes ses parties , d'y porter l'activité & la vie , & par conséquent de faire connaître à chaque individu sa valeur propre , dont il ne se ferait peut-être pas-douté sous un autre gouvernement ; de former en même temps un esprit public , qui , par la profession libre des mêmes principes , réunit toutes ces forces diverses & mises en valeur , dans un centre commun , pour le bien général. Eh bien , les écoles publiques bien instituées suivent cette forme républicaine , & procurent à leurs élèves tous ces avantages. La masse générale est com-

CONVERSATION. 461

posée d'enfans. L'instruction s'occupe à faire connaître à chacun sa valeur particuliere , & à l'augmenter. La réunion établit & apprend à respecter les droits fondamentaux de la société générale ; le mérite & le talent , ou plutôt l'espérance qui les devance & les annonce , y assigne à chacun sa place. La justice y décide seule & uniformément , sans acception de personne. L'exemple , l'expérience , la nécessité sont les précepteurs qui enseignent , ou plutôt les maîtres qui commandent. Ceux-là ne causent pas , ne babillent pas ; ils sont muets : mais ils gravent les principes dans le cœur en caracteres inéfacables , au lieu de les entasser sans consistance dans la mémoire.

E M I L I E.

Je me serais bien gardée de louer les extraits de Plutarque , si j'avais prévu le parti que vous en voulez

V 3

tirer contre moi. Et vous me persuaderez, par exemple, que dans ces écoles on fait, mieux que vous, se mettre au niveau de l'enfance ?

L A M E R E .

Sans-contredit, ma chere amie. Mon censeur prétend qu'un jardinier qui n'aurait qu'une plante à soigner, courrait grand risque de lui nuire par trop de soins, par un excès d'attention & de culture : au lieu qu'obligé de partager ses soins entre un certain nombre de plantes diverses, il est efficacement garanti de cet inconvénient, & heureusement borné à ne donner à chaque plante confiée à ses soins, que la portion de culture qui lui est salutaire.

E M I L I E .

Mon dieu, Maman, que votre censeur m'impacite avec son jardinier ! Ce monsieur me prend apparemment pour une laitue : c'est-à-dire, que je

ne suis venue au monde que pour végéter ?

L A M E R E.

Voulez-vous qu'il vous parle sans figure ? — Entre nous deux je suis la plus forte ; & par un effet naturel de ma force , il m'arrive , vraisemblablement à tout instant , de vous élever vers moi , au lieu de descendre vers vous ; mais si j'avais vingt enfans autour de moi , il n'en ferait plus de même : à force de me tirailler vers eux de tous les côtés , ils me forceraient bien de rester à leur niveau ; & pour les élever insensiblement & sans facade à un niveau supérieur , ils m'enseigneraient bien des routes qui me sont restées inconnues.

E M I L I E.

Je vois , ma chere Maman , que je l'ai échapé belle , si je ne me trouve pas au beau milieu d'une vingtaine de marmots & sans vous.

V 4

L A M E R E .

Après bien des incertitudes j'ai préféré, je l'avoue, l'inconvénient d'une éducation particulière, presque toujours triste, maniérée & décousue, à celui d'une éducation publique que je ne pouvais ni approuver ni corriger.

E M I L I E .

Sans quoi vous n'auriez pas manqué de courage pour me chasser de votre maison ?

L A M E R E .

J'espère, ma chère amie, que je l'aurais eu.

E M I L I E .

Ah, vous ne m'aimez pas comme je vous aime. Voilà une fâcheuse découverte pour un jour solennel !

L A M E R E .

Il me semble au contraire, que jamais je ne vous aurais prouvé plus.

C O N V E R S A T I O N . 465

fortement combien vous m'étiez chere , qu'en faisant le pénible éfort de vous éloigner de moi pour votre plus grand bien , & de vous priver pour un temps de l'apui trop constant de la tendresse maternelle , qui a aussi ses dangers , & qu'il faut peut-être compter parmi les inconvéniens de l'éducation domestique.

E M I L I E .

O dieu ! pouvez-vous penser ainsi ? Si vous voulez me voir mourir bientôt , vous n'avez qu'à suivre ces idées.

L A M E R E .

Vous coupez-là le noeud de la piece par une catastrophe.

E M I L I E .

Heureusement , heureusement il n'y a point de danger ; il n'y a point d'éducation publique qui vous conviène.

L A M E R E .

Encore ici il faudrait être en garde contre les illusions de l'intérêt. Je ne

me suis peut-être exagéré les imperfections de notre éducation publique, qu'afin de fournir à ma tendresse un prétexte plausible pour vous garder près de moi, malgré mes justes préventions contre l'éducation privée.

E M I L I E.

Non, non, vous n'aimez pas les exagérations. Je suis bien sûre que vous pensez juste sur ce point comme sur beaucoup d'autres.

L A M È R E.

Convendez du moins, puisque nous avons préféré l'éducation domestique, qu'il nous importe sur-tout de nous occuper sérieusement de ses imperfections, afin de nous en préserver, ou de nous en tirer, si nous avons eu le malheur d'y tomber.

E M I L I E.

A la bonne heure, cela s'appelle parler, ma chère Maman. Nous pou-

vous employer demain une partie de notre journée à cette occupation ; & ce ne fera pas du temps perdu.

L A M E R E.

Puisque nous nous sommes rendues exclusivement responsables du succès de votre éducation , il nous est bien essentiel de nous garantir de tout reproche , de tout malheur.

E M I L I E.

Vous m'avez dit , je m'en souviens très - à - propos , qu'il faut s'accoutumer à se rendre clairement compte des motifs qui nous font agir ; qu'il est très-important de ne pas se tromper sur cet article , de ne pas prendre pour sagesse le penchant que l'on se sent à faire une chose plutôt qu'une autre ; qu'il faut faire cet examen non-seulement avant d'agir , mais encore après l'action ; & que celui qui ne se trompe jamais sur les vrais motifs de ses actions , est bien avancé

dans le chemin du bonheur & de la sagesse.

L A M È R E .

Avec cette méthode on peut se flater de remédier aux erreurs passées, de les remplacer par des principes sûrs & solides, d'effacer jusqu'au souvenir des fautes, & de prendre pour l'avenir des engagemens réfléchis.

E M I L I E .

Comme, par exemple, celui de ne jamais nous quitter.

L A M È R E .

Cela s'appelle ébaucher un plan d'éducation tant bien que mal. En attendant, le premier chapitre de ce plan dit qu'il faut songer à nous coucher & à bien dormir; car, pour perfectionner cette ébauche, il faut avoir la tête fraîche.

E M I L I E .

Et quand je serai couchée, plus de conversation du lit aujourd'hui.

C'est le cas de se recueillir un peu , n'est-il pas vrai , pour se préparer à une occupation si sérieuse ? Demain je commence par écrire à mon papa & à mes freres , après quoi nous travaillerons toute la journée à notre plan.

L A M E R E .

En voilà encore deux chapîtres que j'adopte sans difficulté. Allez , ma chere amie , & revenez. J'espere que nous ferons aussi satisfaites de cette journée que de la soirée que nous venons de finir.

E M I L I E

(en se mettant à genoux devant sa mere.)

Embrassez donc votre enfant , ma chere Maman , & bénissez-la , afin que je finisse mes dix ans avec votre bénédiction , & qu'elle m'accompagne d'année en année. Je manderai à mon papa , que vous m'avez aussi benie pour lui.

470 VINGTIÈME CONVERSATION.

L A M È R E

(en lui imposant les mains sur la tête.)

Recevez , ma chere fille , la bénédiction de votre pere & de votre mere. Vous qui êtes si souvent pour nous un objet d'inquiétude & d'alarmes , puissiez-vous aussi être l'objet constant de notre joie & de notre satisfaction , comme vous l'êtes de nos vœux & de notre sollicitude !

F I N.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Conversations d'Emilie*. Dans la sage conduite que tient ici une Mere éclairée, devenue l'Institutrice de sa fille, les parens sensés verront avec reconnoissance le plan tout tracé de celle qu'ils doivent garder dans l'éducation de leurs enfans ; & ceux-ci, retrouvant dans le caractère de la jeune *Emilie* leurs goûts & leurs inclinations, s'empreseront, à son exemple, de se réformer sur les admirables leçons que leur distribue ici l'amour maternel, & prépareront ainsi, pour les générations suivantes, des vertus plus solides & des mœurs plus épurées. Donné à Paris, ce 8 Juillet 1779.

LOURDET, Professeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordi-

naires de notre Hôtel, Grand- Conseil, Pré-
vôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieu-
tenans Civils & autres nos Justiciers qu'il
appartiendra : SALUT. Notre amée Madame
DE LA LIVE D'EPINAY Nous a fait exposer
qu'elle désireroit faire imprimer & donner au
Public un Ouvrage de sa composition, inti-
tulé : *Conversations d'Emilie*, s'il nous plai-
soit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce
nécessaires. A ces causes, voulant favorable-
ment traiter l'Exposante, nous lui avons per-
mis & permettons de faire imprimer ledit
Ouvrage autant de fois que bon lui sem-
blera, & de le vendre, faire vendre par-
tout notre Royaume. Voulons qu'elle jouisse
de l'effet du présent Privilège, pour elle &
ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'elle ne le
rétrocede à personne ; & si cependant elle
jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte
qui la contiendra sera enregistré en la Chambre
Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant
du Privilège que de la cession ; & alors par
le fait seul de la cession enregistrée, la durée
du présent Privilège sera réduite à celle de
la vie de l'Exposante, ou à celle de dix an-
nées, à compter de ce jour, si l'Exposante
décède avant l'expiration desdites dix années.
Le tout conformément aux articles IV & V
de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, por-
tant Règlement sur la durée des Privilèges en
Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs,
Libraires & autres personnes, de quelque
qualité & condition qu'elles soient, d'en in-
troduire d'impression étrangere dans aucun
lieu de notre obéissance ; comme aussi d'im-
primer ou faire imprimer, vendre, faire

vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ou de celui qui la représentera, à peine de fausse & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état, en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbaton y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante

& ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donnée à Paris le sixieme jour d'Octobre, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-neuf, & de notre Regne le sixieme. Par le Roi en son Conseil.

L E B E G U E.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre royale & syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1770, folio 145, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, le 12 Octobre 1779.

DE HANSY, Adjoint.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.





